

THÉÂTRE DES AUTRES

11

ALEXANDRE DUMAS FILS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

THÉÂTRE COMPLET

AVEC PRÉFACES INÉDITES

THÉÂTRE DES AUTRES

II

LE FILLEUL DE POMPIGNAC — LES DANICHEFF
LA COMTESSE ROMANI



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1895

PQ

2231

A19

1894

t.2

PRÉFACE

Les idées que j'ai émises sur la collaboration dans le volume précédent ont donné lieu, de la part d'un rédacteur du *Gaulois*, M. Galdemar, à des enquêtes auprès de quelques-uns de nos plus illustres confrères. Tous ont très bien dit ce qu'il y avait à dire. Pour les gens du métier, il ne peut pas y avoir deux façons de voir en cette matière. Je ne citerai ni la lettre de d'Ennery ni celle de Zola qui contiennent sur moi des appréciations flatteuses, mais je citerai celle de Sardou, qui résume admirablement la question. Il dit : « Hors le cas de légitime défense contre l'ingratitude du collaborateur, et c'est le cas de Dumas, la collaboration est chose sacrée et il y a là une sorte de secret professionnel sur lequel le mieux est de se taire. »

Sardou a raison, et le cas de légitime défense n'existant plus pour les trois pièces qui vont suivre,

je saisis cette bonne occasion de me taire avec d'autant plus de plaisir et d'empressement que j'ai déjà bien assez parlé des autres et beaucoup trop parlé de moi.

M. FRANÇOIS

LE

FILLEUL DE POMPIGNAC

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le théâtre du GYMNASÉ-DRAMATIQUE, le 7 mai 1869,
sous le pseudonyme de

ALPHONSE DE JALIN

PERSONNAGES

POMPIGNAC.	MM. RAVEL.
DORNAN.	LANDROL.
PAUL DORNAN.	P. BERTON.
DE FRONTEVILLE.	PUJOL.
SAINT-ÉLIX.	POREL.
UN DOMESTIQUE.	REIMERS.
MARTHE.	M ^{mes} PIERSON.
MADAME LOMBARD.	RAMELLI.
MADAME DE BUSSY.	ANGÉLO.
HERSILIE.	MAGNIER.
FLORENCE.	DUNOYER.
UNE FEMME DE CHAMBRE.	ALEXANDRE.

De nos jours.

LE
FILLEUL DE POMPIGNAC

ACTE PREMIER

Salon à la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE

SAINT-ÉLIX, MADAME LOMBARD.

MADAME LOMBARD, à Saint-Élix qui entre.

Bonjour, cousin ; je vais bien, vous allez bien, c'est convenu ; maintenant, des nouvelles ?

SAINT-ÉLIX.

Je puis tout de même m'asseoir ?

MADAME LOMBARD.

Évidemment.

SAINT-ÉLIX.

Et m'essuyer le front ?

MADAME LOMBARD.

Vous n'avez pas trouvé de voiture au chemin de fer ?

SAINT-ÉLIX.

Vous avez oublié de m'envoyer la vôtre.

MADAME LOMBARD.

Hélas !

SAINT-ÉLIX.

Vous n'en avez pas, et c'est votre désespoir.

MADAME LOMBARD.

Un de mes désespoirs.

SAINT-ÉLIX.

Heureusement que plusieurs désespoirs...

MADAME LOMBARD.

Finissent par faire une espérance.

SAINT-ÉLIX.

Quand on a du caractère.

MADAME LOMBARD.

Et de la patience. Votre front est-il essuyé ? J'attends.

SAINT-ÉLIX.

Quoi ?

MADAME LOMBARD.

Que vous me disiez quelque chose.

SAINT-ÉLIX.

Je vous le dirai toujours trop tôt, ce quelque chose.

MADAME LOMBARD.

Qu'y a-t-il donc ? Un malheur ?

SAINT-ÉLIX.

Est-ce que je serais venu si vite sans ça !

MADAME LOMBARD.

Un malheur? Pour vous? Pour moi? Ou pour nous deux?

SAINT-ÉLIX.

Devinez.

MADAME LOMBARD.

Nous avons perdu notre pauvre oncle Pompignac!

SAINT-ÉLIX.

Si c'est comme ça que vous comprenez le mot malheur, ma belle cousine, nous ne nous entendrons jamais. Il ne s'agit pas de l'oncle Pompignac! Le général...

MADAME LOMBARD, avec effroi.

Il est mort?

SAINT-ÉLIX.

Allons!... que vous soyez émue à l'idée de la mort de l'oncle Pompignac, dont nous hériterons, passe! mais que vous vous troubliez en pensant à la mort du général, dont nous n'héritons pas, c'est un luxe de sentiment qui n'a que faire ici.

MADAME LOMBARD.

Mais, je l'aime, le général.

SAINT-ÉLIX.

Cousine!

MADAME LOMBARD.

Que m'importe! je n'ai pas de secrets pour vous.

SAINT-ÉLIX.

Et puis c'est connu de tout le monde.

MADAME LOMBARD.

Je suis veuve... Enfin, ce malheur?

SAINT-ÉLIX.

Êtes-vous prête ?

MADAME LOMBARD.

Oui.

SAINT-ÉLIX.

Voulez-vous vous tenir à un meuble ?

MADAME LOMBARD.

Allez donc !

SAINT-ÉLIX.

Y a-t-il de l'eau de Cologne ici, en cas de syncope, ou de l'eau des Carmes, 9, rue Taranne, Boyer, exiger la signature du fabricant...

MADAME LOMBARD.

Mais je meurs...

SAINT-ÉLIX.

Attendez un peu. Il sera temps tout à l'heure ; vous y êtes, une, deux, trois ; pan ! le général veut se marier.

MADAME LOMBARD, avec le plus grand sang-froid.

Eh bien, je le savais.

SAINT-ÉLIX.

Comment, vous le saviez ?

MADAME LOMBARD, même jeu.

Parfaitement...

SAINT-ÉLIX.

Et vous savez qui il épouse ?

MADAME LOMBARD.

C'est-à-dire... qui il veut épouser.

SAINT-ÉLIX.

Nommez-la.

MADAME LOMBARD.

Mademoiselle Marthe Levoyer, et sa tante.

SAINT-ÉLIX.

Comment, et sa tante?

MADAME LOMBARD.

Qui dit l'une, dit l'autre. Elles ne se quittent jamais et, dans le cas où l'une des deux se marierait, il faudrait que le mari épousât l'autre aussi, puisqu'elles n'ont pas de quoi vivre.

SAINT-ÉLIX.

Pas de quoi vivre !

MADAME LOMBARD.

Le père Levoyer était chimiste. Sa fille a une pension de dix-huit cents francs, et sa tante, sœur de son père, qui s'est consacrée à l'orpheline, a deux mille francs de rente de sa mère. Dans un temps comme le nôtre, ce n'est même pas la médiocrité, c'est la misère.

SAINT-ÉLIX.

Mais l'Amour, ce petit dieu malin, qui se plaît à faire des niches à Mars, a inspiré au général de Fronteville une vive passion pour la jeune Marthe, et le fils de Bellone veut brûler ce qui lui reste de poudre sur l'autel de Vénus. C'est bien le moins, quand on a aidé à dépeupler la terre, qu'on aide à la repeupler. Or, le général ayant vingt-cinq mille livres de rentes sans compter son traitement et sa croix, la jeune Marthe Levoyer, devenue baronne de Fronteville, sera parfaitement à son aise, sous sa tante.

MADAME LOMBARD.

Malheureusement, il ne l'épousera pas.

SAINT-ÉLIX.

Il l'épousera.

MADAME LOMBARD.

Non.

SAINT-ÉLIX.

Si.

MADAME LOMBARD.

Non, non, mille fois non !

SAINT-ÉLIX.

Si, si, mille fois si !

MADAME LOMBARD.

Vous voulez m'exaspérer...

SAINT-ÉLIX.

Tout bonnement. Vous êtes sanguine, vous ; vous êtes veuve depuis dix ans, ça vous rend violente. Une forte contrariété pourrait déterminer chez vous une attaque d'apoplexie, et, comme nous sommes tous les deux héritiers de l'oncle Pompignac, si vous mouriez tout à coup, il n'y aurait plus que moi d'héritier, tel est mon calcul...

MADAME LOMBARD.

Vous vous croyez très spirituel ?

SAINT-ÉLIX.

Pour la campagne, c'est tout ce qu'il faut. Enfin, qu'est-ce qui vous fait croire que la jeune Marthe Levoyer ne sera pas épousée par le général baron de Fronteville ? Elle est jeune, elle est jolie, elle est aimée, elle est honnête...

MADAME LOMBARD.

Arrêtons-nous ici !

SAINT-ÉLIX.

Une montagne ?

MADAME LOMBARD.

Oui.

SAINT-ÉLIX.

Devant lequel de mes participes ou de mes adjectifs se dresse-t-elle ?

MADAME LOMBARD.

Devant le dernier.

SAINT-ÉLIX.

L'héroïne n'est pas honnête ? Contez-moi ça.

MADAME LOMBARD.

Je connaissais un peu ces dames. C'est même chez moi que le général les a rencontrées.

SAINT-ÉLIX.

C'est toujours ainsi.

MADAME LOMBARD.

On ne se défie jamais assez.

SAINT-ÉLIX.

A qui le dites-vous !

MADAME LOMBARD.

Le général a été assez... simple pour me faire part de son amour et de ses intentions matrimoniales.

SAINT-ÉLIX.

Naïf ! naïf ! le guerrier !

MADAME LOMBARD.

Alors, je me suis liée davantage avec les demoiselles.

SAINT-ÉLIX.

Et, comme vous les détestiez...

MADAME LOMBARD.

Je suis devenue leur amie.

SAINT-ÉLIX.

Vous les tenez sous votre aile.

MADAME LOMBARD.

Et sous ma main. La tante...

SAINT-ÉLIX.

Très honnête fille, celle-là.

MADAME LOMBARD.

Si vous voulez : ça m'est égal ; du reste, à son âge, ça ne signifie plus rien...

SAINT-ÉLIX.

Quel âge a-t-elle ?

MADAME LOMBARD.

Trente-deux ou trente-trois ans.

SAINT-ÉLIX.

Vous en avez bien quarante et un, vous.

MADAME LOMBARD.

Mais, moi, j'ai été mariée... Or, la tante, mademoiselle Hersilie Levoyer, honnête si vous voulez, est la créature la plus distraite du monde, elle n'a donc jamais vu ce qui se passait à côté d'elle.

SAINT-ÉLIX.

Et Marthe ?

MADAME LOMBARD.

A eu une aventure.

SAINT-ÉLIX.

Mettons un accident.

MADAME LOMBARD.

C'est trop. Il n'y a qu'aventure; mais il y a eu rendez-vous et correspondance.

SAINT-ÉLIX.

Qui vous a dit cela ?

MADAME LOMBARD.

Elle-même. J'ai gagné sa confiance.

SAINT-ÉLIX.

A quel jeu ?

MADAME LOMBARD.

A un jeu où je vous en montrerais, mon cousin. J'ai invité ces deux jeunesses à venir passer quelque temps ici...

SAINT-ÉLIX.

Et vous avez lu les lettres ?

MADAME LOMBARD.

Quelques-unes...

SAINT-ÉLIX.

Compromettantes ?...

MADAME LOMBARD.

Respectueuses, sentimentales, élégiaques, passionnées,

éloquentes quelquefois. Ah! il y a des femmes qui ont du bonheur.

SAINT-ÉLIX.

Et vous avez été de ces femmes-là.

MADAME LOMBARD.

Moi!

SAINT-ÉLIX.

N'avez-vous pas été aimée?

MADAME LOMBARD.

Mon mari ne pensait guère à ça.

SAINT-ÉLIX.

Mais les autres personnes?

MADAME LOMBARD, avec dignité.

Mon cousin !... (Changeant de ton.) Croyez-vous donc que je ne me sois occupée que de moi dans cette circonstance? J'ai à cœur le bonheur du général autant que mon intérêt. Voyons! Est-ce qu'un homme de quarante-huit ans, supposons même que la jeune fille soit irréprochable, doit épouser une jeune fille de vingt ans?

SAINT-ÉLIX.

Il vaut mieux qu'il en épouse deux.

MADAME LOMBARD.

Je ne comprends pas.

SAINT-ÉLIX.

Une femme de quarante et un ans comme vous, ça fait deux jeunes filles de vingt ans, qui en commencent une troisième.

MADAME LOMBARD

Mais le jeune homme a dû recevoir des lettres, lui aussi.

SAINT-ÉLIX.

Ah ! comme vous suivez bien le fil de votre idée, cousine. Évidemment, le jeune homme a reçu des lettres. Eh bien ?

MADAME LOMBARD.

Eh bien, vous qui êtes un homme, il faut vous lier avec lui, et vous aurez facilement connaissance du contenu de ces lettres.

SAINT-ÉLIX.

Ah ! vous croyez que ces choses-là se font facilement ?

MADAME LOMBARD.

Tous les hommes sont des vaniteux et des bavards.

SAINT-ÉLIX.

Peut-on dire ça ? C'est par des femmes que j'ai appris tout ce que je sais sur vous.

MADAME LOMBARD.

Oh !... S'ils s'écrivaient encore !

SAINT-ÉLIX.

Intercepter ?

MADAME LOMBARD.

Ah ! Dieu ! impossible !... Ils ne s'écrivent plus.

SAINT-ÉLIX.

C'est rompu, alors ?

MADAME LOMBARD.

Oui... depuis une dernière lettre où il avouait qu'il était indigne d'elle, elle n'a plus entendu parler de lui.

SAINT-ÉLIX.

Il y a longtemps ?

MADAME LOMBARD.

Il y a six mois.

SAINT-ÉLIX.

Désespoir ?

MADAME LOMBARD.

Naturellement.

SAINT-ÉLIX.

Et aujourd'hui ?

MADAME LOMBARD.

Mélancolie !

SAINT-ÉLIX

C'est-à-dire bonnes dispositions pour en épouser un autre.

MADAME LOMBARD.

Voilà...

SAINT-ÉLIX.

Et connaît-elle les projets du général ?

MADAME LOMBARD.

Pas encore ; mais ça ne tardera pas. Le général m'a écrit hier pour que je sonde le terrain.

SAINT-ÉLIX.

Et vous allez vous acquitter de la mission ?

MADAME LOMBARD.

Parfaitement.

SAINT-ÉLIX.

Et si elle consent ?

MADAME LOMBARD.

Nous ferons donner la réserve.

SAINT-ÉLIX.

C'est-à-dire l'aventure. Les lettres étaient-elles signées ?

MADAME LOMBARD.

Du nom de baptême et du nom de famille.

SAINT-ÉLIX.

Qui sont ?

MADAME LOMBARD.

Paul Dornan.

SAINT-ÉLIX.

Paul Dornan, dites-vous ?

MADAME LOMBARD.

Oui.

SAINT-ÉLIX.

Avec ou sans apostrophe ?

MADAME LOMBARD.

Sans apostrophe.

SAINT-ÉLIX.

Parfait ! Admirable ! Coup double ! Providence ! Hasard !
Dieux propices !

MADAME LOMBARD.

Qu'est-ce qui vous prend ?

SAINT-ÉLIX.

Autre histoire qui va se souder à celle-ci, et que je vous

aurais déjà racontée, si vous n'aviez pas parlé tout le temps. Mon oncle...

MADAME LOMBARD.

Pompignac ?

SAINT-ÉLIX.

Naturellement.

MADAME LOMBARD.

Notre oncle, alors, puisqu'il est à nous deux. Eh bien ?

SAINT-ÉLIX.

Savez-vous ce qu'il fait ? Il se ruine.

MADAME LOMBARD.

Ah ! mon Dieu ! pour une femme ?

SAINT-ÉLIX.

Pour un homme, un filleul ; saviez-vous qu'il avait un filleul ?

MADAME LOMBARD.

Non.

SAINT-ÉLIX.

Ni moi non plus, je ne le savais pas. Je l'ai appris. S'il vous pousse tout à coup un filleul quand vous avez soixante-deux ans, c'est que vous l'avez planté quand vous étiez jeune. Nous savons ce que ça veut dire. Eh bien, notre oncle a un filleul, mauvais sujet s'il en fut, à qui il donne son argent, notre argent, et qui n'est autre que Paul Dornan, sans apostrophe.

MADAME LOMBARD.

Est-ce possible ! Alors, nos intérêts sont liés.

SAINT-ÉLIX.

Parfaitement... et tous les soirs, après mon bureau, et tous les jours de fête je ne m'occuperai que d'eux, de nos intérêts. Il faut ou que le filleul vous débarrasse de la jeune fille, ou que la jeune fille me débarrasse du filleul.

MADAME LOMBARD.

Vous dinez avec nous... J'ai le général ce soir.

SAINT-ÉLIX.

Impossible... Je dine chez mon chef de division. Ne pas oublier l'avancement et les gratifications ! Mais je viendrai demain aux nouvelles. Moi, j'adore les intrigues. Quel diplomate j'aurais fait !

MADAME LOMBARD.

Voici ces dames.

SCÈNE II

LES MÊMES, MARTHE, MADEMOISELLE
HERSILIE.

MADAME LOMBARD, à Marthe.

Ma chère enfant, je vous présente mon cousin, monsieur Cyprien de Saint-Élix, employé au ministère de l'intérieur, célibataire. Il faut être au courant de ces choses-là, quand on est à marier, comme vous. On ne sait pas ce qui peut arriver. (A Saint-Élix.) Mademoiselle Marthe Levoyer ; mademoiselle Hersilie Levoyer.

SAINT-ÉLIX, à madame Lombard.

Elle est charmante.

MADAME LOMBARD.

Marthe. mon cousin me dit déjà tout bas que vous êtes charmante.

MARTHE.

Ce qui n'est dangereux ni pour monsieur ni pour moi.

SAINT-ÉLIX.

Pourquoi. mademoiselle ?

MARTHE.

Parce que, comme on dit vulgairement, je suis du bois dont on fait les vieilles filles.

SAINT-ÉLIX.

Dites du marbre dont on fait les jolies femmes. (A part.) Ça n'a aucun sens, mais il ne faut jamais rester court.

MADemoiselle HERSILIE, à Marthe.

Je crois qu'il est bête, ce jeune homme.

MARTHE.

Il n'est peut-être que mal élevé.

HERSILIE.

C'est possible.

SAINT-ÉLIX, à madame Lombard.

A bientôt cousine. (Il lui baise la main.) Mesdames...

Il salue cérémonieusement et sort.

HERSILIE.

Bon, j'ai oublié mon ouvrage...

Elle sort d'un côté pendant que Saint-Élix sort par le fond

SCÈNE III

MADAME LOMBARD, MARTHE,
puis HERSILIE.

MADAME LOMBARD.

Avez-vous fait une bonne promenade ?

MARTHE.

Très bonne, madame, je vous remercie.

MADAME LOMBARD.

Alors, asseyez-vous, pour vous reposer d'abord, ensuite pour que je vous fasse une communication importante.

MARTHE.

A moi ?

MADAME LOMBARD.

A vous... quand votre tante sera là...

MARTHE.

Elle a déjà disparu.

HERSILIE, rentrant.

Me voilà, me voilà, j'avais oublié ma tapisserie.

Elle est jolie ; mais elle est coiffée avec un rouleau de chaque côté, les cheveux plats, un bonnet, une robe sombre, façon d'il y a quinze ans.

MARTHE.

Ma tante, madame Lombard a une communication grave à nous faire.

HERSILIE.

Tant mieux. J'adore les choses graves, moi. Je suis tout oreilles...

MADAME LOMBARD

Il s'agirait de mariage.

HERSILIE.

Pour qui ? Pour Marthe ou pour moi ?

MADAME LOMBARD.

Pour mademoiselle Marthe.

HERSILIE.

Qu'est-ce que les hommes ont donc de vouloir toujours épouser les filles jeunes plutôt que les autres... De mon temps ce n'était pas comme ça, probablement, puisque personne n'a voulu m'épouser.

MADAME LOMBARD.

Personne ?

HERSILIE.

Oh ! ce qui s'appelle personne.

MADAME LOMBARD.

Et vous ?

HERSILIE.

Moi, j'ai eu ma petite amourette, comme toutes les petites filles.

MARTHE.

Tu ne m'as jamais conté ça.

HERSILIE.

Je n'y aurai pas pensé.

MARTHE.

Pour qui était-ce ?

HERSILIE.

Pour un élève de mon frère, un Allemand, qui était

venu faire ses études en France. Il était grand et blond, un peu triste. Il lisait très bien. Il nous traduisait le soir, à la veillée, les drames de Schiller qu'il aimait passionnément. Il m'avait surnommée Louisa Miller. Il me trouvait très jolie. Quelquefois, pendant qu'il faisait des expériences avec mon frère, je lui jouais du Mozart ou du Schubert. Un soir, nous étions seuls, il s'approcha de moi. « Vous m'aimez, me dit-il, je le sens. — Oui. — Moi aussi, je vous aime ; voulez-vous être ma femme ? — Je le veux bien... — Je vais retourner dans mon pays, et, dans trois mois, je reviens avec ma mère et je vous épouse. Chez nous, ajouta-t-il, cela se fait ainsi, tout simplement : nous sommes fiancés. » Et il m'embrassa sur le front. — Le lendemain, il partait. Je ne l'ai jamais revu. Il était riche et de grande famille, ce que j'ignorais. Sa mère s'opposa formellement à notre union. Il n'a pas eu le courage de lui désobéir. Il a eu raison. C'est elle qui a eu tort de me condamner sans me connaître, car j'aurais fait une bonne femme, et je l'aurais rendu heureux, je le crois du moins. Son petit nom était Karl.

MADAME LOMBARD, avec curiosité.

Et son nom de famille ?

HERSILIE, avec dignité.

Je l'ai oublié.

MARTHE.

Qu'est-il devenu ?

HERSILIE.

Je l'ignore, il m'a envoyé un de ses amis m'expliquer ce qui s'était passé entre sa mère et me redemander sa parole que je lui ai rendue. Trois ans plus tard, j'ai reçu de lui une lettre.

MADAME LOMBARD.

Qui vous disait ?

HERSILIE.

Je n'en sais rien. J'ai reconnu tout de suite l'écriture ; alors, je ne l'ai pas ouverte. A quoi bon ?

MARTHE.

Tu l'as déchirée ?

HERSILIE.

Oui.

MARTHE, avec un sourire triste.

Eh bien, nous n'avons pas de bonheur avec nos amoureux, ma pauvre chère mignonne ; ils nous écrivent et ils s'en vont.

HERSILIE.

C'est l'histoire de toutes les filles sans fortune, ma chérie. On les aime quelquefois très sincèrement, mais on ne les épouse pas. Bien heureuses, quand, comme pour toi et pour moi, ce n'est qu'un roman par lettres.

MADAME LOMBARD, à Marthe.

Votre tante sait donc... ?

MARTHE.

Je ne suis pas aussi distraite qu'elle, moi, et il y a longtemps que je lui ai tout raconté, comme à vous, chère madame.

MADAME LOMBARD.

Mais, comme elle, sans doute, vous vous en tenez à ce premier amour ?

MARTHE.

Non madame et s'il se rencontrait un homme assez

bon et assez brave pour épouser une pauvre fille comme moi, je ne sais pas pourquoi je ne l'épouserai pas.

MADAME LOMBARD.

Alors, vous n'aimez plus M. Dornan ?

MARTHE.

Je n'en sais rien, mais je me crois incapable d'aimer une personne que je n'estime pas ; et je crois bien que je n'estime plus M. Dornan. Du reste, il s'est rendu justice en se reconnaissant indigne de moi.

MADAME LOMBARD.

Vous ne m'avez donc pas tout dit ?

MARTHE.

Non, madame, je vous ai caché ce que je lui pardonne.

HERSILIE.

Bien parlé, mignonne ! Et maintenant le nom de notre prétendant ?

MADAME LOMBARD.

Le général de Fronteville.

HERSILIE.

Tiens ! je m'en doutais.

MARTHE.

Le général ! Le général veut faire de moi sa femme ?

MADAME LOMBARD.

Oui.

MARTHE.

Et il vous a chargée, madame, de sa demande ?

MADAME LOMBARD.

Il m'en a chargée.

MARTHE.

Officiellement ?

MADAME LOMBARD

Officiellement.

MARTHE.

C'est un grand honneur qu'il me fait...

MADAME LOMBARD.

Mais que vous refusez ?

MARTHE.

Que je n'accepte ni ne refuse. Ma réponse dépend...

MADAME LOMBARD.

De quoi ?

MARTHE.

De la conversation que j'aurai avec le général.

LE DOMESTIQUE. annonçant.

Monsieur le général de Fronteville.

MADAME LOMBARD.

Alors, vous allez savoir tout de suite à quoi vous en tenir.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, puis HERSILIE,
puis POMPIGNAC.

LE GÉNÉRAL, il salue.

Mesdames...

MADAME LOMBARD.

Général, nous parlions de vous à l'instant et vous devinez de quoi il était question entre mademoiselle et moi. Maintenant que j'ai rempli consciencieusement mon mandat d'ambassadeur, il ne me reste plus qu'à laisser les deux puissances s'entendre ensemble; nous nous retirons.

MARTHE, à Hersilie.

Apporte-moi la petite boîte qui est sur la cheminée...

HERSILIE.

Oui. Tu ne sais pas ce que j'ai fait de ma laine rouge? Imposible de la retrouver.

Elle sort avec madame Lombard en regardant derrière elle si elle voit sa laine.

SCÈNE V

LE GÉNÉRAL. MARTHE, puis HERSILIE
et POMPIGNAC.

MARTHE, tendant la main au général.

Quoi qu'il doive résulter de cet entretien, général, laissez-moi vous donner la main, et vous dire combien je suis touchée de votre honorable proposition.

LE GÉNÉRAL, avec émotion.

Voilà un mouvement, mademoiselle, qui prouve que vous êtes bien la personne devinée, et la seule à laquelle je veuille et doive consacrer ma vie. Si vous devez repousser ma proposition, ne me le dites pas tout de suite, vous me feriez trop de chagrin, car, si ridicules que

soient ces trois mots : « Je vous aime, » quand ils sont prononcés par un homme de mon âge, je ne puis m'empêcher de vous les dire en ajoutant : Comme je n'ai jamais aimé !

MARTHE.

L'expression d'un sentiment sincère et loyal n'est jamais ridicule, surtout de la part d'un homme de votre valeur. J'ajouterai, moi aussi, qu'il faut être un homme supérieur pour penser à donner son nom et sa fortune, c'est-à-dire gloire et sécurité, à une pauvre fille comme moi. Il faut aussi, permettez-moi de vous le dire, que cette fille soit bien sûre d'elle pour les accepter franchement, sans calcul et sans crainte.

LE GÉNÉRAL, avec joie.

Ainsi, vous acceptez ?

MARTHE.

Écoutez-moi jusqu'au bout, général, et si, ma confession faite...

LE GÉNÉRAL.

Une confession ?

MARTHE.

Mettons une confiance, est-ce trop ? et si, ma confiance faite, vous voyez vos idées se modifier en ce qui me regarde, vous me le direz franchement, et vous resterez mon ami, n'est-ce pas ?

LE GÉNÉRAL.

Parlez.

HERSILIE, rentrant.

Voici ta boîte ; mais je ne trouve pas ma laine rouge.

MARTHE, l'embrassant.

Merci...

Hersilie sort.

MARTHE, reprenant.

Il y a une grande différence d'âge entre nous, général... Vous avez quarante-huit ans, je crois. J'en ai vingt. Vous pourriez être mon père, si l'on s'en tenait au seul calcul des années. Heureusement que, dans la vie des femmes comme dans la vie des militaires, les campagnes comptent double, et depuis ma naissance, je lutte contre le malheur, cela me fait bien près de quarante ans. (Avec un sourire.) Nous sommes du même âge.

LE GÉNÉRAL, avec tendresse.

Comme vous dites bien ces choses-là.

MARTHE.

Il faut donc, général, vous contenter des seuls sentiments que peut encore éprouver une vieille femme comme moi, car une femme de quarante ans est plus vieille qu'un homme de quarante-huit. Ces sentiments sont l'estime, le dévouement, la tendresse.

LE GÉNÉRAL, avec un peu de tristesse.

Tout ce qui n'est pas l'amour enfin. Je vous comprends, mon enfant, et je sais gré de la délicatesse.

MARTHE.

Vous ne me comprenez pas, général. J'ai aimé quelqu'un.

LE GÉNÉRAL.

Vous ?

MARTHE.

Oui.

LE GÉNÉRAL, avec emportement.

Un misérable, alors ! car un homme aimé de vous, qui n'a pas fait de vous sa femme, ne peut être...

MARTHE.

Qu'un jeune homme qui n'a su résister à ses sentiments que lorsqu'il a fallu les prouver. Ne l'accusons pas... Ne me disiez-vous pas tout à l'heure que vous m'aimiez comme vous n'avez jamais aimé ? D'un mot, vous immolez tous vos souvenirs d'autrefois. Il est jeune, je suis dans les amours qu'il immolera plus tard. En somme, je suis sa débitrice. Une aventure presque romanesque : une excursion dans les Pyrénées, un faux pas en allant à la Picade, une mort certaine, si ce touriste ne s'était pas trouvé là... Évanouissement. larmes de ma bonne chère tante... Retour à la vie sous les yeux de mon sauveur. Voilà le commencement. Nous sommes honnêtes et pauvres, voilà la fin. Il n'aura sans doute pas eu le courage de se charger de ma vie matérielle qui est pourtant bien peu de chose, car je ne crois pas que, mariée, je dépenserai plus pour ma part que la modeste rente qui m'a toujours suffi. Notre correspondance a duré trois mois. Je ne puis pas vous montrer les lettres que je lui ai écrites, à moins que vous n'exigiez que je les lui redemande. (Montrant la boîte apportée par Hersilie et l'ouvrant.) Voici les siennes. (Elle prend un paquet de lettres.) Lisez-les, général.

LE GÉNÉRAL, les prenant.

Si je vous demandais la permission de déchirer ces lettres sans les lire ?

MARTHE.

Déchirez-les.

LE GÉNÉRAL.

Non, les voici. (Il les lui rend.) Tout m'est sacré qui a été touché par vous.

MARTHE.

C'est donc à moi de détruire le passé.

Elle déchire les lettres et en jette les morceaux au foyer.

LE GÉNÉRAL.

Merci. (Il va vers elle.) Mademoiselle Marthe, j'ai l'honneur de vous demander votre main.

MARTHE.

La voici, général.

LE GÉNÉRAL, lui baisant la main.

Je suis le plus heureux des hommes !

POMPIGNAC, entrant. Au général.

Enfin, je te trouve!...

LE GÉNÉRAL.

Ah ! que tu arrives bien !

POMPIGNAC, saluant Marthe.

Mademoiselle.

MARTHE, saluant.

Monsieur...

LE GÉNÉRAL.

Embrasse-la.

POMPIGNAC.

Qui ?

LE GÉNÉRAL.

Mademoiselle Marthe Levoyer.

POMPIGNAC.

Mais ça ne l'amusera pas du tout.

LE GÉNÉRAL.

Il faut bien qu'elle s'y habitue, tu l'embrasseras si souvent dans l'avenir. Je te présente madame la baronne de Fronteville. — Marthe, je vous présente mon plus ancien et mon meilleur ami, qui sera mon témoin, dans trois semaines, dans quinze jours si vous consentez aux dispenses.

MARTHE.

Dans quinze jours.

Elle tend son front à Pompignac qui l'embrasse.

POMPIGNAC, l'embrassant encore.

Soyez tranquille, je n'en abuserai pas.

MARTHE.

Je vous laisse, général; monsieur arrive comme quelqu'un qui a quelque chose à vous dire.

Elle tend la main au général et sort.

SCÈNE VI

POMPIGNAC, LE GÉNÉRAL, puis MADAME
LOMBARD, HERSILIE et MARTHE.

LE GÉNÉRAL

Qu'est-ce que tu as à me dire ?

POMPIGNAC.

J'ai su chez toi que tu étais ici. Je suis accouru. Je ne croyais pas te déranger, car je t'ai dérangé.

LE GÉNÉRAL.

Non, tu es toujours le bienvenu. De quoi s'agit-il ?

POMPIGNAC.

As-tu quarante mille francs ?

LE GÉNÉRAL.

Oui, je les ai.

POMPIGNAC.

Donne-les-moi.

LE GÉNÉRAL.

Tu as besoin d'argent, mon pauvre ami ; prends ce qu'il te faut dans l'argent que tu as à moi.

POMPIGNAC.

Es-tu fou ? Ce n'est pas pour moi.

LE GÉNÉRAL.

Pour qui donc ?

POMPIGNAC.

Pour monsieur mon filleul.

LE GÉNÉRAL.

Quarante mille francs !

POMPIGNAC.

Tout rond.

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce qu'il a encore fait ?

POMPIGNAC.

Je n'en sais rien, mais il paraît que c'est grave.

LE GÉNÉRAL.

L'année dernière aussi, c'était grave, J'ai donné vingt

mille francs. Il était convenu qu'on ne me redemanderait jamais rien. Restons dans nos conventions. Il me ruinerait, ton filleul.

POMPIGNAC.

Il y va de son honneur.

LE GÉNÉRAL.

Il y va de mon bonheur à moi. Je me marie. J'épouse une fille que j'aime, sans fortune; je ne suis pas millionnaire; je veux qu'elle soit heureuse. Depuis un quart d'heure, mon bien ne m'appartient plus. Je ne le connais pas, moi, ton filleul.

POMPIGNAC.

Parce que tu n'as jamais voulu le connaître.

LE GÉNÉRAL.

Et j'ai aussi bien fait. Je ne lui dois rien, après tout.

POMPIGNAC.

Heu! heu!

LE GÉNÉRAL.

Adresse-toi à son père.

POMPIGNAC.

C'est toi.

LE GÉNÉRAL, avec mauvaise humeur.

C'est moi! c'est moi!

POMPIGNAC.

Si ce n'est plus toi, dis-le. Tu m'as dit jadis : « Mon petit Pompignac, sois le parrain de cet enfant, c'est mon fils. Le mari de sa mère ne se doute de rien. Si jamais

l'enfant a besoin de quelque chose, il peut compter sur moi. Tu seras l'intermédiaire. Sa mère est la seule femme que j'aie aimée. » J'ai remarqué, du reste, car voilà longtemps que je te connais, j'ai remarqué que la femme que tu aimais était toujours la seule femme que tu eusses aimée. Enfin. . tu es reparti pour l'Afrique, laissant la France avec un Français de plus. La mère est morte, de chagrin, disent les uns, d'une fluxion de poitrine, disent les autres. Le mari a élevé l'enfant. L'enfant est grand maintenant. Il fait ses farces... Bon chien chasse de race... C'est tout ton portrait, au moral surtout, car au physique il ressemble plus à sa mère qu'à toi... Pauvre créature ! et comme elle t'aimait ! c'était moi qui t'avais présenté à elle... Un joli coup que j'ai fait là... L'uniforme, crac ! En un clin d'œil, madame est prise. Il faut avouer que le mari n'avait pas un extérieur bien séduisant. Tu n'as jamais voulu voir son fils, ton fils, votre fils enfin. Tu craignais de t'attendrir ; car tu es sentimental, au fond... Il y a en toi du guerrier troubadour, mon bon, et tu aurais une guitare pour faire pendant à ton sabre. que tu ne ferais que ton devoir. On serait prévenu, au moins. Veux-tu donner les quarante mille francs ?

LE GÉNÉRAL.

Ses folies de jeunesse m'ont déjà coûté vingt mille francs, c'est bien joli... Si j'avais encore vingt-trois ans, je donnerais vingt mille francs pour faire un compte rond.

POMPIGNAC.

Il en faut quarante mille.

LE GÉNÉRAL.

Alors, je ne donnerai rien.

POMPIGNAC.

N'en parlons plus... Je vais porter ta réponse.

MADAME LOMBARD, entrant.

Comment, mon cher oncle, c'est vous ! Vous nous restez ?

POMPIGNAC.

Non, ma nièce. Je n'ai que le temps de retourner à Paris, pour une affaire importante... Bonjour. (Au général, bas.) Une fois, deux fois, trois fois ?

LE GÉNÉRAL.

Rien.

MADAME LOMBARD, à part,

Qu'est-ce qu'ils ont ensemble ?

POMPIGNAC, regardant sa montre.

Cinq heures moins dix, j'ai le temps bien juste, adieu.

LE GÉNÉRAL.

J'irai te voir demain et te demander tes conseils.

POMPIGNAC.

Pour ?

LE GÉNÉRAL.

Pour mon contrat.

POMPIGNAC.

A ton service. Je t'attendrai pour déjeuner... A demain...
— Bonjour, ma nièce. Il sort.

HERSILIE, entrant avec Marthe.

Général, Marthe vient de me dire...

LE GÉNÉRAL.

Oui, mademoiselle, nous voilà parents.

MADAME LOMBARD, à part.

Oh ! pas encore.

MARTHE, à madame Lombard.

Votre maison m'a porté bonheur.

MADAME LOMBARD, l'embrassant.

Chère petite !

HERSILIE, trouvant sa laine.

Ah ! voilà ma laine rouge. Je savais bien que je l'avais laissée ici...

ACTE DEUXIÈME

Chez Pompignac. Cabinet de collectionneur, dessins, gravures, porcelaines.
meubles de toutes les époques; le tout bien soigné.

SCÈNE PREMIÈRE

POMPIGNAC, FLORENCE.

Tu entends? POMPIGNAC.

Oui, monsieur. FLORENCE.

Une omelette. POMPIGNAC.

Aux tomates. FLORENCE.

Des filets. POMPIGNAC.

Béarnaise. FLORENCE.

Un pâté. POMPIGNAC.

FLORENCE.
De perdreaux.

POMPIGNAC.
Une salade.

FLORENCE.
De légumes.

POMPIGNAC.
Du fromage.

FLORENCE.
De Brie.

POMPIGNAC.
Dessert.

FLORENCE.
Poures, pêches, raisins.

POMPIGNAC.
A onze heures précises.

FLORENCE.
Précises. Combien de couverts ?

POMPIGNAC.
Deux.

FLORENCE.
Et ne laisser entrer personne pendant le repas ?

POMPIGNAC.
Naturellement.

FLORENCE.
Faudra-t-il payer la voiture de la dame ?

POMPIGNAC.
Quelle dame ?

FLORENCE.

La dame qui dèjeune avec monsieur.

POMPIGNAC.

C'est un homme ; est-ce que je reçois des femmes ?

FLORENCE.

Il en est venu une, il y a deux jours.

POMPIGNAC.

C'est ma nièce.

FLORENCE.

Monsieur a des parents ?

POMPIGNAC.

Est-ce que tu n'en as pas, toi ?

FLORENCE.

Si ; mais, moi, je suis...

POMPIGNAC.

Toi, tu es jeune, et moi, je suis vieux ; alors tu as des parents vieux, et moi des parents jeunes. Veille à ta cuisine et fais bien ton service, je ne te dis que ça. Voilà huit jours que tu es chez moi et tu te demandes sans doute pourquoi je prends une jeune et jolie cuisinière comme toi, à mon âge ? Si tu te figures que je suis un vieil imbécile, ou un vieux polisson, et que je veux chanter avec toi les chansons de Panard ou de Béranger, tu n'y es pas du tout. Je t'ai prise parce qu'il me déplaît d'être servi par un homme qui sent la pipe, qui a les mains sales et qui fait du bruit. J'aime la jeunesse, la gaieté, les jolis visages, et je veux que ma cuisinière soit

aussi appétissante que ma cuisine. Quant à mes petites affaires, tu n'en sauras jamais rien que ce que je voudrai bien t'en dire. J'ai une santé de fer, je n'ai jamais été malade, je vivrai encore vingt ans. Je me lève à six heures, ainsi que tu as pu voir, été comme hiver; je n'ai ni goutte ni rhumatismes, il n'y a donc pas à essayer de me prendre par les tisanes, cataplasmes et autres dorloteries. Si tu es là quand je mourrai, tu auras une bonne somme: si tu n'y es pas, ça sera pour une autre. Si tu as un amoureux, ne te gêne pas, je ne suis pas jaloux, seulement je ne veux pas le voir ici. Si tu l'épouses, je te flanque à la porte; je ne veux pas de ménage chez moi. Tu comprends bien tout cela; c'est clair comme du cristal. Ah! autre chose... J'ai un neveu et une nièce, qui ne seraient pas fâchés de savoir ce que je fais, ce que je possède, qui je reçois et chez qui je vais; ils essayeront de te faire parler. Parle si c'est ton idée, et dis-leur tout ce que tu sauras et même ce que tu ne sauras pas, si ça peut te rapporter quelque chose; mais j'en doute, ils sont serrés. Fais danser l'anse du panier de manière que je ne m'en aperçoive pas trop. Je te prévien seulement que je sais le prix de tout. Je te dis *tu*, parce que ça m'est commode; dans le cas où ça te choquerait, je te dirai *vous*. Enfin, tâche de vivre en bonne intelligence avec la femme de charge, qui est d'ailleurs une bonne femme. Je tenais à te raconter tout ça pour que tu ne perdes pas ton temps à me surveiller, à me questionner et à m'ennuyer; tu n'y gagnerais rien. Maintenant que tu es renseignée, va à ta cuisine, ma mignonne, et sois exacte. On n'attend jamais personne ici pour les repas. Déjeuner à onze heures, dîner à sept heures précises. Manger n'empêche pas d'attendre, attendre empêche de manger... Bonjour.

FLORENCE, en sortant.

C'est un malin.

Elle sort au moment où le général entre par la porte du fond.

SCÈNE II

LE GÉNÉRAL, POMPIGNAC, puis LA FEMME
DE CHARGE.

POMPIGNAC.

Toujours exact !

LE GÉNÉRAL.

Un amoureux.

POMPIGNAC.

Ça dure encore ?

LE GÉNÉRAL.

Tu voudrais que j'eusse changé depuis hier ?

POMPIGNAC.

Ça ne m'étonnerait pas, tu as changé si souvent.

LE GÉNÉRAL.

Et toi, vieux moraliste, tu sais ce qu'a dit la Rochefoucauld : « Les vieillards... »

POMPIGNAC.

Je sais tout ce qu'on a dit depuis que le monde existe.

LE GÉNÉRAL.

Tu es fort !.

POMPIGNAC.

On a dit cinq ou six choses vraies, au commencement,

tout au commencement. Les autres les ont répétées, chacun dans sa langue, et ça n'a servi à rien, de rien même, pour parler français. Ainsi, une des plus grandes vérités qui aient été dites est celle-ci :

A jeune femme
Il faut jeune mari !

sur l'air du *Sire de Framboisy*. Eh bien, j'aurais beau te répéter ça, tu n'en épouserai pas moins mademoiselle Marthe, qui a vingt-huit ans de moins que toi; aussi je ne te le dis pas.

LE GÉNÉRAL

Je t'ai vu amoureux, il y a dix ans.

POMPIGNAC.

Moi ?

LE GÉNÉRAL.

Et tu avais déjà cinquante-deux ans, alors...

POMPIGNAC.

Mais, moi, j'étais amoureux comme on doit l'être à cet âge-là. C'est justement parce que j'ai eu des passions quand il fallait les avoir, que je les ai mises de côté, quand elles m'auraient rendu ridicule, ou impotent. La personne dont tu parles se nommait Georgina, n'est-ce pas ?

LE GÉNÉRAL.

Oui, elle était charmante.

POMPIGNAC.

Brune, avec des yeux bleus. (Il fouille dans un tiroir et en tire une lettre.) C'a été la dernière, écoute-moi ça.

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce que c'est ?

POMPIGNAC, dépliant une lettre.

C'est une de ses lettres.

LE GÉNÉRAL.

Tu les as gardées ?

POMPIGNAC.

J'ai gardé toutes les lettres qu'on m'a écrites. Tu sais bien que je suis un collectionneur. (Lisant.) « Mon petit loulou, j'ai un aveu bien pénible à te faire. Je t'ai trompé hier pour un officier de turcos. Je t'assure que ce n'est ma faute. On a abusé de mon inexpérience. On m'a fait boire du vin de Champagne. J'aime mieux que tu le saches, pour que tu n'aies jamais rien à me reprocher, et j'aime mieux te l'écrire pour éviter une explication verbale ; ne me réponds pas. J'irai dîner demain chez toi. S'il y a du homard, c'est que tu m'auras pardonné. — Ta GEORGINA pour la vie. » Eh bien, elle est venue, et il y a eu du homard.

LE GÉNÉRAL.

Ce qui veut dire ?

POMPIGNAC.

Ce qui veut dire, cher ami, que l'homme doit se marier de vingt-cinq à trente ans, dans sa jeunesse, dans sa force et dans sa beauté, qu'à cinquante ans il doit avoir de grands enfants, qui soient ses compagnons, ses amis ; s'il n'a pu se marier de cette façon, et qu'il ne puisse ou ne sache pas vivre seul, il faut qu'il épouse une veuve, pas ma nièce cependant, malgré le désir qu'elle en a ;

qu'il devienne le père d'enfants qui ont perdu le leur. et l'ami, le partenaire d'une femme intelligente, qui s'ennuie et qui sait tenir une maison. S'il est un philosophe comme moi, il faut qu'il se contente de l'amitié et que l'amour ne soit plus pour lui que le refrain d'une vieille chanson, qu'il fredonne de temps en temps, sans se rappeler tous les couplets. Bref, il ne faut pas qu'il demande à être aimé, par une jeune femme, honnête ou non. Il faut qu'il prévoie l'officier de turcos, même s'il est général. L'âge supplée au grade, et le vrai malin, alors, c'est celui qui s'arrange de façon à pouvoir toujours se tirer d'affaires avec un homard.

LE GÉNÉRAL.

Est-ce que l'amour raisonne ? D'ailleurs, nous ne nous ressemblons pas, mon vieil ami. J'ai vingt ans, moi. C'est la première fois que mon cœur bat véritablement. Je n'ai pas vécu comme toi dans les facilités de la ville. La guerre a cela de bon que, lorsqu'elle ne tue pas l'homme, elle le fortifie... Voyons, regarde-moi!... Est-ce que j'ai l'air d'avoir quarante-huit ans ? Fais-moi venir les jeunes gens de Paris les plus robustes, les plus alertes, je leur tiendrai tête, tant qu'ils voudront et à tout ce qu'ils voudront. Je chasserai tout le jour, je jouerai et boirai toute la nuit, bien que cela ne m'amuse pas, et je ferai une étape de quinze lieues le lendemain.

POMPIGNAC, ironique.

Tu as parfaitement raison. Parlons de tes petites affaires... Tu veux me consulter pour ton contrat ?

LE GÉNÉRAL.

Oui... Tu as été premier clerc de notaire.

POMPIGNAC.

J'ai fait un peu de tout.

LE GÉNÉRAL.

J'ai cinq cent mille francs de fortune, tu feras le contrat sous le régime de la communauté, au dernier survivant. Seulement, tu partageras mes cinq cent mille francs en deux parts, dont l'une sera apportée par moi, l'autre par ma femme. As-tu vendu toutes les valeurs que je t'avais confiées ?

POMPIGNAC.

Oui, et tu as les cinq cent mille francs, bien nets, disponibles, au Comptoir d'escompte. Voici ton récépissé et ton carnet de chèques. — Maintenant, parlons de ton fils !

LE GÉNÉRAL.

Comment, de mon fils ?...

POMPIGNAC.

Il va venir.

LE GÉNÉRAL.

Ici ?

POMPIGNAC.

Ce matin... Je lui ai écrit un mot hier au soir pour lui annoncer que je ne pouvais pas lui donner la somme dont il a besoin, puisque tu la refuses. Dès qu'il aura reçu ma lettre, il accourra. La distribution se fait à neuf heures, il sera ici à dix heures au plus tard. Il est dix heures moins vingt, il va arriver, je te préviens. Veux-tu que je le consigne ?

LE GÉNÉRAL.

C'est peut-être ce qui vaudrait le mieux.

POMPIGNAC.

C'est bien dur.

LE GÉNÉRAL.

Oui, c'est bien dur ; cependant, puisque...

POMPIGNAC.

Tu ne l'as jamais vu ?

LE GÉNÉRAL.

Jamais.

POMPIGNAC.

Je pourrais le recevoir dans la chambre à côté.

LE GÉNÉRAL.

C'est ça, oui, dans la chambre à côté ! (Un temps.) En somme, qu'est-ce qu'il fait, ce gaillard-là ?

POMPIGNAC.

Rien... Son père a voulu le mettre dans l'industrie, comme il y est lui-même. Ça n'a pas pris. L'influence de Mars le poussait vers le mouvement.

LE GÉNÉRAL.

Il est riche, le père Dornan ?

POMPIGNAC.

Riche, riche, non, mais sa maison est honorable et bonne ; seulement, il n'a ni le moyen, ni la volonté de payer les folies de Paul.

LE GÉNÉRAL.

As-tu conservé quelques relations avec lui ?

POMPIGNAC.

De loin en loin.

LE GÉNÉRAL.

Il ne s'est jamais douté de rien?

POMPIGNAC.

Jamais.

LE GÉNÉRAL.

Il n'était pas fort de notre temps.

POMPIGNAC.

Il n'était que bon !.

LE GÉNÉRAL.

Mais, enfin, le jeune homme n'a donc rien voulu faire?

POMPIGNAC.

Il a essayé de plusieurs choses. Il faisait de la peinture, pas mal du tout. Il a été quelque temps aussi au ministère des affaires étrangères. C'était moi qui l'y avais fait entrer; je connais tant de monde. J'espérais lui obtenir un consulat, un bon mariage par là-dessus, son affaire était faite. J'ai fini par m'intéresser à ce garçon, d'abord, parce qu'il est ton fils, et puis il a des qualités au milieu de tous ses défauts.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! vraiment.

POMPIGNAC.

Il a envoyé promener le ministère, et il s'est mis à vivre de cette vie de Paris, qui donne les apparences de la fortune jusqu'à ce que la débâcle arrive; il a couru les demoiselles, il a joué.

LE GÉNÉRAL.

C'est la faute du père.

POMPIGNAC.

Duquel ?

LE GÉNÉRAL.

Dornan n'avait qu'à le fourrer à Saint-Cyr ou à Saumur, ou dans les écoles de commerce.

POMPIGNAC.

Au lieu de cela, il l'aura gâté, que veux-tu ! Il paraît que quand on a des enfants, on est comme ça...

LE GÉNÉRAL.

Ah ! dis-moi, à propos d'enfants...

POMPIGNAC.

Quoi ?

LE GÉNÉRAL.

J'y pense, il faudrait que, dans mon contrat, il fût bien spécifié que, si nous avons des enfants et que je meure... je peux être tué...

POMPIGNAC.

Tu ne comptes pas donner ta démission ?

LE GÉNÉRAL.

Non, qu'est-ce que je ferais ? Eh bien, en cas de mort, la mère serait usufruitière et tutrice jusqu'à la majorité des enfants.

POMPIGNAC.

C'est de droit.

LA FEMME DE CHARGE, entrant.

Le filleul de monsieur demande à parler à monsieur, et, comme ces messieurs ne sont pas encore à table...

Pompignac regarde Fronteville.

LE GÉNÉRAL, après une seconde de réflexion.

Faites entrer.

Pompignac fait signe à la femme de charge qu'elle peut laisser entrer Paul.

SCÈNE III

LES MÊMES, PAUL.

POMPIGNAC, au général.

Cher ami, je te présente mon filleul, Paul Dornan. (A Paul.)
Le général de Fronteville.

PAUL.

Ah! monsieur, j'ai entendu parler de vous par mon père, qui m'a dit qu'il vous avait connu, il y a bien longtemps; et, chaque fois qu'il apprenait, par un journal, votre avancement dans l'armée, il disait : « Ah! tant mieux. je suis bien content, c'est un brave soldat et un honnête homme. »

LE GÉNÉRAL.

Je suis très touché de ce souvenir, monsieur, je ne croyais pas que monsieur votre père se souvenait de moi. Nous nous sommes très peu vus, jadis, au début de ma carrière, quand j'étais en garnison à Metz, qu'il habitait alors...

PAUL.

C'est là qu'il s'est marié et que ma mère est morte. Après la mort de ma mère, mon père est venu se fixer à Paris.

LE GÉNÉRAL.

C'est ainsi que nous nous sommes perdus de vue. Je suis

parti pour l'Afrique, que j'ai quittée pour la Crimée, et pour l'Italie, et, tel que vous me voyez...

POMPIGNAC.

Il arrive de Cochinchine.

PAUL.

Eh bien, parrain. à nous deux maintenant. — Vous permettez, général ?...

LE GÉNÉRAL.

Faites donc, je vous prie.

PAUL.

Eh bien, mon petit parrain, tu as reçu ma lettre ?

POMPIGNAC.

Oui.

PAUL.

Où je te disais que je viendrais ce matin à dix heures.

POMPIGNAC.

Parfaitement.

PAUL.

Et que je comptais sur toi.

POMPIGNAC.

Pour quarante mille francs.

PAUL.

Qu'il me faut absolument.

POMPIGNAC.

Aujourd'hui avant midi. Encore pour cette Valentine !

PAUL.

Non, j'ai rompu avec Valentine, et elle est furieuse... Elle me fera quelque tour... Tu vas me les donner ?

POMPIGNAC.

Tu es complètement fou.

PAUL.

Parce que ?

POMPIGNAC.

D'abord, parce que je t'ai répondu qu'il était inutile que tu te dérangeasses.

PAUL.

Oh ! pas d'imparfaits du subjonctif, parrain, ça prend trop de temps. Je n'ai pas reçu ta lettre.

POMPIGNAC.

Allons donc !

PAUL.

Non, je ne suis pas rentré chez moi depuis hier, exprès. Je sais que tu commences toujours par refuser et que tu finis toujours par consentir. J'aime donc mieux éviter le refus et arriver tout de suite au consentement. Je le vois d'ici, le refus ; il est chez moi, sous enveloppe affranchie ; comme c'est commode et économique ces timbres ! il est là sur la table ; levée de huit heures ; passons. Plaisanterie à part, parrain, c'est très sérieux ; il y va de l'honneur aujourd'hui, ce n'est pas comme les autres fois. Car il fait le méchant (S'adressant au général), monsieur, et il m'a déjà tiré d'affaires souvent.

LE GÉNÉRAL.

Souvent ?

PAUL.

Oui, trois ou quatre fois au moins.

LE GÉNÉRAL.

J'avais cru qu'une fois seulement, il était venu à votre aide pour une somme de vingt mille francs ?

PAUL.

C'est la dernière ; mais la première était de trois, la seconde de cinq, et la troisième de dix.

LE GÉNÉRAL.

La quatrième de vingt, et la cinquième de quarante. De combien sera la sixième ? Permettez-moi de vous dire, monsieur, que c'est bien mal reconnaître la bonté, la faiblesse d'un homme qui n'est pas même votre parent et dont la fortune est modeste.

PAUL.

Permettez-moi de vous dire à mon tour, général, que ce n'est pas à vous que j'ai affaire, que je n'ai pas l'honneur de vous connaître et encore moins celui d'être sous vos ordres.

LE GÉNÉRAL.

C'est juste, monsieur.

PAUL.

Eh bien, parrain ?

POMPIGNAC.

Eh bien, je suis désolé de te refuser, mon cher enfant ; cette fois, c'est impossible. Je n'ai pas la somme que tu me demandes, et, en te donnant ce que je t'ai donné déjà, je t'assure que j'ai fait plus que je ne pouvais.

PAUL.

Ne me donne pas, prête-moi.

POMPIGNAC.

Si j'avais pour un prêt, j'aurais pour un don.

PAUL.

Mon père est riche ; un jour, je te rembourserai.

POMPIGNAC.

Impossible.

PAUL.

Ce sera la dernière fois, je te le jure sur ma mère.

Mouvement du général.

POMPIGNAC, regardant le général, qui fait un signe négatif.

Non.

PAUL, avec un mouvement de colère.

Il me les faut, cependant.

POMPIGNAC.

Qu'est-ce que tu as donc fait ?

PAUL.

J'ai joué et j'ai perdu.

POMPIGNAC.

Contre qui ?

PAUL.

Contre mon adversaire, parbleu !

POMPIGNAC

Qu'on nomme ?

PAUL.

Le vicomte de Ranet.

LE GÉNÉRAL.

Le vicomte de Ranet !

PAUL.

Vous le connaissez, monsieur ?

LE GÉNÉRAL.

Parfaitement, c'est moi qui l'ai expulsé du régiment.

PAUL.

Cela ne me regarde pas.

LE GÉNÉRAL.

Mais cela me regarde, moi.

PAUL.

A quel titre ?

LE GÉNÉRAL.

Je suis l'ami de Pompignac ; je connais l'état de sa fortune, et je déclare qu'il serait un fou et un sot s'il se ruinait pour payer les escroqueries de ce monsieur ; car, si vous avez joué avec le vicomte, vous avez été volé comme les autres.

PAUL.

Je n'ai pas joué, j'ai parié.

LE GÉNÉRAL.

Sur des cartes ?

PAUL.

Sur des chevaux.

LE GÉNÉRAL.

C'est insensé, monsieur ; on ne risque pas de pareilles sommes quand on n'a pas de fortune.

PAUL.

Hé ! c'est justement quand on n'a pas de fortune qu'on joue.

LA FEMME DE CHARGE, entrant.

Monsieur le vicomte de Ranet.

POMPIGNAC.

Ça se complique.

PAUL.

Qu'est-ce que ça veut dire?

POMPIGNAC.

Faites entrer. (Bas, au général.) Eh bien, qu'est-ce que tu penses de ton fils?

LE GÉNÉRAL.

C'est un galopin!

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME DE BUSSY, entrant.

POMPIGNAC.

Ah bah!

LE GÉNÉRAL.

Une femme!

PAUL, à part.

Elle! Valentine!

MADAME DE BUSSY.

Ah! ah! je n'ai pas manqué mon effet; messieurs, je suis toute à vous. Lequel de ces messieurs est M. Paul Dornan?

PAUL.

C'est moi, madame. (A mi-voix.) Vous le savez bien.

MADAME DE BUSSY.

Vous permettez que je m'asseye. (Elle prend un siège.) Je viens de chez vous, monsieur ; on m'a dit que vous étiez ici, et, comme je suis un peu pressée, ayant nombre de choses à faire avant mon départ, je me suis permis de me présenter chez monsieur votre oncle, sans doute ?

POMPIGNAC.

Parrain.

MADAME DE BUSSY.

Parrain ; je vous en fais mon compliment. (Fredonnant.)

Un parrain est un second père
Quand, par hasard, il n'est pas le premier.

Vous m'excuserez, mais entre hommes on ne se gêne pas, et je suis un véritable garçon pour le caractère.

POMPIGNAC.

C'est bien comme cela que je l'entendais...

LE GÉNÉRAL.

Enfin, madame ?...

MADAME DE BUSSY.

Vous êtes pressé, monsieur ?

LE GÉNÉRAL.

Oui, madame ; et je croyais que vous-même, vous aviez dit que vous l'étiez.

MADAME DE BUSSY.

Monsieur est le père ?

LE GÉNÉRAL.

Non, madame. ✕ .

MADAME DE BUSSY.

Il y a cependant quelque chose, un air de famille. (A Paul.) Monsieur, vous devez quarante mille francs à M. de Ranet ?

PAUL, troublé.

Oui, madame.

MADAME DE BUSSY.

Le vicomte de Ranet, c'est moi.

PAUL

Vous, madame !...

MADAME DE BUSSY.

Quand je vous disais que j'étais un garçon.

PAUL.

Je ne vous comprends pas, madame, le vicomte...

MADAME DE BUSSY.

Votre adversaire direct avait de la barbe, je l'avoue ; mais cela ne fait rien à l'affaire. Il n'était que mon représentant, un de mes représentants, car j'en ai plusieurs ; vous connaissez son écriture, voici sa procuration.

Elle donne un papier.

PAUL, lisant.

« Monsieur Paul Dornan peut remettre en toute sécurité à madame la baronne de Bussy la somme de quarante mille francs qu'il me doit. VICOMTE DE RANET. » (Parlé.) C'est en règle, madame.

LE GÉNÉRAL.

Voulez-vous me permettre de vous demander, madame, quelle sorte de lien ou d'association existe entre vous et le vicomte, et comment il représente... ?

MADAME DE BUSSY.

Ma maison. C'est bien simple, je suis riche, monsieur, on dit même très riche : ce n'est pourtant pas énorme en réalité, quatre ou cinq millions ; mais, à Paris, on exagère tout. J'adore les chevaux et je fais courir. Seulement, je ne fais pas courir sous mon nom, et, pour une foule de détails, je suis forcée d'avoir recours à des hommes, car je n'ai pas à m'occuper que de mes écuries, et puis je suis forcée de m'absenter quelquefois. J'ai des propriétés dans le Nord qu'il faut que je visite de temps en temps et qui me rapportent beaucoup, par suite d'une combinaison qu'il serait trop long de vous expliquer. J'ai aussi des intérêts dans une grande maison de commerce de Paris : c'est tout un petit gouvernement pour lequel j'ai besoin d'intermédiaires. M. de Ranet est un de ces intermédiaires. Il parie en son nom sur certains chevaux qui sont à moi et dont les chances sont à peu près certaines. Il perd quelquefois ; quand il perd, c'est moi qui paye ; quand il gagne, c'est moi qui touche, pour des raisons que vous comprendrez tout de suite pour peu que vous connaissiez le vicomte.

LE GÉNÉRAL.

Je le connais.

MADAME DE BUSSY.

Charmant homme !

LE GÉNÉRAL.

Bref ?

MADAME DE BUSSY.

Bref, aujourd'hui je fais mes recouvrements. Je suis forcée de partir ce soir pour le Nord et j'ai passé tout à l'heure chez M. Dornau, qui m'avait été recommandé par-

ticulièrement par le vicomte comme un naïf. Le vicomte s'intéresse à vous, jeune homme. Il paraît que vous avez la tête un peu légère, et la bourse comme la tête. Ce n'est pas un déshonneur. Si vous saviez avec quoi j'ai débuté, moi ! On ne m'aurait pas avancé vingt francs sur mon capital d'intelligence qui m'a rapporté cinq millions. Bref, puisque monsieur est pressé, monsieur est militaire, ça se voit tout de suite, habitué aux manœuvres rapides et aux décisions promptes ; bref, jeune homme vous avez été assez inexpérimenté pour parier pour Miss Aurore, contre Trente-et-Quarante. C'est une faute, Miss Aurore est une bête épuisée, reins mal attachés, jarrets surfaits, tournure factice, mais un bouquet du diable, tandis que l'autre, pas d'apparence, mais un train et un fond d'enfer. Je connais bien les deux bêtes, elles sont à moi toutes les deux. Bref, Trente-et-Quarante a battu Miss Aurore et vous me devez quarante mille francs.

PAUL, embarrassé.

Alors, vous êtes ma créancière, madame ?

MADAME DE BUSSY.

Mon Dieu, oui, et, dans le cas où vous seriez gêné...

PAUL, blessé.

Qui vous dit, madame ?

MADAME DE BUSSY.

Oh ! pardon, je me connais en hommes, et surtout en hommes gênés ; vous n'avez pas l'argent que vous me devez. N'y mettez pas d'amour-propre, acceptez mes tempéraments, c'est ce que vous avez de mieux à faire...

LE GÉNÉRAL.

De la part d'une femme un galant homme n'en accepte

pas, et à de certains hommes on ne doit rien. Ce qui veut dire que, lorsqu'on a joué avec de certains individus et qu'on a perdu, on ne les paye pas. M. de Ranet connaissait vos deux chevaux, madame, il savait que Miss Aurore puisque Miss Aurore il y a, serait battue par Trente-et-Quarante; il jouait donc à coup sûr. M. Paul Dornan ne lui doit rien.

MADAME DE BUSSY.

Et si Trente-et-Quarante s'était dérobé ou abattu et que Miss Aurore fût arrivée seule, M. Dornan aurait-il pris oui ou non l'argent du pari? Laissons ces discussions de côté. Nous saurons à l'avenir que, lorsque monsieur joue, c'est avec l'arrière-pensée de prendre l'argent s'il gagne et de ne pas payer s'il perd. (Elle déchire le billet.) Paul, tu ne dois plus rien.

LE GÉNÉRAL, se levant et fouillant à sa poche.

Voici vos quarante mille francs, madame.

Il déchire un chèque et le remet à madame de Bussy.

PAUL, se jetant dans les bras du général.

Ah! monsieur, ma vie est à vous!

MADAME DE BUSSY, mettant tranquillement le chèque dans son portefeuille.

Messieurs, je vous laisse à vos effusions.

Elle salue et sort.

LE GÉNÉRAL.

Pompignac, accompagne madame de Bussy, c'est toujours une femme.

POMPIGNAC.

Je comprends. (En sortant.) Ils veulent rester seuls. Je vais dire qu'on ne mette pas encore les bisteks au feu.

SCÈNE V

LE GÉNÉRAL, PAUL.

PAUL, avec émotion.

Monsieur, je vous dois l'honneur et la vie, car, si je n'avais pu payer cette dette, je me serais tué.

LE GÉNÉRAL.

Alors vous m'avez quelque obligation ?

PAUL.

Il est ridicule de promettre aux gens qui vous rendent service une reconnaissance éternelle ; cependant, monsieur, vous devez comprendre quels sentiments subits et définitifs j'éprouve pour vous, qui venez de faire pour moi ce que mon père avait refusé de faire.

LE GÉNÉRAL.

Vous vous êtes donc adressé à lui ?

PAUL.

D'abord, et il m'a repoussé ; mais je m'acquitterai envers vous, monsieur. Je viens de recevoir une rude leçon. Je travaillerai et je vous rendrai cette somme.

LE GÉNÉRAL.

Inutile.

PAUL.

Comment, inutile ?

LE GÉNÉRAL.

J'en fais mon affaire avec Pompignac ; il me rendra cet

argent. Il savait que j'avais dans ma poche des valeurs importantes; il m'a fait un signe que j'ai compris, et j'ai donné ce qu'il aurait donné lui-même s'il avait eu l'argent chez lui; vous ne me devez rien.

PAUL.

Non, monsieur; votre mouvement a été spontané; je regardais mon parrain au moment où cette femme parlait, il ne vous a fait aucun signe. C'est bien votre cœur c'est bien votre dignité d'homme et de soldat qui n'a pas voulu permettre qu'un homme d'honneur fût insulté par une créature de cette espèce, car je suis un honnête homme, monsieur, malgré mes désordres, malgré mes fautes : mais en suis-je bien seul coupable? Je n'aurais jamais fait le mal si on m'avait aimé...

LE GÉNÉRAL.

Votre père ne vous aime donc pas?

PAUL.

Je crois même qu'il me déteste.

LE GÉNÉRAL

Pourquoi?

PAUL.

Je n'en sais rien; tant que ma mère a vécu, autant que je puis me le rappeler, car j'avais sept ans quand elle est morte, tant que ma mère a vécu, mon père m'adorait, et je le vois encore me prenant sur ses genoux, le soir, et jouant avec moi comme s'il eût été un enfant lui-même; puis, un jour, la maison se tendit de deuil, on m'habilla de noir, mon père devint silencieux et sombre et s'éloigna de moi au moment où j'avais le plus besoin de lui. Deux

ou trois fois cependant, il me prit dans ses bras comme par le passé, et me tint embrassé longtemps en pleurant à chaudes larmes !... Pauvre homme !... Un matin il me déclara qu'il était forcé de partir, qu'il ne pouvait m'emmener, et qu'il allait me mettre au collège. Vous savez ce que ce mot collège a d'effrayant pour un jeune esprit. J'appelai vainement ma mère à mon aide; ce n'est pas elle qui se serait séparée de moi. Il avait fallu la mort pour qu'elle s'y décidât.

Paul s'interrompt en s'essuyant les yeux.

LE GÉNÉRAL, avec émotion.

Mon enfant !

PAUL.

J'ai le cœur très gros, général; le souvenir de ma mère m'aide à pleurer, cela me fait du bien; mais tout cela ne vous regarde pas et ne vous intéresse guère.

LE GÉNÉRAL.

Si ! si ! continuez.

PAUL.

Eh bien, on me mit au collège; j'y restai jusqu'à dix-huit ans; je n'avais peut-être pas vu mon père dix fois pendant les onze années que je restai dans cette prison, car c'en était une. Seul, mon parrain venait me voir de temps en temps, et je passais mes vacances avec lui, les voyages que mon père faisait pour sa maison de commerce coïncidant toujours avec ces sorties annuelles. Enfin je quittai le collège; mon père me fit une pension suffisante, j'essayai de plusieurs carrières; mais les conseils, l'affection, la surveillance, la solidarité de la famille me manquaient. Je fis de mauvaises connaissances en

hommes et en femmes, je pris de mauvaises habitudes, je contractai des dettes. Au milieu de tous ces désordres je devins amoureux d'une belle et honnête jeune fille; elle était pauvre, je n'avais rien, mon père ne voulant rien me donner me força à renoncer à elle, et le désespoir me jeta plus profondément dans cet abîme d'où vous venez de me tirer. Voilà ma confession, monsieur; je vous la devais bien. Pourquoi suis-je malheureux? Pourquoi mon père ne m'aime-t-il pas? Je l'ignore; je ne lui ai jamais rien fait. Les chagrins que je lui cause sont le résultat de son indifférence, je dirais presque de sa haine. Cependant, je suis jeune, robuste, plein de bonne volonté et de bons instincts, je le sens; achevez votre œuvre, monsieur, sauvez-moi tout à fait en m'indiquant une route, et je vous aimerai et je vous bénirai!

Il lui prend les mains.

LE GÉNÉRAL, ému.

Nous aviserons à cela, je vous le promets, je vous le jure. Vous ne sauriez croire combien je suis heureux de ce qui vient de se passer. Comptez sur moi.

PAUL.

Oh! merci, général!

LE GÉNÉRAL.

C'est cela, ne m'appellez plus monsieur.

SCÈNE VI

LES MÊMES, POMPIGNAC.

POMPIGNAC.

Florence demande si on peut se mettre à table ?

LE GÉNÉRAL.

Quand tu voudras.

POMPIGNAC, à Paul.

Tu déjeunes avec nous ?

PAUL.

Si tu permets, parrain.

POMPIGNAC.

J'ai fait mettre un biftek de plus. (Au général.) Eh bien ?

LE GÉNÉRAL.

Il est charmant?... Tiens, je sens que je l'aime.

POMPIGNAC.

Mon Dieu ! que tu auras aimé souvent dans ta vie, toi, et que ça se sera toujours fait vite!... A table !

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIERE

HERSILIE, MARTHE.

Au lever du rideau, Marthe est appuyée contre la fenêtre, elle regarde dans l'espace et elle songe. Hersilie entre.

HERSILIE, appelant.

Marthe ! (Marthe ne répond pas.) Marthe !

Elle va à elle et lui touche l'épaule.

MARTHE, comme sortant d'un rêve.

Ah ! c'est toi.

Elle s'essuie les yeux à la hâte.

HERSILIE.

A quoi penses-tu donc ?

MARTHE.

A rien, je regardais.

HERSILIE.

Tu as l'air triste.

MARTHE.

Moi, je n'ai jamais été si gaie; et d'ailleurs pourquoi serais-je triste? Dis-moi, tu aimais beaucoup M. Karl?

HERSILIE.

Oui.

MARTHE.

Mais beaucoup, beaucoup?...

HERSILIE.

Autant qu'on peut aimer, je crois... Pourquoi cette question?

MARTHE.

C'est un renseignement que je veux avoir. Et qu'est-ce que tu aurais fait pour lui?

HERSILIE.

Tout ce qu'il aurait voulu, excepté le mal; mais, s'il avait voulu le mal, je ne l'aurais pas aimé.

MARTHE.

Alors, tu ne l'accuses pas?

HERSILIE.

Jamais, on ne doit jamais accuser personne que soi-même. Tous nos malheurs nous viennent de nous.

MARTHE.

Cependant, il t'a trompée, M. Karl?

HERSILIE.

Non, il aimait sa mère depuis plus longtemps que moi; il lui devait plus qu'à moi. Ayant à sacrifier l'une des deux, il a sacrifié la plus nouvelle et la plus jeune, celle qui avait devant elle le plus long avenir et le plus de chances de se consoler. Il a bien fait : à sa place, j'aurais fait comme lui.

MARTHE.

Alors, tu fais mieux que lui pardonner, tu l'approuves ?

HERSILIE.

Et je le plains, car il a dû souffrir.

MARTHE.

Tu continues à croire qu'il t'aimait ?

HERSILIE.

J'en suis sûre.

MARTHE.

Et toi, tu l'aimes toujours ?

HERSILIE.

Toujours ; mais je l'aime autrement qu'alors, parce que je ne suis plus la même aujourd'hui.

MARTHE.

Tu es consolée ?

HERSILIE.

Je n'ai jamais eu besoin de l'être.

MARTHE.

Parce que ?

HERSILIE.

Parce que j'avais besoin de travailler pour vivre. Les chagrins éternels sont l'occupation de ceux qui n'ont rien à faire.

MARTHE.

Tu es bien forte.

HERSILIE.

Tant mieux. (Souriant.) Je pourrai servir plus longtemps.

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME LOMBARD.

MADAME LOMBARD.

Eh bien, ma chère enfant, voici une belle journée. (Bas.) Éloignez votre tante, j'ai à causer avec vous seule.

HERSILIE, à Marthe.

J'ai entendu. Je m'en vais. C'est très curieux, les gens croient que, lorsqu'on est myope, on est sourd. C'est tout le contraire. (Haut.) Vous m'excuserez, chère madame, j'ai une foule de petites choses à mettre en ordre dans ma chambre.

Elle sort.

SCÈNE III

MADAME LOMBARD, MARTHE.

MADAME LOMBARD.

Le général va venir.

MARTHE.

Je le sais.

MADAME LOMBARD.

Mais il ne viendra pas seul.

MARTHE.

Il sera accompagné de M. Pompignac.

MADAME LOMBARD.

Naturellement, et mon cousin Saint-Élix passera aussi la journée avec nous; mais ce n'est pas tout.

MARTHE.

Quoi donc encore ?

MADAME LOMBARD.

M. Dornan, le père, que j'ai été forcée d'inviter parce que je voulais avoir son fils.

MARTHE, *troublée.*

Et pourquoi vouliez-vous avoir son fils, madame ?

MADAME LOMBARD.

Pour qu'il se rencontrât avec vous.

MARTHE.

Était-ce bien nécessaire ?

MADAME LOMBARD.

Je l'ai cru ainsi.

MARTHE.

Peut-être aurais-je pu être consultée ?

MADAME LOMBARD.

Vous vous seriez opposée à cette rencontre.

MARTHE.

Probablement.

MADAME LOMBARD.

Et vous auriez eu tort. Vous ne savez pas ce que c'est que les hommes, mon enfant. Vous avez vécu jusqu'à présent sous la tutelle de votre tante, qui n'en sait pas plus long que vous. C'est à moi, femme d'expérience et de tête, je puis le dire, à moi qui vous ai prise en amitié, de vous servir de conseil au moment le plus grave de votre vie. Votre mariage avec le général n'est de votre part qu'un raisonnement, un dépit, un pis aller.

MARTHE.

Madame!

MADAME LOMBARD.

Laissez-moi dire, je sais ce que je dis. Vous n'aimez pas. vous ne pouvez pas aimer le général, et, si vous aviez seulement une chance d'épouser M. Paul, ou si vous aviez une fortune qui vous permit la liberté, vous ne voudriez pas même entendre parler de ce mariage. Eh bien, ce n'est que lorsqu'on ne peut pas faire autrement qu'il faut prendre ces résolutions extrêmes. L'irréparable n'est jamais un secours. Quand on a un chagrin et que l'on veut lui échapper, il ne faut pas se réfugier dans un acte dont on ne pourra plus sortir. Le mariage est un moyen sans issue, un refuge qui a des grilles, dont la loi tient les clefs. Quand on y est, il faut y rester. Vous vous êtes donc jetée, les yeux fermés, dans un gouffre dont je connais le fond, moi qui en suis sortie un peu tard. C'est à moi, votre mère momentanée, de voir si vous ne pouvez pas vous accrocher à une branche au milieu de la chute. La branche, c'est M. Paul. Si, après l'avoir revu, vous vous apercevez que vous n'avez plus d'amour pour lui, il vous faudra encore vous mettre en règle avec le passé pour qu'il ne vienne pas troubler l'avenir ; autrement dit, il faudra ravoir vos lettres. Il est donc bon que vous vous trouviez avec M. Paul Dornan une dernière fois, que vous ayez une explication avec lui, que vous sachiez à quoi vous en tenir sur vos sentiments. Qu'en pensez-vous ? hein ?

MARTHE.

Oh ! madame, je me fie entièrement à vous.

MADAME LOMBARD.

En attendant, allez vous faire belle. Quel que soit le

combat qu'une femme livre, elle doit avoir toutes ses armes. D'ailleurs, voici mon cousin, il ne faut pas qu'il voie vos yeux rouges. (Marthe sort au moment où Saint-Elix entre par une autre porte. Bas.) Pauvre innocente !

SCÈNE IV

MADAME LOMBARD, SAINT-ÉLIX,
puis POMPIGNAC.

SAINT-ÉLIX.

J'ai aperçu l'oncle Pompignac dans le même train que moi. Il ne m'a pas vu. J'ai pris un détour pour arriver avant lui. Avez-vous à me dire quelque chose qu'il ne doive pas entendre ?

MADAME LOMBARD.

Non, tout va à merveille. J'ai trouvé le moyen de réunir ici le général, le père Dornan, le fils Dornan, l'oncle Pompignac, la jeune fille, sa tante, vous et moi. Je ne sais pas ce qui résultera de ces rencontres, mais il en résultera certainement quelque chose qui ne peut être qu'à notre avantage.

POMPIGNAC, entrant, à Saint-Élix.

Est-ce que tu étais dans le train qui vient d'arriver ?

SAINT-ÉLIX.

Oui, mon oncle. Et vous aussi ?

POMPIGNAC.

Moi aussi ; nous ne nous sommes pas vus alors ?

SAINT-ÉLIX.

Évidemment.

POMPIGNAC.

Bonjour, ma nièce.

MADAME LOMBARD.

Bonjour, mon oncle.

POMPIGNAC.

Tu vas bien ?

MADAME LOMBARD.

A merveille ; et vous aussi, mon oncle ?

POMPIGNAC.

Comme tu vois. Et je te préviens que j'aurai faim à diner.

MADAME LOMBARD.

Alors, je vais surveiller les préparatifs.

POMPIGNAC.

Va, va, le général aura faim aussi. Les amoureux ont toujours faim, quoi qu'en disent les poètes.

Madame Lombard sort.

SCÈNE V

POMPIGNAC, SAINT-ÉLIX.

SAINT-ÉLIX.

J'attendais le moment d'être seul avec vous.

POMPIGNAC.

Tu as à me parler ?

SAINT-ÉLIX.

De choses graves.

POMPIGNAC.

Alors, pourquoi as-tu eu l'air de ne pas me voir dans le train ?

SAINT-ÉLIX.

Je ne vous ai pas vu.

POMPIGNAC.

Tu mens ; j'ai parfaitement vu que tu me voyais, mais que tu ne voulais pas me voir.

SAINT-ÉLIX, embarrassé.

Eh bien, oui, je vous ai vu... seulement, je voulais arriver ici avant vous... justement pour savoir si vous aviez à craindre quelque chose de nouveau.

POMPIGNAC.

J'ai donc quelque chose à craindre ?

SAINT-ÉLIX.

Oui.

POMPIGNAC.

De la part de qui ?

SAINT-ÉLIX.

Vous ne me trahirez pas ?

POMPIGNAC.

Sois tranquille.

SAINT-ÉLIX.

Votre parole ?

POMPIGNAC.

Ma parole.

SAINT-ÉLIX.

C'est que j'ai de l'amitié pour vous, moi.

POMPIGNAC.

Vrai?

SAINT-ÉLIX.

Je vous dois tout.

POMPIGNAC.

Pas encore ; mais ça peut venir d'un moment à l'autre.

SAINT-ÉLIX.

Alors vous croyez que je compte sur... ?

POMPIGNAC.

Sur ma mort, non, mais sur mon héritage, oui ; si tu pouvais hériter sans que je mourusse, je sais que tu n'es pas sanguinaire au fond et que tu n'exigeras pas cette formalité ; mais, comme le seul moyen d'hériter des oncles, c'est de les perdre, tu te soumettras à cette nécessité douloureuse, et pour que, le moment venu, elle ne te fasse pas trop de peine, pour pouvoir supporter héroïquement ce malheur, tu y penses tous les jours et tu t'y habitues. C'est l'acte d'un sage. La moitié de la sagesse, c'est de prévoir.

SAINT-ÉLIX.

Et l'autre moitié ?

POMPIGNAC.

C'est d'avoir bien prévu.

SAINT-ÉLIX.

Eh bien, mon oncle, vous n'êtes pas un sage, car vous ne prévoyez pas du tout ce que je vais vous dire, et ce

que je vais vous dire est plus dans votre intérêt que dans le mien. Vous avez un filleul.

POMPIGNAC.

Oui.

SAINT-ÉLIX.

M. Paul Dornan.

POMPIGNAC.

Après?

SAINT-ÉLIX.

Vous l'aimez beaucoup?

POMPIGNAC.

Il y a des jours.

SAINT-ÉLIX.

Il vous coûte cher. Nous ne coûtions cher qu'à ceux qui nous aiment et nous n'aimons que ceux qui nous coûtent cher.

POMPIGNAC.

Eh bien?

SAINT-ÉLIX.

Ce filleul... car au fond vous n'êtes pas donneur...

POMPIGNAC.

Parce que je ne t'ai jamais rien donné, mais ce n'est pas une raison...

SAINT-ÉLIX.

Ce filleul... à qui vous donnez tout ce qu'il vous demande, il est clair que c'est votre fils.

POMPIGNAC.

Tu crois?

SAINT-ÉLIX.

J'en suis certain. Il vous ressemble d'abord.

POMPIGNAC.

Tu m'amuses.

SAINT-ÉLIX.

Vous dites?...

POMPIGNAC.

Je dis : tu m'amuses, et je t'exhorte à continuer parce que c'est la première fois que ça t'arrive.

SAINT-ÉLIX.

Mon oncle, voulez-vous que nous fassions une affaire tous les deux?

POMPIGNAC.

Je veux bien, si elle n'est pas trop à ton avantage.

SAINT-ÉLIX.

Vous ne m'avez jamais donné un traitre liard.

POMPIGNAC.

Je le reconnais avec plaisir.

SAINT-ÉLIX.

Je voudrais connaître la couleur de votre argent.

POMPIGNAC.

Avant ma mort?

SAINT-ÉLIX.

Oui, c'est plus sûr : donc, si ce que je vais vous dire vous rend service, si je vous apprends quelque chose d'utile, et notez que je ne veux pas d'autre juge que vous-

même, vous me donnerez... mille francs. J'ai besoin de mille francs. Je vous tiendrai quitte de la reconnaissance.

POMPIGNAC, lui tapant dans la main.

Ça va.

SAINT-ÉLIX.

Eh bien, mon oncle, il y a ici une conspiration contre vous, contre votre filleul, contre le général et contre mademoiselle Marthe.

POMPIGNAC.

Bah!

SAINT-ÉLIX.

Voilà un étonnement qui vaut déjà deux cent cinquante francs. Pour faire tout de suite le compte rond, mademoiselle Marthe, qui va épouser le général, a eu une passion.

POMPIGNAC.

Pour qui ?

SAINT-ÉLIX.

Pour votre filleul. Cinq cents.

POMPIGNAC.

Qui t'a dit cela ?

SAINT-ÉLIX.

Sept cent cinquante ! C'est votre nièce qui me l'a dit, le tenant de mademoiselle Marthe elle-même. Il y a eu correspondance, et, comme votre nièce désire que le général ne se marie pas, avec mademoiselle Marthe du moins, elle a eu l'idée de réunir aujourd'hui le général, votre filleul, le père Dornan et mademoiselle Marthe, après une longue invocation au Dieu des catastrophes. Vous attendiez-vous à ça ?

POMPIGNAC.

Ma foi. non.

SAINT-ÉLIX.

Mille, alors ?

POMPIGNAC.

Tu les auras.

SAINT-ÉLIX.

Alors, je vous intéresse ?

POMPIGNAC.

Parfaitement ; tu auras tes mille francs, mais à une condition : c'est que tu ne diras rien à personne de tout ce que tu viens de me dire.

SAINT-ÉLIX.

Et que vous ne direz à personne que je vous l'ai dit ?

POMPIGNAC.

C'est convenu.

SAINT-ÉLIX.

Je trahis ma cousine !

POMPIGNAC.

Tu sais bien ce que tu fais.

SAINT-ÉLIX.

Sans cela, je n'aurais pas d'excuse.

POMPIGNAC.

Brave garçon. Eh bien, je veux récompenser ta bonne foi ou ta bonne intention, si tu l'aimes mieux, en te disant toute la vérité, rien que la vérité. Je ne suis que le parrain de M. Paul Dornan : sa mère ne doit pas être

souçonnée. Il ne me ruinera pas de mon vivant, et il ne te prendra rien de ton héritage après ma mort ; te voilà tranquille, n'est-ce pas ?

SAINT-ÉLIX, l'embrassant.

Oh ! mon bon oncle !

POMPIGNAC.

Ne te réjouis pas trop... je t'enterrerai peut-être.

SAINT-ÉLIX.

Oh ! non, maintenant.

SCÈNE VI

LES MÊMES. DORNAN.

DORNAN, entrant.

Bonjour, mon cher Pompignac.

POMPIGNAC.

Monsieur Dornan...

DORNAN.

C'est vous que je cherchais ; j'ai à causer avec vous.

POMPIGNAC.

Tout à vous.

SAINT-ÉLIX.

Alors. je me retire.

DORNAN, saluant.

Ah ! pardon. Et, en vous retirant, monsieur, voulez-vous être assez bon pour prier mademoiselle Marthe d'en-

trer dans ce salon? car je ne puis me permettre de me présenter chez elle; vous me rendrez service. J'ai à lui parler aussi.

SAINT-ÉLIX.

Je vais la prévenir.

Il sort.

SCÈNE VII

DORNAN, POMPIGNAC, puis MARTHE

DORNAN, tirant des billets de banque de sa poche et les remettant à Pompignac.

Quinze, vingt-cinq, trente-six, trente-huit. Voilà.

POMPIGNAC.

Qu'est-ce que cela veut dire?

DORNAN.

Vous avez, cher ami, prêté trente-huit mille francs à mon fils en plusieurs fois, je vous les rends. Je vous prie seulement de ne plus recommencer. Je ne suis pas assez riche pour vous rembourser toujours.

POMPIGNAC.

Mais ce que j'ai donné à Paul, je le lui ai donné.

DORNAN.

Oh! permettez... Il ne me plaît pas que mon fils reçoive de pareils présents d'un étranger.

POMPIGNAC.

Je suis son parrain.

DORNAN.

Cela ne suffit pas, et, à ma place, vous feriez ce que je

fais. N'en parlons donc plus. Mon fils a été forcé de m'avouer ses demandes et vos générosités. Il vous remercie de ce que vous avez fait pour lui, et je m'acquitte.

POMPIGNAC.

Vous m'en voulez ?

DORNAN.

Non !...

Marthe entre.

POMPIGNAC.

Mademoiselle Marthe.

MARTHE.

Vous désirez me parler, monsieur.

DORNAN.

Oui, mademoiselle, et en particulier.

POMPIGNAC.

Alors, je vous laisse... Est-ce que ça se gâterait ?

Il sort.

SCÈNE VIII

DORNAN, MARTHE.

DORNAN.

Mademoiselle, vous avez écrit des lettres à mon fils, M. Paul Dornan ?

MARTHE.

Monsieur !

DORNAN.

Je ne les ai pas lues. D'ailleurs, je sais ce qu'une honnête fille comme vous peut écrire quand elle aime ; seu-

lement, il faut qu'une honnête fille n'aime qu'un honnête homme, et mon fils ne méritait pas l'honneur que vous lui avez fait.

MARTHE.

M. Paul...

DORNAN.

Vous a sauvé la vie, je le sais ; c'est la seule bonne chose qu'il ait faite. Mais tout le monde pouvait le faire. Le premier passant venu est capable de ça. Je l'aurais fait, moi. Ce n'est pas une preuve d'amour, c'est une preuve d'adresse, de force et de sang-froid. Vous lui devez de la reconnaissance, si toutefois la vie mérite qu'on y tienne tant ; mais vous ne lui devez ni votre amour ni votre personne. Cependant, c'est une entrée en matière originale et séduisante, pour un jeune esprit et pour une belle âme. Vous l'avez aimé, il a cru qu'il vous aimait.

MARTHE.

Il ne m'aimait donc pas ?

DORNAN.

S'il vous avait aimée, il se serait rendu digne de vous, au lieu de continuer la vie de désordres qu'il menait. Je désirais avoir cette explication pour vous apprendre que, si je me suis opposé à son mariage avec vous quand il est venu me demander mon consentement, c'est uniquement par estime pour vous et non parce que vous étiez pauvre. S'il eût été capable de vous rendre heureuse, j'aurais fait de vous ma fille avec joie, car j'ai grand besoin d'aimer et surtout d'estimer. Je ne crois pas, du reste, que l'un puisse aller sans l'autre. Vous avez pris le parti d'épouser le général, vous avez raison. C'est un homme de mérite

et d'honneur, vous serez heureuse avec lui, surtout si vous savez mettre votre devoir au-dessus de votre imagination, ce qui est quelquefois difficile pour une femme. Madame Lombard nous avait invités, mon fils et moi. Elle ignore sans doute votre petit roman ; sans quoi, elle n'eût pas fait cette double invitation le jour où le général venait chez elle. En tout cas, j'ai voulu venir seul. Vous ne reverrez jamais celui à qui vous avez adressé ces lettres. Il me les a remises pour vous.

Il lui donne un paquet de lettres.

MARTHE.

Que vous avez l'air bon, monsieur, et que j'aurais été heureuse de pouvoir vous appeler mon père !

DORNAN, avec émotion.

Et j'aurais été un si bon père..., si on avait voulu !...

Il passe la main sur son front.

MARTHE.

Vous avez un grand chagrin, monsieur.

DORNAN

Si ce n'était qu'un chagrin !

MARTHE.

Je ne puis rien pour vous ?

DORNAN.

Rien, merci, mon enfant. (Il lui serre la main.) Soyez heureuse, et voulez-vous que je vous indique le meilleur moyen pour cela ? soyez honnête.

MARTHE.

Je connais ce moyen.

DORNAN.

Alors, vous avez parlé au général de votre premier amour ?

MARTHE.

Oui.

DORNAN.

Vous avez bien fait. Et vous avez nommé mon fils ?

MARTHE.

Non... Le général ne m'a pas fait cette injure de me demander son nom.

DORNAN.

Alors, il est inutile de le lui dire.

Le général entre, salue Dornan légèrement et se dirige vers Marthe.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL.

Pardonnez-moi, mademoiselle, d'être resté vingt-quatre heures sans vous voir ? Un incident...

MARTHE.

Malheureux ?

LE GÉNÉRAL.

Heureux, au contraire. Je crois que j'ai fait mon devoir, que j'ai réparé un tort, et que je yaux mieux qu'hier. C'est à vous que je le dois. Vous êtes mon bon ange.

DORNAN

Bonjour, général.

LE GÉNÉRAL, ne reconnaissant pas Dornan.

Monsieur !

DORNAN.

Vous ne me reconnaissez pas ?

LE GÉNÉRAL.

Non, monsieur.

DORNAN.

Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, en effet, pas depuis vingt-cinq ans ; pas depuis Metz. Je suis M. Dornan.

LE GÉNÉRAL.

Vous!... Pardonnez-moi, monsieur, j'étais si loin de penser...

DORNAN.

Et puis vingt-cinq ans changent les hommes, certains hommes du moins, car vous, général, je vous aurais reconnu entre mille. Vous êtes toujours le même ; voulez-vous me donner la main ?

LE GÉNÉRAL, embarrassé.

De grand cœur.

MARTHE.

Je vous laisse, messieurs ; à bientôt. (Le général lui baise la main.) Qu'avez-vous ? on dirait que vous êtes devenu subitement triste.

LE GÉNÉRAL.

Je n'ai rien.

MARTHE.

Vous m'avez promis de me dire vos joies, j'y compte ; mais ce sont vos chagrins surtout que je veux.

Elle sort.

SCÈNE X

LE GÉNÉRAL, DORNAN.

DORNAN.

Général, j'ai à vous remercier d'un service que vous avez rendu hier à mon fils. J'ai même une dette à acquitter ; vous lui avez prêté une forte somme. Il m'a dit dans quelles conditions, car il a bien fallu en arriver à nous expliquer. Vous vous êtes conduit là comme un galant homme, mais je n'entends pas que mon fils reste plus longtemps votre obligé. Voici, général, la somme qu'il vous doit.

LE GÉNÉRAL.

Mais ça ne presse pas.

DORNAN.

Si, si, prenez. Un bon de quarante mille francs sur la banque que je vous apportais, sachant vous trouver ici. (Le général prend l'argent.) Maintenant, général, à mon tour de vous demander un service.

LE GÉNÉRAL

Dites, et, quel qu'il soit...

DORNAN.

Vous me le rendrez ?

LE GÉNÉRAL.

Je vous le rendrai.

DORNAN.

Eh bien, général, j'ai déclaré à mon fils que je veux

qu'il s'engage ; c'est à cette condition seule que j'ai consenti à payer ses folies. Il ne devait pas qu'à vous et à Pompignac ; la moitié de ma fortune y passe.

LE GÉNÉRAL, avec une sorte de joie.

Et vous désirez que votre fils soit sous mes ordres ?

DORNAN.

Cela dépend. Si vous restez en France, comme il est probable que vous y resterez, non : je ne veux plus que mon fils habite le même pays que moi, je ne veux pas davantage qu'il batte les garnisons en oisif ; j'entends qu'il aille loin, très loin et qu'il ne revienne pas.

LE GÉNÉRAL.

Que voulez-vous dire ?

DORNAN.

Je veux dire qu'il y a tous les jours de braves et honnêtes garçons qui se font tuer sur les champs de bataille, ou qui meurent de la fièvre dans des expéditions lointaines, que ces morts désolent des pères et des mères que ces enfants aimaient et respectaient, et qu'il n'y aurait pas de mal que les mauvais, en ces circonstances, prissent la place des bons. On parle d'une expédition dangereuse en Afrique ; je désire que M. Paul Dornan en soit.

LE GÉNÉRAL.

Comprenez-vous bien ce que vous dites, monsieur ?

DORNAN.

Parfaitement.

LE GÉNÉRAL.

Vous me demandez d'envoyer à la mort votre...

DORNAN.

Mon fils, oui, général.

LE GÉNÉRAL.

Pour qui me prenez-vous, monsieur ?

DORNAN.

Je vous prends pour un homme de bon sens, de justice et d'énergie, et je suis sûr que, si vous aviez un fils comme le mien, il y a longtemps que vous auriez chargé l'ennemi de régler son compte. Il se déshonore et il me ruine, c'est trop.

LE GÉNÉRAL.

Il y a d'autres remèdes.

DORNAN, nettement.

Il n'y en a pas.

LE GÉNÉRAL, vivement.

Eh bien, monsieur, ne comptez pas sur moi ! D'abord, parce que l'armée ne peut pas servir à ces sortes d'exécutions un peu trop arbitraires ; ensuite, parce que je m'intéresse à votre fils, bien que je ne le connaisse que d'hier ; enfin, parce que ce n'est pas seulement sa faute à lui, s'il se conduit comme il le fait...

DORNAN.

C'est la mienne peut-être...

LE GÉNÉRAL.

Peut-être... Si vous aviez vu ce jeune homme comme je l'ai vu hier, vous seriez certainement moins sévère pour lui. Il est plein de cœur et de bonne volonté. Il pleurerait en parlant de vous, en regrettant que vous n'eussiez jamais eu pour lui que de l'aversion, presque de la

haine. Il a cherché à s'étourdir, à se distraire, il s'est laissé entraîner. Quel est celui de nous qui n'a rien à se reprocher ? Vous me demandez ce que je ferais si j'avais un fils comme celui-là, monsieur ? Je lui pardonnerais et je serais le plus heureux des hommes.

DORNAN.

Pardonner ?... Toujours pardonner, alors !... Et si on ne le peut pas ! Si la nature révoltée ne veut pas que cela soit ? Si tout ce que l'on peut faire dans certaines circonstances est de ne pas se constituer bourreau après avoir été martyr, quand on a le droit et le pouvoir de se venger !

LE GÉNÉRAL.

De se venger !

DORNAN.

Vous me prêchez la miséricorde et le pardon, vous qui avez tué ou fait tuer des milliers d'hommes qui ne vous avaient fait aucun mal. C'est la guerre, je le sais bien, votre excuse, c'est que votre vie est exposée comme celle de vos adversaires, et l'enjeu est si grand, de part et d'autre, qu'il ne reste plus qu'à honorer celui qui perd et à immortaliser celui qui gagne. Et nous honorons, et nous immortalisons, et vous ne pouvez vous défendre, au fond, d'un certain mépris pour ces bons bourgeois dont je suis, qui ne savent pas tenir une arme, et dont vous protégez la patrie, la famille et la propriété. Toute autre profession que la vôtre vous paraît insignifiante. Il y a cependant des luttes secrètes bien autrement terribles que celles du soldat, où l'on ne perd pas un bras ou une jambe, où l'on n'est pas tué par un éclat d'obus, mais où l'on meurt pendant des années, minute par minute, sous une pensée qui vous ronge et qui détruit votre courage, votre

confiance, votre espoir, votre âme enfin. Tenez, mon cher général, voulez-vous connaître une de ces luttes mystérieuses et me dire si vous en avez soutenu une pareille? Oui, dites-moi, vous qui allez vous marier avec la femme que vous aimez et qui vous aime, si vous ne préféreriez pas marcher seul contre un régiment ennemi plutôt que de vivre avec la pensée que je porte en moi depuis tant d'années. Ce que je vais vous dire, je ne l'ai dit à personne. Je me suis marié il y a trente ans; je n'étais ni beau ni brillant, mais j'étais loyal et bon. J'ai épousé, comme vous allez le faire, une femme de mon choix. Elle était sans famille et sans fortune, deux raisons de plus pour que je l'aimasse. Moi, bon petit commerçant naïf, je me faisais une fête de travailler pour elle, et je travaillai en effet. Elle était belle, vous vous la rappelez, n'est-ce pas? Et pendant quelques années j'ai été le plus heureux des hommes! C'était une injustice, à ce qu'il paraît, mais je l'ai bien payée. Une maladie de langueur s'empara de Pauline, on l'appelait Pauline... c'est pour cela que nous avions nommé Paul cet enfant que j'adorais. Quand elle sentit qu'elle allait mourir, elle m'appela auprès d'elle; (j'étais à moitié fou de douleur), et elle me demanda ma parole d'honneur que j'accomplirais sa dernière volonté. La parole d'un commerçant, c'est sacré comme celle d'un soldat. Je lui donnai ma parole; alors elle m'apprit qu'elle mourait de désespoir et de remords, mais qu'elle avait peur de la damnation éternelle, et que, seul, je pouvais l'aider à mourir tranquille. Je crus qu'elle avait le délire et qu'elle ne savait plus ce qu'elle disait; je l'espérai, du moins. Non pas, elle me révéla tout, sauf le nom de son complice, que je n'ai jamais pu lui arracher. Mon enfant n'était plus mon enfant; elle mourait de sa faute;

et, au moment de mourir, elle m'avouait tout pour calmer sa conscience, pour se réconcilier avec ce Dieu devant lequel elle allait comparaître... et elle exigeait de moi que je continuerais à élever cet enfant comme s'il était mon fils. Pourquoi m'a-t-elle dit cela ? Qui le lui demandait ? Pourquoi ne pas m'avoir trompé jusqu'au bout ? Ah ! ceux qui se repentent sont impitoyables ! Toujours est-il qu'en une minute, elle a détruit mon bonheur passé, présent et à venir ; que pour sauver son âme, elle a perdu la mienne, car je suis devenu méchant, injuste, haineux. Et cependant, monsieur, j'avais donné ma parole, j'ai voulu la tenir ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour continuer à aimer... son fils. Impossible !... J'ai été forcé de l'éloigner, parce que, par moments, quand il s'approchait de moi, je sentais que j'allais l'étrangler. Oh ! les boulets de canon. les coups de fusil ! jeux d'enfants, monsieur. Enfin j'ai fait ce que j'ai pu !... Pendant vingt ans, je me suis tu, et, petit bourgeois inconnu, marchand de toile et de coton, mari ridicule et grotesque, j'ai travaillé pour élever celui dont je m'étais cru le père, imbécile ! et qui ne m'était rien ! Ainsi, il y a de par le monde un misérable... (Mouvement du général.) qui est venu dans ma maison, dans ma famille, dans le cœur de mon cœur, déposer en riant, pour s'amuser, l'infamie, la honte et le désespoir, et je ne le connais pas, et je ne peux pas me venger de cet homme, et je ne puis pas à mon tour lui arracher le cœur et les entrailles, lui cracher au visage ! Et, quand son fils est assez ingrat et assez bête pour me donner un prétexte, vous ne voulez pas que je me venge sur son fils ? Mais son fils, c'est lui !... J'en meurs bien depuis vingt ans, quand il en mourrait une fois !

Il se laisse tomber sur un fauteuil.

LE GÉNÉRAL, avec émotion.

Vous avez raison, monsieur, cet homme est un misérable; mais savait-il ce qu'il faisait? Il était jeune, sans doute. Il se repent peut-être de son côté, il souffre peut-être autant que vous. Songez aussi à ce que cette femme a dû souffrir... Elle en est morte; quant à l'enfant, il n'est pas coupable; il ne sait rien. Il a senti que vous ne l'aimiez pas; il me l'a dit... il ne demandait, il ne demande qu'à vous aimer. Faites-vous aimer de lui, voilà la plus noble des vengeances; l'autre le saura, il ne pourra manquer de le savoir; l'heure du remords sonnera si elle n'a déjà sonné; il sera forcé de vous admirer, de vous envier.

DORNAN.

Lui, que lui importe? il ne se soucie guère de tout cela. Que de suppositions j'ai faites! Que de gens j'ai accusés? Il n'y a pas jusqu'à ce pauvre Pompignac que je n'aie soupçonné. Et vous-même, général, je vous ai accusé aussi.

LE GÉNÉRAL, avec embarras.

Moi?

DORNAN.

Oui, vous étiez jeune, beau, brillant, vous aviez tout pour plaire; mais vous étiez un homme de cœur; vous n'auriez pas laissé mourir cette malheureuse créature sans la revoir; vous auriez voulu connaître votre enfant; vous seriez revenu sous un prétexte quelconque. En aviez-vous besoin, d'ailleurs? Ne vous avais-je pas ouvert ma porte avec plaisir, avec confiance? Je me disais : « Si c'est lui, il se trahira, et je le tuerai. » Oh! je vous aurais tué dans un guet-apens, par derrière, comme peuvent tuer les faibles et les malheureux. Est-ce que je savais

tenir une épée, moi! Ce n'était pas vous. (Il prend la main du général avec amitié. Le général fait un mouvement instinctif pour retirer sa main. Dornan le regarde bien en face.) Ce n'était pas vous, n'est-ce pas?

LE GÉNÉRAL, visiblement troublé.

Vous pouvez croire?...

DORNAN, le regardant toujours.

Jurez-le-moi...

LE GÉNÉRAL.

Je vous le jure.

DORNAN, voyant son émotion et le regardant de plus en plus fixement.

Sur l'honneur!

LE GÉNÉRAL, après un temps.

Non!

DORNAN, avec un éclat de voix.

C'était lui? (Levant la main pour frapper le général.) Misérable!...

LE GÉNÉRAL, lui arrêtant le bras.

Monsieur, je suis à vos ordres.

DORNAN.

Attendez mes témoins, ce ne sera pas long!

LE GÉNÉRAL, sortant.

Bien, bien!

Il sort.

DORNAN, seul avec un cri de joie féroce.

Enfin! je vais donc mourir ou tuer!

ACTE QUATRIÈME

Un salon chez madame Lombard.

SCÈNE PREMIÈRE

SAINT-ÉLIX, POMPIGNAC.

POMPIGNAC.

Je vous en prie, ma nièce, restez chez vous. (Il ferme à porte à clef.) Je l'enferme, elle nous ferait quelque malheur. (A Saint-Élix.) Eh bien ?

SAINT-ÉLIX.

Eh bien, ça y est...

POMPIGNAC.

Tu es le témoin de Dornan ?

SAINT-ÉLIX.

Oui... il a pris ce qu'il avait sous la main... En voilà une corvée!... Et vous, vous êtes le témoin du général?...

POMPIGNAC.

Et Dornan veut se battre?...

SAINT-ÉLIX.

Comme on voudra... à l'épée... au pistolet... au sabre... au revolver... ça lui est égal... pourvu qu'il se batte.

POMPIGNAC.

Et tu sais pourquoi il veut tout ça ?

SAINT-ÉLIX.

J'ai deviné... votre filleul... la femme Dornan... Mais je m'étais trompé, ce n'était pas vous... c'était... Est-il possible!... après vingt-cinq ans... Il devrait y avoir prescription. Qui est-ce qui croirait qu'on a tant de rancune dans le commerce?... Enfin!...

POMPIGNAC.

Enfin... que décidons-nous comme témoins ?

SAINT-ÉLIX.

Ce qui lui plairait le mieux, ce serait le pistolet à cinq pas, un seul pistolet chargé sur deux. C'est romantique, c'est 1830 en diable, mais c'est infallible...

POMPIGNAC.

Et ça aurait lieu ?

SAINT-ÉLIX.

Là... dans la campagne... dans ces honnêtes betteraves.

POMPIGNAC.

A quelle heure?...

SAINT-ÉLIX.

Dans une demi-heure... Le temps d'écrire les lettres d'usage...

POMPIGNAC.

Le général consent à tout.

SAINT-ÉLIX.

Alors, c'est convenu.

POMPIGNAC.

Oui...

SAINT-ÉLIX.

Brrr!... brrr!...

POMPIGNAC.

Qu'est-ce que tu as?...

SAINT-ÉLIX.

Je ne suis pas en train de voir tuer un homme aujourd'hui.

POMPIGNAC.

Surtout un homme dont tu n'hérites pas... hein!... Veux-tu que je me batte pour le général?... Tu donneras le bon pistolet à l'autre...

SAINT-ÉLIX.

Oh! mon oncle...

POMPIGNAC.

Ce n'est pas tout ça; il faut arranger l'affaire...

SAINT-ÉLIX.

Si c'était avec moi...

POMPIGNAC.

Et avec moi donc! C'est ça qui me serait égal d'avoir... été, il y a vingt-cinq ans!... Alors, tu n'as rien trouvé?...

SAINT-ÉLIX.

Rien!...

POMPIGNAC.

Va faire les préparatifs...

SAINT-ÉLIX.

Et vous?...

POMPIGNAC

Moi, je vais d'abord mettre de la femme là dedans.
Nous verrons après, si elle ne réussit pas.

Saint-Élix sort en saluant Marthe qui entre et en faisant signe à
Pompignac qui comprend que c'est Marthe qui va l'aider.

SCÈNE II

MARTHE, POMPIGNAC.

POMPIGNAC.

Ah! vous voilà, ma chère enfant?... Vous paraissez
agitée, vous aussi... Sauriez-vous...?

MARTHE.

Quoi?...

POMPIGNAC.

Rien... Dites-moi d'abord ce que vous avez?

MARTHE.

Je cherchais madame Lombard pour lui demander un
conseil.

POMPIGNAC.

Elle est absente pour quelque temps. Je la remplace...
S'il vous faut un conseil, je puis vous le donner aussi
bon, meilleur même qu'elle ne vous le donnerait. De quoi
s'agit-il?

MARTHE.

C'est qu'elle connaît toute ma vie... tandis que vous,
monsieur...

POMPIGNAC.

Ce que ma nièce connaît ma chère enfant, tout le monde le connaît... elle est si bavarde!... S'agit-il de M. Paul Dornan?

MARTHE.

Elle vous a donc dit?

POMPIGNAC.

Que vous avez aimé M. Paul... Et peut-être l'aimez-vous encore!...

MARTHE.

En tout cas, il ne saurait m'être indifférent. D'après quelques paroles que son père m'a dites en me remettant des papiers tout à l'heure, je pressentais qu'il se préparait pour lui de grands événements.

POMPIGNAC.

En effet.

MARTHE.

Vous les connaissez?

POMPIGNAC.

Oui... non... c'est-à-dire... enfin continuez.

MARTHE.

M. Dornan avait défendu à son fils de l'accompagner aujourd'hui ici.

POMPIGNAC.

Eh bien?...

MARTHE.

Eh bien, M. Paul va venir.

POMPIGNAC.

Ah! ma foi, tant mieux!

MARTHE.

Parce que?

POMPIGNAC.

Je vous expliquerai ça plus tard; continuez.

MARTHE.

Il veut me voir une dernière fois; il m'a fait demander cinq minutes d'entretien.

POMPIGNAC.

Recevez M. Paul... Soyez tranquille, je prends la chose sur moi...

MARTHE.

Où le recevoir?

POMPIGNAC.

Ici...

MARTHE.

Mais son père, M. Dornan, est là, et, s'il le rencontre...

POMPIGNAC.

Eh! mon Dieu, c'est peut-être le moyen de tout sauver!

MARTHE.

M'expliquerez-vous?

POMPIGNAC.

Gardez tout votre sang-froid : nous allons avoir besoin de vous; et soyez prudente. Il s'agit de l'existence d'un homme!

MARTHE.

De Paul?

POMPIGNAC.

Non. (A part.) Elle l'aime, je m'en doutais. Nous voilà bien! (Haut.) Ce que je croyais que vous saviez déjà tout à l'heure, ma chère enfant, c'est ceci : M. Dornan le père et le général vont se battre...

MARTHE, avec une émotion qui ne lui permet que ce seul mot :
Pourquoi?

POMPIGNAC.

Parce que le général... (A part.) Ce n'est pas commode à lui dire; mais, enfin, il le faut...

MARTHE.

Eh bien, le général?

POMPIGNAC.

Est le père de M. Paul.

MARTHE.

Que dites-vous là!

POMPIGNAC.

M. Dornan vient de l'apprendre à l'instant; une provocation en est résultée...

MARTHE.

Oh! je ne dirai rien, mais c'est à moi d'empêcher tous ces malheurs...

POMPIGNAC.

C'est bien sur vous que je compte... pour commencer... mais comment ferez-vous?

MARTHE.

Je n'en sais rien, j'attends M. Paul, et alors...

POMPIGNAC.

Oui... oui... ça viendra en causant.

MARTHE.

Je vous remercie, monsieur, de la confiance que vous avez eue en moi; je la justifierai, je vous le promets!... Ne faites rien et ne laissez rien faire avant de m'avoir revue.

POMPIGNAC, sortant.

Et dire que, moi, je me tirais d'affaire avec un homard!...

Il sort.

SCÈNE III

MARTHE, seule.

Voyons... du calme... du sang-froid. Je tiens plusieurs existences dans mes mains. Si quelqu'un doit être sacrifié, c'est moi... moi seule... Quelle joie étrange il y a à sentir que l'on peut être utile, même aux dépens de son bonheur!... C'est lui!

SCÈNE IV

PAUL, MARTHE.

PAUL.

Mademoiselle...

MARTHE.

Vous avez demandé à me voir, monsieur Paul... je suis autorisée à vous recevoir... Qu'avez-vous à me dire?

PAUL.

Je voulais vous demander pardon avant mon départ et avant... votre mariage...

MARTHE.

Vous savez qui j'épouse?

PAUL.

Oui... vous épousez un homme à qui je dois l'honneur, à qui je dois de pouvoir encore mériter votre estime, et que je veux aimer et bénir malgré tout le mal qu'il me fait. Ah! qu'il est heureux! Mais il m'a si généreusement tendu la main, il a été si noble, si simple, il m'a si courageusement tiré du mal... Aimez-le bien, Marthe, il en est digne...

MARTHE.

Parlons de vous. C'est votre père qui exige que vous partiez?

PAUL.

Oui.

MARTHE.

Votre père ne vous aime pas autant qu'il pourrait vous aimer; vous me disiez cela autrefois.

PAUL.

C'est vrai.

MARTHE.

Mais à vous, quel sentiment vous inspire-t-il?

PAUL.

S'il me disait un mot affectueux, je me jetterais au feu pour lui...

MARTHE, avec émotion.

Ah! c'est bien!

PAUL.

Qu'avez-vous?

MARTHE.

Je suis heureuse de ce noble mouvement de votre cœur. Eh bien votre père est ici; allez lui dire que vous n'avez pu résister au désir de l'embrasser une dernière fois; et peut-être le trouverez-vous tout à fait changé à votre égard, et ce mot tant désiré, peut-être le dira-t-il. Mais ne vous rebutez pas; soyez patient, soyez tendre. Parlez-lui de votre enfance, surtout de votre enfance... c'était le temps où il vous aimait. Tâchez de le faire pleurer, il doit en avoir grand besoin. Il y a bien peu d'heures du jour où l'on n'ait pas besoin de pleurer, et les larmes emportent tant de choses...

Elle essuie ses yeux.

PAUL, s'approchant d'elle.

Qu'avez-vous?

MARTHE.

Rien... Allez embrasser votre père, c'est le plus pressé.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL, entrant.

Marthe!...

MARTHE, se retournant.

Le général. (Bas, au général.) Je sais tout, M. Paul ne sait rien encore.

PAUL, allant au général et lui tendant la main.

Oh ! monsieur, que je suis heureux de vous voir une dernière fois.

LE GÉNÉRAL, ému.

Et moi aussi, mon enfant, je suis heureux de vous embrasser ; vous voulez bien que je vous embrasse ? Si vous êtes jamais forcé de me détester...

PAUL.

Vous, général !

LE GÉNÉRAL.

On ne sait pas ce qui peut arriver ; la vie est si étrange ! Sachez du moins que je vous aurai pardonné d'avance et que j'aurai même reconnu que vous êtes dans votre droit.

PAUL.

Je ne vous comprends pas.

LE GÉNÉRAL.

En un mot, vous êtes libre d'avoir pour moi les sentiments que vous voudrez. Vous ne me devez déjà plus aucune reconnaissance. M. Dornan, votre père, a acquitté votre dette. Ce n'est qu'un service de quelques heures que je vous ai rendu. Il ne vaut même pas un souvenir...

PAUL.

Adieu, général...

LE GÉNÉRAL.

Au revoir. Je suis sûr que nous nous reverrons. Rappelez-vous seulement, quand nous nous retrouverons en face l'un de l'autre, que vous ne me devez rien, et que je

vous aimais et vous aime encore... comme j'aimerais mon fils... je crois... si j'en avais un... Allez, mon enfant, allez...

Paul sort.

SCÈNE VI

LE GÉNÉRAL, MARTHE, puis PAUL et POMPIGNAC.

MARTHE

M. Pompignac m'a tout dit.

LE GÉNÉRAL.

Alors, vous savez que l'heure est solennelle. Je viens d'écrire une lettre pour vous. Si je suis tué, vous l'ouvrirez et vous me promettez de vous conformer à la volonté que j'exprime ?

MARTHE.

Oui, mais ce duel est impossible.

LE GÉNÉRAL.

Il n'est qu'odieux et sacrilège ; mais il est inévitable. Je voudrais le fuir, ce qui m'est interdit par mon nom, par mon passé, par ma position, sinon par ma conscience, que je ne le pourrais pas. M. Dornan m'insulterait partout où il me trouverait.

MARTHE.

Il faut cependant...

LE GÉNÉRAL.

Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de me laisser tuer sans me défendre. Est-ce cela que vous me demandez ?

MARTHE

Oh! mon ami!

LE GÉNÉRAL.

Du reste, vous n'avez pas besoin de me le dire clairement, dites-moi seulement que vous ne m'estimez plus et que, si je survis vous ne serez pas ma femme, cela reviendra au même, et, comme, je le jure bien, il n'y aura plus rien qui m'attachera à ce monde, je laisserai mon adversaire faire de moi ce que bon lui semblera...

MARTHE.

Mais pour sauver votre vie, il vous faut tuer un homme.

LE GÉNÉRAL.

Évidemment.

MARTHE.

Alors, son fils...

LE GÉNÉRAL.

Voudra venger la mort de son père, et, comme je le prévoyais tout à l'heure, c'est en ennemi qu'il se présentera devant moi.

MARTHE.

Mais, avec lui, vous ne pouvez vous battre.

LE GÉNÉRAL.

Non; alors il me soufflettera.

MARTHE.

Vous lui direz tout.

LE GÉNÉRAL.

Et je déshonorerai dans son cœur la mémoire de sa mère.

MARTHE.

Mais c'est abominable !...

LE GÉNÉRAL.

Voilà ce que c'est qu'une faute, mon enfant. Une chose dont on rit quand on a vingt ans ; c'est ce qu'on appelle une bonne fortune, une aventure de jeunesse : c'est la mort, le déshonneur, le parricide. Cela ne m'empêche pas d'être estimé, d'aimer et de vouloir être aimé. Eh bien, voulez-vous savoir ce que je pense de moi ?... Je suis un misérable. J'ai causé la mort d'une femme et il faut encore que je tue son mari, à qui j'ai volé son honneur !... Il faut que je le tue, parce qu'il m'a jeté au visage le mot que ma conscience me crie, et si je le tue, j'oublierai peut-être ce meurtre comme le reste. Quels sont donc les monstres effroyables dont l'homme est sorti ! Si je me faisais sauter la cervelle, ce serait bien plus simple !

MARTHE.

Oh ! taisez-vous !

LE GÉNÉRAL.

Songez-y bien, vous n'avez qu'à me dire ou à m'écrire que vous ne voulez pas partager ma vie, je me laisse tuer par cet homme, ou je me tue, Heureusement, je ne crains pas la mort.

MARTHE.

Vivez.

LE GÉNÉRAL.

Et maintenant, que la justice divine décide.

PAUL, rentrant.

Mon père a refusé de me recevoir, il était enfermé avec

M. Saint-Élix et m'a fait dire de l'attendre ici auprès de mademoiselle Marthe, à qui il désire parler.

MARTHE, à part.

Est-ce un secours que le ciel nous envoie?... (Au général.) Éloignez-vous, mon ami; je vous rejoins tout de suite.

POMPIGNAC, entrant à Paul.

Voici ton père. (Au général). Laisse-nous, toi... Ah! tu pourras te vanter de m'avoir donné de l'occupation dans ta vie d'éternel jeune homme... Va... va... je t'appellerai quand il le faudra. (Le général sort. — A Marthe.) Je suis là; commencez. Si vous ne réussissez pas, nous passerons aux grands moyens.

Dornan est entré pendant ce temps-là.

SCÈNE VII

POMPIGNAC, MARTHE, PAUL, DORNAN.

DORNAN, à Paul.

Vous êtes venu ici malgré ma défense!

PAUL.

Oui. Je voulais, mon père...

DORNAN.

Ne m'appellez pas *mon père*... appelez-moi *monsieur*... comme je le fais quand je vous parle... Il n'y a de commun entre nous que le nom... nous sommes étrangers l'un à l'autre...

PAUL.

Vous me brisez le cœur.

DORNAN.

Je vais cependant vous rendre heureux... Je suis en danger de mort...

PAUL.

Vous !

POMPIGNAC, à part.

Il joue notre jeu... Bravo!...

PAUL, effrayé.

Comment cela?

DORNAN.

Je vais me battre dans quelques instants.

PAUL.

Vous, mon père !... vous, monsieur!... et avec qui?...

POMPIGNAC, bas, à Marthe qui a peur.

Il ne le nommera pas.

DORNAN.

Que vous importe?... Je me bats, voilà tout...

POMPIGNAC, bas, à Marthe.

Qu'est-ce que je disais ?

DORNAN.

Si je vous fais part de cet incident, ce n'est ni pour que vous vous livriez à une sentimentalité de circonstance, puisque vous ne pouvez pas plus m'aimer que je ne vous aime, ni pour que vous mettiez obstacle à ce qui doit être, puisque je ne vous nomme pas mon adversaire ; c'est, au contraire, pour vous donner la seule joie que mort ou vivant, je puisse vous donner. Vous m'avez dit dernièrement que vous aimez mademoiselle et que vous vous

croyez aimé d'elle. Je vous ai refusé mon consentement. Aujourd'hui, je vous le donne avec tout ce que je possède. Si je survis, je me suis assuré une retraite; si je suis tué, je n'ai plus besoin de rien. (A lui-même.) Et, en tout cas, je serai vengé, d'un côté du moins!

MARTHE.

Oh! monsieur, vous êtes cruel!

DORNAN.

Vous acceptez, mademoiselle?

MARTHE, défaillante.

Je refuse!

DORNAN, bas.

Vous n'aimez donc pas mon fils?...

MARTHE, tout bas et suppliante.

Oh! oui, appelez-le votre fils!

DORNAN, de même.

Vous ne l'aimez donc pas... lui?

MARTHE, bas.

Si; mais mon consentement serait la mort de M. de Fronteville... Il me l'a dit, là... il n'y a qu'un moment.

POMPIGNAC, écoutant.

Ça se rebrouille...

DORNAN.

Alors, vous ferez comme toutes les femmes, vous épouserez l'un, et vous aimerez l'autre. Vous mentirez, vous trahirez, vous donnerez le jour à des êtres maudits...

MARTHE, à Dornan, en se rapprochant de lui.

Faut-il que vous ayez été malheureux, monsieur, pour

prendre ainsi plaisir à torturer ceux qui ne vous ont rien fait, car je ne vous ai rien fait, moi ! Si j'avais pu être la femme de votre fils, oui, de votre fils, je ne peux pas, je ne dois pas l'appeler autrement, je n'aurais eu d'autres soins que de vous rendre la vie aussi heureuse que possible. Cela m'est défendu. Je suis forcée de renoncer à lui, parce que, moi, je n'ai pas le droit de tuer un homme que vous avez le droit de haïr, et, si je l'avais, je n'en userais pas. C'est grave, monsieur, même au nom de son honneur blessé et de son bonheur perdu, c'est bien grave de donner la mort ! Sait-on comment on vivra ensuite avec sa conscience ? Votre conscience, direz-vous, ne peut vous reprocher la mort d'un coupable ? Soit ! Mais votre fils, que vous avez éloigné de vous depuis vingt ans, est-il coupable, lui ? Mais, moi, dont vous voulez faire votre complice et dont vous brisez volontairement la vie, moi, pourquoi me condamnez-vous ? Vingt ans de représailles sur un innocent ne vous ont pas assouvi ; vingt ans de chagrin ne vous ont pas appris les joies du pardon ! Le pardon, le plus grand effort que l'homme puisse accomplir, le seul qui le fasse semblable à Dieu !... (Se laissant aller sur ses genoux.) Moi qui, de ma vie, n'ai rien eu à me reprocher, moi que vous ne pouvez détester et que vous condamnez cependant à mourir, je vous comprends, monsieur, je vous plains et je vous pardonne.

POMPIGNAC, voyant que Dornan est ému, bas.

Il y a une brèche, nous passerons.

DORNAN, ému et se dominant peu à peu.

Je n'étais pas méchant, mademoiselle ; ce n'est pas ma faute si on m'a forcé de le devenir. Vous avez dit ce que

vous deviez dire ; je fais, moi, ce que je dois faire...
(A Saint-Élix qui paraît.) C'est l'heure ?

SAINT-ÉLIX.

Oui, monsieur...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, puis SAINT-ÉLIX et LE GÉNÉRAL,
puis HERSILIE

POMPIGNAC, à lui-même.

Alors, en avant le dernier moyen, puisque nous n'avons plus le choix. (Ouvrant la porte de la chambre où est le général, à haute voix.) Général, viens ! c'est l'heure aussi pour toi...

PAUL, courant au général qui entre.

Monsieur, vous êtes le second témoin de mon père ; dites-moi avec qui il se bat.

POMPIGNAC, haut.

Le général n'est pas le témoin de M. Dornan... c'est son adversaire... (A part.) Allez, maintenant, et que le cœur humain fasse le reste !

Émotion générale.

PAUL.

Vous, général, c'est contre vous?...

LE GÉNÉRAL.

Oui.

PAUL.

A propos de quoi ?

DORNAN.

A propos de vous, monsieur.

PAUL, au général.

Vous le comprenez, général, du moment que je suis cause de cette querelle, c'est moi que cette querelle regarde...

POMPIGNAC, à part.

Très bien.

DORNAN.

Malheureusement, le général ne peut se battre avec vous.

PAUL.

Parce que ?

DORNAN.

Parce qu'il est...

MARTHE, lui prenant la main et tout bas.

Grâce pour celle qui est morte...

DORNAN.

Parce qu'il est trop engagé avec moi.

PAUL, se contenant à peine, au général.

Mais songez que je puis vous faire une de ces insultes...

MARTHE, bas, à Dornan.

Comme il vous aime !

PAUL, au général.

Je ne veux pas oublier trop vite le service que j'ai reçu de vous.

LE GÉNÉRAL.

Je vous ai dégagé.

PAUL.

Mais jurez-moi que ce duel n'aura pas lieu... ou, devant tout le monde...

POMPIGNAC, à haute voix à Paul.

Prends garde ! Es-tu bien sûr de ne pas chercher querelle au général parce qu'il épouse la femme que tu aimes. (A part.) Allons donc !

LE GÉNÉRAL, troublé.

C'était donc vous ?

POMPIGNAC.

Tu ne le savais pas ?

LE GÉNÉRAL, à Marthe.

Pourquoi ne pas me l'avoir nommé tout à l'heure ? Vous l'aimez donc aussi. (A Dornan.) Monsieur ! Je suis à vos ordres.

PAUL.

Vous ne sortirez pas. .

LE GÉNÉRAL.

Ah ! on m'en demande trop, à la fin ; la patience a ses limites... Assez, jeune homme !... Il y a entre M. Dornan et moi un secret qui a provoqué, de sa part, une insulte grave. Je puis me battre avec lui ; je ne veux, ne dois, ni ne puis me battre avec vous, quoique vous fassiez. Insultez-moi donc si bon vous semble ; mais alors je n'aurai qu'un mot à dire pour que vous me demandiez pardon !... Et ce mot, je le dirai. M. Dornan, en permettant cette insulte, qui est sans doute une de ses vengeances, m'aura dégagé envers les morts... et chacun ici reprendra ses droits.

PAUL, à part et s'éclairant peu à peu.

Un secret... une vengeance !... Et cette aversion qui pèse sur moi depuis la mort de ma mère... et ce duel sans merci avec vous... impossible avec moi ! (Prenant sa tête dans ses mains.) Mon Dieu !... (Poussant un grand cri.) Ah ! le com-

prends, vous êtes... (Il marche vers le général instinctivement; puis il se retourne brusquement vers Dornan et se jette à son cou.) Ah ! mon père ! comme tu as dû souffrir !...

Il tombe à ses pieds et lui baise les mains.

DORNAN, ému.

Paul ?

POMPIGNAC, à part.

Ça y est !... (Montrant Dornan.) On dira ce qu'on voudra. . . voilà le père !... (A Saint-Élix.) Va délivrer madame Lombard il n'y a plus rien à craindre.

MARTHE, embrassant Dornan.

Pleurez, monsieur... cela fait tant de bien...

DORNAN, pleurant malgré lui.

Et j'en ai tant besoin.

LE GÉNÉRAL, s'approchant de Paul qui s'est relevé.

Je ne suis pas celui que vous pensez, je ne suis que le frère de celui à qui M. Dornan croit, à tort, avoir le droit de reprocher le malheur de toute sa vie. Il y a dix ans que mon frère n'est plus. Votre père, en apprenant ce que j'aurais voulu qu'il ignorât toujours, votre père a si gravement insulté mon frère et moi, qu'une rencontre eût été inévitable, si, avec cet instinct sublime du cœur, vous ne nous aviez désarmés tous les deux... Merci, monsieur. (Bas à Dornan qui a entendu.) Vous avez soixante ans, monsieur; (S'assurant que Paul ne peut l'entendre.) j'en ai près de cinquante. A notre âge, on ne doit plus avoir de haine; on regarde déjà de l'autre côté de la vie; sacrifions-nous. Il y a un enfant; c'est tout ce que nous devons nous rappeler. Nous avons tous assez souffert pour qu'il soit heureux ! C'est vous que son cœur a élu ! Il ne saura jamais la vérité... Il sera l'époux de celle qu'il aime et il ne me reverra plus.

(Résolument et dignement.) Vous êtes un honnête homme que j'ai offensé, je vous demande pardon.

DORNAN, avec un grand effort et sans regarder le général.

Oublions.

LE GÉNÉRAL, à Marthe.

Mademoiselle, je vous rends votre parole... épousez l'homme que vous aimez...

MARTHE.

Oh ! monsieur !

HERSILIE, qui est entrée à Marthe.

Qu'est-ce qui se passe?... Tout le monde a l'air ému.

MARTHE, l'embrassant.

Elle n'a rien vu et ne s'est doutée de rien.

POMPIGNAC, à Saint-Élix.

Et madame Lombard, où est-elle donc ?

SAINT-ÉLIX.

Elle a dit qu'elle ne voulait pas descendre, parce que si ça ne s'arrangeait pas, vous diriez que c'est sa faute.

LE GÉNÉRAL, à Pompignac.

Es-tu content ?...

POMPIGNAC.

Oui !... Mais que te reste-t-il ?

LE GÉNÉRAL, avec un soupir.

La guerre !

M. DE CORVIN

LES DANICHEFF

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le théâtre de l'Odéon, le 8 janvier 1876,
sous le pseudonyme de

PIERRE NEWSKI.

PERSONNAGES

LE COMTE WLADIMIR DANICHEFF	MM. MARAIS.
ROGER DE TALDÉ.	POREL.
OSIP.	MASSET.
LE PRINCE WALANOFF	MONTBARS.
ZAKAROFF.	DALIS.
PAUL.	VALBEL.
IVANE.	CLERH.
NIKIFOR.	SICARD.
LE POPE	MONVAL.
LINDER.	AMAURY.
LE DOCTEUR KOUREFF	FRÉVILLE.
LA COMTESSE DANICHEFF	M ^{mes} E. PICARD.
LA PRINCESSE LYDIA WALANOFF	ANTONINE.
ANNA	H. PETIT.
BARONNE DOZEN.	GRAVIER.
ANFISSA	CROSNIER.
MARINNA.	MASSON.
MADAME GERMAIN.	CHÉRON.
NATHALIE	M. EIRAM.

L'action se passe en Russie, en 1851. — Le premier et le dernier acte chez la comtesse Danicheff, à Schava. — Le deuxième chez la princesse Lydia Walanoff, à Moscou. — Le troisième à Morozowitchi, chez Osip.

LES DANICHEFF

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon dans le château de la comtesse. — Meubles anciens mais riches, style premier empire. — Portraits d'ancêtres sur les murs, armoire avec argenterie, cage avec un perroquet. — Le fond de la scène s'ouvre sur une terrasse. — Porte à gauche donnant dans la chapelle, à droite dans les appartements intérieurs. — De la terrasse, vue sur le Volga et sur un village.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, LA COMTESSE est assise dans un grand fauteuil, occupée à un ouvrage du temps, un chien sur ses genoux, ANNA lit à haute voix, ANFISSA WASILIEWNA et MARINNA PHILIPPIEWNA, sont assises auprès d'elle sur un canapé. Anfissa tient des cartes.

ANNA, lisant.

« Nous nous tuons ! Oui, vivre ensemble ou mourir. Je veux que vous m'enleviez et vous m'enlèverez !... »

LA COMTESSE, l'interrompant.

Eh bien ? qu'il l'enlève, qu'ils s'enlèvent et que cela finisse. Mon Faublas est trop sentimental aujourd'hui. Assez, assez.

ANFISSA, mêlant les cartes.

Alors, si je faisais les cartes à madame la comtesse, mes chéries sont en veine.

LA COMTESSE.

Allons, va; mais pas de cartes noires! Je suis assez triste comme cela. (Cris du perroquet.) Cette maudite prolongation n'arrive pas...

MARINNA, répétant machinalement.

N'arrive pas.

ANFISSA.

Nous allons donc savoir ce qui attend le jeune comte. Mais où est-il donc passé? (Cris du perroquet. — Cherchant dans les cartes.) Ah! le voilà, le gentil roi de cœur!

Elle fait le jeu.

LA COMTESSE, s'adressant à son perroquet.

Et toi, Coco, penses-tu que ton ami Wladimir nous restera encore?

COCO, criant.

Biscuit, Coco!

LA COMTESSE.

Il a raison, tu l'oublies, Anna, c'est mal; va lui chercher son déjeuner et pense à celui de Frisette.

Anna emporte le petit chien et sort.

ANFISSA.

Tenez, madame la comtesse, j'avais raison : rien que de bonnes nouvelles, une lettre avec un grand cachet... prolongation désirée, accordée... distinction par un puissant personnage. Au retour, une belle, riche et très haute dame attend impatiemment notre roi de cœur, et ce sept m'indique qu'elle ne partage pas votre avis sur le

délai, car cet as révèle de forts battements de cœur... succès... et, ma foi, un très prochain mariage... Veuillez couper.

LA COMTESSE.

Je sais, je sais, tu ne m'apprends rien de nouveau. Cette dame de pique est la fameuse princesse Walanoff dont tout Moscou est affolé... Voilà une bru comme je la comprends.

MARINNA, répétant.

Une bru comme je la comprends.

ANNA, qui est entrée sur les dernières paroles de la comtesse.

Madame la comtesse, Ivane demande à vous parler.

LA COMTESSE.

Qu'il entre.

ANFISSA, faisant toujours les cartes.

Je vous félicite, Excellence, bientôt grand'mère, bientôt, c'est sûr... Quelle famille!

LA COMTESSE, se levant.

Il n'est que temps; les Danicheff s'éteignent; nous sommes les derniers, et j'espère bien vivre encore assez pour voir mon petit-fils se marier à son tour.

SCÈNE II

LES MÊMES, IVANE, entrant et s'arrêtant au seuil de la porte, à gauche.

IVANE.

Je viens demander à Votre Excellence si les dispositions pour le départ de M. le comte restent les mêmes, et si elle n'a pas d'autres ordres à me donner.

LA COMTESSE.

L'estafette est-elle revenue de la ville? Y a-t-il un courrier?

IVANE.

Non, madame la comtesse, quelques journaux seulement et une lettre pour Pavel Pavlowitch.

Il tient le tout sur un plateau qu'il pose sur le devant de la table.

LA COMTESSE.

Tu sais que Wladimir Alexandrowitch a résolu de partir; fais donc ce qu'il te dira; surtout pense à ses provisions de voyage, prépare la voiture, en un mot, fais comme si je partais moi-même. Mais où est le comte? Le sais-tu?...

IVANE.

M. le comte est sorti de grand matin pour tuer encore quelques doubles et faire une excursion avec son ami Djaki, son meilleur ami, comme il daigne me le dire quelquefois en plaisantant.

LA COMTESSE.

Voilà bien les jeunes gens d'aujourd'hui; au moment d'une longue séparation, au lieu de passer les derniers instants auprès de leur mère, ils vont prendre congé de leurs chers marais, massacrer encore quelques pauvres bêtes, causer tendrement avec leur meute et leur écurie. Enfin, dès qu'il sera de retour, préviens-moi. Va, maintenant.

IVANE, revenant à la comtesse.

Quoique le moment ne soit pas propice, je demanderai néanmoins à Votre Excellence la permission de lui présenter une requête.

LA COMTESSE.

Voyons?

IVANE.

Parmi les mariages que Votre Excellence a fixés pour cet automne, la brodeuse Olga est destinée au jeune cocher Osip : comme ils n'éprouvent aucun penchant l'un pour l'autre, Osip s'est adressé à M. le comte. Le jeune maître ayant répondu qu'il vous en parlerait, j'ai cru de mon devoir de vous en prévenir ; — si j'ose dire un mot, — si j'ose exprimer mon humble opinion, — ces deux serviteurs étant d'excellents sujets, on pourrait ne pas marier encore le cocher qui n'a que vingt-cinq ans et faire épouser à Olga le cuisinier Nikita, qu'elle aime, et qui de son côté m'a prié d'intercéder pour lui auprès de Votre Excellence.

LA COMTESSE.

Assez. Je m'étonne vraiment que toi, Ivane, qui me sers depuis trente ans, tu viennes me débiter de pareilles balivernes. Est-ce que tu ne me connais plus ? Une fois que je donne un ordre, je ne le change jamais. Avant de le donner, je réfléchis, avant de rélléchir, je pense au bien de mes sujets et je pèse mes intérêts. Que me parles-tu de marier Olga à Nikita ? Les deux sont grêles, de petite taille : quels serviteurs auraient mes descendants ! Que me dis-tu ? Qu'Osip n'a que vingt-cinq ans. Eh bien ! d'après mes calculs, il devrait avoir cinq enfants déjà.

IVANE.

Mais, madame la comtesse...

LA COMTESSE.

Il n'y a pas de mais ; je suis vraiment trop bonne de te

donner toutes ces explications, à toi mon majordome : tu devrais en savoir aussi long que moi. Et maintenant que je me suis fatiguée à te parler, je te défends de revenir sur ce sujet ! Il sera fait comme j'ai dit. (Par un geste elle le congédie ; il se dirige vers le fond. — Le rappelant.) **A propos.** (Il redescend.) Quoi de neuf dans le haras ?

IVANE.

Deux nouveau-nés, Votre Excellence.

LA COMTESSE, vivement.

Étalons ?

IVANE.

Oui, Excellence.

LA COMTESSE.

A la bonne heure. (Ivane se retire.) Anna, va me chercher mon fichu de dentelle (Cris du perroquet.) et mes boucles d'oreilles en émeraudes, tu sais, celles que tu aimes, et change-moi cette bonbonnière contre celle de feu l'Impératrice Marie Féderowna. (Cris du perroquet.) Voici la clef. (Anna sort en emportant la bonbonnière. — S'approchant de la cage du perroquet.) Tu n'es pas exposé au massacre, toi, mon chéri, dans cette belle cage !

Elle le caresse.

COCO.

Massacre !

SCÈNE III

LA COMTESSE, ANFISSA, MARINNA, puis PAUL.

MARINNA.

On voit bien que son fils part, elle n'est pas de bonne humeur aujourd'hui.

ANFISSA.

Je crois bien, elle n'a même pas daigné me remercier pour mes prédictions.

Paul entre au fond, pose son chapeau sur une chaise.

PAUL, à sa tante.

Ma chère tante !

Il lui baise la main.

LA COMTESSE.

Bonjour, Paul. Tiens, voici une lettre pour toi. (Elle la prend sur le plateau et la lui donne.) De quelque belle dame, sans doute, à qui tu fais la cour ? C'est à ces correspondances-là que tu as mangé la part qui te revenait de ma sœur, maintenant tu voudrais écorner la mienne.

PAUL passe à droite, examinant la lettre.

Une adresse française... et le timbre de Moscou ! Diab ! on dirait l'écriture de Roger. (Il décrochète la lettre, la lit des yeux.) Mais, c'est lui ! Comment, il est à Moscou ? (Il la lit complètement en riant souvent.) Toujours le même !

LA COMTESSE.

Qu'est-ce qui te fait rire ? Peut-on le savoir ?

PAUL.

C'est cette lettre que je viens de recevoir, ma tante, c'est un problème vraiment difficile à résoudre, et vous devriez m'aider.

LA COMTESSE.

Volontiers.

PAUL.

Comme madame de Sévigné, je vous le donne en cent, en mille, en dix mille, non, vous ne devineriez pas...

J'aime autant vous le dire. Eh bien ! on désire votre portrait.

LA COMTESSE.

Mon portrait ?

PAUL.

Écoutez plutôt. (Il lit.) « Mon cher comte, nous sommes d'assez bons amis pour que je vous demande un petit service. (Il lit quelques lignes des yeux, puis reprend.) Il s'agit de votre tante, la douairière Kathérina Pétrowna Danicheff, chez laquelle vous êtes en villégiature ! Tout ce que j'entends dire de madame Danicheff depuis que je suis à Moscou, me donne la plus grande envie de la connaître. Le portrait que vous pouvez m'en tracer, avec votre esprit si parisien, m'aidera, sans doute, à m'expliquer l'intérêt tout particulier que semble lui porter la charmante amie qui vous vaut cette épître... J'attends donc la photographie demandée par le retour du courrier et vous serre la main, etc., etc. » (Parlé.) Voilà, ma tante.

LA COMTESSE, se levant.

Et quelle est la charmante amie dont tu as passé le nom en me lisant cette lettre ?

PAUL.

Rien ne vous échappe, chère tante.

LA COMTESSE.

Je ne suis pas tout à fait une bête.

PAUL.

La charmante amie est la princesse Lydia Walanoff.

LA COMTESSE.

Si elle voulait me connaître ne pouvait-elle prendre

ses renseignements auprès de quelque autre personne de la cour, voire même auprès de son père, le prince Boris, qui m'a bien connue, je pense ? J'ai assez brillé pour qu'on s'en souviennne... Allons, fais mon portrait, je t'y aiderai si tu veux...

PAUL.

Vous, ma tante ? Volontiers, ce sera plus original. Nous commençons donc... « La comtesse Kathérina Pétrowna Danicheff, née Bouramovski, peinte par elle-même ! » Je vous attends, ma tante. (Il se prépare à écrire.)

LA COMTESSE.

Au physique, tu mettras tout ce que tu voudras ; une femme, eût-elle soixante-deux ans, comme moi, doit laisser aux hommes le soin de la classer. (Vivement.) Tu ajouteras seulement que Sa Majesté l'empereur Alexandre I^{er} ne me disait jamais autrement, en me baisant la main, que j'avais vraiment remarquable... que : « Prenez mon bras, belle Kathérina Pétrowna. » Mais commence. (Elle s'assied et dicte :) « Ma tante Danicheff, cher ami, est le reflet des trois derniers règnes : elle date presque de la grande Catherine dont elle porte le nom, et n'est pas tout à fait ganache à l'heure où je vous écris ces lignes, c'est vous dire qu'elle est de la vieille roche ; elle adore Voltaire, connaît tout Rousseau, avoue Piron et même Brantôme. » (Parlé.) Dans mes heures d'insomnie. (Continuant à dicter.) « Elle ne connaît que la noblesse ; pour elle le reste ne compte pas. Elle admet qu'il est bon d'être le fils de ses œuvres, mais seulement quand on n'est pas le fils de quelqu'un. »

PAUL, parlé.

Surtout le fils de la comtesse Danicheff.

LA COMTESSE.

Peut-être. Et il n'y a pas de mal à le faire savoir à la personne qui a chargé ton ami de la renseigner. Continue, cela m'amuse. (Elle dicte.) « Les haines ne lui font pas peur, mais tant pis pour ceux qui la gênent. Enfin, son code, c'est l'honneur de son nom, son culte, l'amour de son fils! (Se levant.) Tout pour ce nom et ce fils. »

PAUL.

Vous peignez à merveille, ma tante. Mon ami me répondra, j'en suis sûr : « Présentez-moi vite ! »

LA COMTESSE.

Et à propos, qui est cet ami ?

PAUL.

Un Parisien, nous dirions, là-bas, un boulevardier des plus connus, le vicomte Roger de Taldé.

LA COMTESSE.

Et que fait-il à Moscou ?

PAUL, riant.

Je l'ignore absolument ! Nous nous sommes quittés il y a six mois à peine, au coin de la rue du Helder.

LA COMTESSE.

Et maintenant tu devrais aller jusqu'au haras voir mes jeunes chevaux. Je voudrais que tu m'en choisisses une belle paire, je veux faire une surprise au prince Walanoff et la lui envoyer à Moscou.

PAUL.

Volontiers, ma tante... Est-ce à l'instant ?

LA COMTESSE

Oui, Osip te les montrera. J'ai donné mes ordres. Vois aussi si ton cousin est rentré. Il est impossible qu'il soit encore à la chasse.

Paul sort.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins PAUL.

ANFISSA et MARINNA, se levant vivement, vont pour courir.

Nous ne savons pas, mais nous allons courir.

LA COMTESSE.

A votre place! Tenez, je suis sûre que Coco est mieux renseigné que vous. (Elle va au perroquet.) Coco, sais-tu où est ton ami Wladimir?

COCO, un cri, puis.

Au massacre!

LA COMTESSE, riant.

Oh! au massacre.

SCÈNE V

LES MÊMES, WLADIMIR, un fusil à la main.

WLADIMIR, entrant.

Tu as menti, Coco, car me voilà! (Baisant respectueusement la main de sa mère.) Bonjour, ma mère, je vous apporte une mauvaise nouvelle.

LA COMTESSE.

Ah !

WLADIMIR, lui donnant un papier

Voici un ordre qui vient de m'arriver ; décidément on me refuse la prolongation que j'ai sollicitée et que nous avons tant désirée tous les deux.

LA COMTESSE.

Et quand comptes-tu partir ?

WLADIMIR.

Mais comme il a été convenu, ma mère, ce soir.

LA COMTESSE

Bien, le devoir, le service avant tout, si l'on veut avancer ! Ne m'as-tu pas dit que tu es sur les rangs pour le commandement d'un escadron ; il ne faudrait pas abandonner cette chance, car, même sans guerre, tu pourrais facilement alors obtenir les aiguillettes que j'ambitionne pour toi.

WLADIMIR, gaiement.

Et vous les ambitionnez tellement pour moi, chère mère, que si je les reçois, c'est vous qui les porterez.

LA COMTESSE.

Cette plaisanterie ne me plaît pas, car elle prouve chez vous une indifférence qui me rappelle monsieur votre père. Oui, s'il avait voulu m'écouter, tu ne serais pas à ton âge, à vingt-six ans, simple capitaine, tu n'aurais pas besoin de suivre la route commune, et tu serais né colonel ! Enfin, ce qui est passé est passé. A présent, fais ce qui est faisable. Mon vieil ami, le prince Boris Nicolaé-

witch est très lié avec le gouverneur général. Boris est précisément le père de cette délicieuse Lydia dont nous avons déjà parlé. Eh bien ! j'ai écrit au prince, et il m'a répondu que si tu voulais, c'était affaire faite.

WLADIMIR.

Puisque vous-même, chère mère, me mettez sur ce chapitre, permettez-moi de vous parler sérieusement de mon avenir.

Anna paraît.

LA COMTESSE, joyeuse.

M'aurais-tu devancé, et me demanderais-tu déjà ma bénédiction pour épouser la princesse? Je te la donne d'avance, ma bénédiction.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ANNA.

ANNA.

Voici vos boucles d'oreilles, madame la comtesse.

LA COMTESSE, continuant.

Oui, je te la donne, et je lui envoie comme présent de noces tous mes diamants, car ils reviennent de droit à ma future belle-fille. Devenue vieille, je suis réduite à m'en parer comme une marchande pour aller à la messe et à changer de boucles d'oreilles pour dîner avec mes chiens et mes chats. (Anna, qui a entendu et compris les dernières paroles de la comtesse, est extrêmement troublée; elle regarde tantôt la comtesse, tantôt Wladimir. La comtesse, croyant qu'Anna pense aux boucles d'oreilles qui lui plaisent.) Ne crains rien, ma chère petite, il en res-

tera bien un peu pour toi; ces émeraudes te sont destinées depuis longtemps, c'est ton cadeau de noccs.

WLADIMIR.

Je pense, ma mère, que pour continuer une conversation aussi sérieuse, il convient que nous restions seuls. Veuillez vous retirer un instant, mademoiselle; dès que j'aurai terminé avec la comtesse, j'aurai aussi à vous parler.

Anna sort.

LA COMTESSE, étonnée.

Voyons, Wladimir, que signifie cet air solennel? Tu m'intrigues. Et puis pourquoi appeler Anna mademoiselle, quand tu devrais la tutoyer?

WLADIMIR.

Cela signifie, ma mère, que j'approche du moment le plus grave de ma vie, que je vais vous parler, les mains jointes, avec l'espérance que vous ne repousserez pas la première demande sérieuse que j'ai à vous faire. Il s'agit effectivement de votre bénédiction, mais la personne que j'aime est loin de ressembler à la brillante princesse que vous avez rêvée. C'est une femme qui est la douceur, la bonté même, la beauté physique unie à la beauté de l'âme; c'est une femme qui, n'ayant rien d'artificiel, est ce qu'elle paraît être et tiendra dans la vie ce qu'elle promet. J'aime, et comme je veux me marier pour moi et non pour le monde, j'ai choisi celle que mon cœur m'a indiquée.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc? Qui cela peut-il être? Est-ce une de mes voisines? Est-ce quelqu'une de Pétersbourg? Voyons, réponds-moi?... Qu'as-tu donc?... Tu as l'air d'un écolier qui ne sait pas sa leçon.

WLADIMIR, prenant une grande résolution.

Celle dont je vous parle n'est pas loin de vous; vous la connaissez aussi bien et même mieux que moi.

LA COMTESSE.

Je la connais? Je la connais?

WLADIMIR.

Oui, et vous l'aimez presque comme une fille.

LA COMTESSE, abasourdie.

Hein? Qui? Qui? Qui est-ce que j'aime comme une fille? Dieu me garde! Je crois que tu te moques de moi ou que tu es fou. Voyons le nom de cette prétendue fille.

WLADIMIR.

Vous l'avez dit : votre fille; elle n'a point d'autre nom.

LA COMTESSE.

Anna! Anna Ivanowna!

WLADIMIR.

Vous l'avez recueillie, élevée vous-même, et lui ayant toujours donné l'exemple du grand et du beau, vous l'avez ennoblie. Achevez votre œuvre, ma mère, bénissez vos deux enfants.

LA COMTESSE, éclatant.

Comment, un comte Danicheff aime une paysanne, une serve; il ne se trouve pas assez avili par cet amour, il ose en parler à sa mère, à la comtesse Danicheff! Il ose prononcer le mot mariage, il veut mettre son nom au ban de la société, au pilori de l'histoire... Jamais... jamais... si vous revenez, monsieur mon fils, sur un pareil sujet, je vous déshérite, je vous maudis.

WLADIMIR.

Ma mère, ma mère, quelle menace venez-vous de préférer! Songez que, de l'avoir dite, cela peut me porter malheur.

LA COMTESSE.

Je ne sais plus ce que je dis quand on me manque de respect.

WLADIMIR.

Ah! ma mère! comment pouvez-vous croire que j'oublie un instant le respect que je vous dois! Si le sentiment que j'ai pour Anna n'était qu'un caprice, jamais je n'eusse osé devant vous aborder ce sujet. J'ai longtemps souffert en silence, longtemps lutté avec mon amour, bien longtemps, et quand j'ai senti que ni lutte, ni souffrance, ni distance, ni temps, que rien enfin ne pouvait vaincre ce pur et profond attachement, fidèle à mon devoir de fils, je suis venu à ma mère, à elle seule j'ai avoué mon secret, sachant bien ce qu'il m'en coûterait, à moi, de le lui dire et à elle de l'entendre. Pardonnez-moi, ma mère, de vous avoir déplu, mais je vous en supplie, ne dites pas que je vous ai manqué de respect.

LA COMTESSE.

Allons! allons! tout cela n'est que l'illusion d'un esprit malade, le rêve d'un homme qui n'a pas su être jeune et qui, vivant jusqu'à vingt-cinq ans comme un anachorète, un ermite de fantaisie, veut filer le parfait amour champêtre. Plus tard, tu seras le premier à me remercier de mon refus, ou, si je ne suis plus là, à bénir ma mémoire... Oui, parce que je t'aurai empêché de faire une sottise.

WLADIMIR.

Sottise, peut-être, aux yeux du monde, ma mère, mais il n'aura certes pas envie de rire de celle que j'honorerai de mon estime et de mon amour. Et d'ailleurs ne peut-on se passer du monde? (Tendrement.) Je quitterai le service, je viendrai vivre auprès de vous. Je serai si heureux, elle sera si reconnaissante de ce que vous aurez fait pour nous, qu'un jour viendra où vous serez fière d'avoir remporté une si brillante victoire sur les préjugés de notre caste. Il appartient à une femme de votre hauteur d'esprit et à un grand cœur comme le vôtre d'ouvrir dans notre pays une ère nouvelle.

LA COMTESSE.

C'est tout à fait monsieur son père!! Tu l'aimes! tu l'aimes! Ce n'est pas une raison pour l'épouser.

WLADIMIR.

Ah! ma mère. (Un temps.) Alors, comtesse, il faudra faire venir la pauvre enfant qui ne sait même pas de quelle lutte elle est l'objet et lui dire : Anna, tes parents étaient mes esclaves, après leur mort je t'ai recueillie, parce que mes chiens; mes chats, mes perroquets et mes vieilles filles ne me suffisaient plus. J'ai élevé tes sentiments en te donnant une éducation au-dessus de ta naissance; à toi maintenant de me payer les intérêts de mes avances! Sois la maîtresse de mon fils!... Ah! ma mère, (Avec énergie) plutôt que d'être de moitié dans une pareille action... j'aimerais mieux...

LA COMTESSE.

Quoi?

WLADIMIR.

Faire ce que je ferai.

LA COMTESSE.

Et que feras-tu?

WLADIMIR.

Vous savez qu'un Danicheff n'a jamais manqué à sa parole!

LA COMTESSE.

Eh bien?

WLADIMIR.

Eh bien, sur mon nom de Danicheff, je jure que si je n'épouse pas Anna Ivanowna, à la première escarmouche, je me fais tuer.

LA COMTESSE.

Malheureux! Toi mon fils, toi le dernier, toi le seul Danicheff!... car mon imbécile de neveu ne compte pas, et puis ce n'est pas mon fils, toi, mourir! Jamais de mon vivant du moins! Après tu verras.

WLADIMIR.

Vous fléchissez, ma mère bien-aimée!

LA COMTESSE.

Oui, je me rends, j'accède à ta demande.

WLADIMIR, vivement.

Ma mère, dites-vous vrai?

LA COMTESSE, arrêtant son élan.

Ne te presse pas trop de me remercier. Je mets à mon consentement certaines conditions.

WLADIMIR.

Oh! j'y souseris d'avance.

LA COMTESSE, après un silence.

D'abord, tu partiras ce soir, comme il a été convenu, et personne, entends-tu, personne ne doit savoir le sujet de notre long entretien.

WLADIMIR.

Eh quoi! ma mère! pas même celle qui serait si heureuse d'avoir quelque espoir?

LA COMTESSE, vivement.

Comment, quelque espoir? En aurait-elle déjà?

WLADIMIR.

Oh! non! Tout me dit qu'elle m'aime, et cependant jamais elle n'a osé me le faire entendre.

LA COMTESSE, à demi-voix.

C'est heureux! (Haut.) Eh bien! que cet entretien soit secret, surtout pour elle; si tu parles, je me ravise. Cet hiver tu devras fréquenter le monde, beaucoup, aller au bal, voir de jolies femmes. (Mouvement du comte.) Je t'ordonne de faire des folies; tu dois me promettre en un mot que tu feras tout ton possible pour devenir amoureux ailleurs. Tu verras, en y mettant un peu de bonne volonté, que ce n'est pas si difficile.

WLADIMIR.

Je vous promets tout ce que vous voudrez, ma mère, d'autant plus volontiers que je suis sûr de moi.

LA COMTESSE.

Tu sais que c'est plus qu'une promesse que j'exige, c'est un serment; comprends donc bien à quoi tu t'engages.

WLADIMIR.

Ce serment, je le fais.

LA COMTESSE, gravement.

Je le reçois. Je continue donc : Si malgré tous tes efforts, tu ne parvenais pas à oublier cette déesse de basse-cour...

WLADIMIR.

Oh ! ma mère !

LA COMTESSE.

Eh bien ! eh bien ! faut-il que je la traite déjà en comtesse ?

WLADIMIR.

Du moins vous serez bonne pour elle, n'est-ce pas ?

LA COMTESSE, continuant.

Je disais donc, que si aucun incident dépendant de ta volonté n'est survenu, que si, malgré tous tes efforts, (En appuyant sur ces mots.) tu me comprends, tu ne peux te guérir de cette sottie passion, alors, tu demanderas un congé et tu viendras toi-même, dans un an, date pour date, me rappeler ma promesse.

WLADIMIR.

Ah ! ma mère, je ne vous ai jamais tant aimée ! Vrai ! je voudrais déjà être parti.

LA COMTESSE.

Pourquoi es-tu venu ?... Oh ! les hommes ! oh ! les fils !... Allons, va faire tes préparatifs, va, et ne me remercie pas... non, ne me remercie pas.

Wladimir sort au fond en envoyant un baiser à sa mère.

SCÈNE VII

LA COMTESSE seule, allant à gauche.

Ouf! quelle séance!

Pendant cette dernière scène Anfissa a montré sa tête, porte à droite.

SCÈNE VIII

LA COMTESSE, ANFISSA, entrant.

ANFISSA.

Puis-je entrer, ma bienfaitrice? La confession est-elle achevée?

LA COMTESSE.

Que me veux-tu encore?

ANFISSA, doucement, les cartes à la main.

Eh bien! avaient-elles raison, mes chéries? Oui, elles ne se trompent jamais. Le mariage de notre cher seigneur comble-t-il les vœux de Votre Excellence? Pour quand sera-ce? Irez-vous à Pétersbourg? Verrai-je enfin cette nouvelle Babylone, ville de luxe et de perdition? Ce sera bien curieux à visiter.

LA COMTESSE, l'interrompant.

Assez de bavardage comme cela. Où as-tu pris que le comte m'ait parlé mariage?

ANFISSA.

Je sais tout, grâce à mes chéries, mais je ne dis rien, grâce à ma discrétion.

LA COMTESSE.

Tu sais tout, tu vois tout, grâce à tes yeux et à tes oreilles surtout, mais quant à ne rien dire, c'est autre chose; toutefois, je te défends expressément de répéter un mot de ma conversation avec mon fils, si tu as été assez malavisée pour écouter aux portes. Souviens-toi qu'à la première indiscretion, tu vas finir tes jours dans ton château de cartes, avec tes vingt-deux âmes, dont la tienne n'est ni la plus belle, ni la plus jeune.

ANFISSA, baisant le bas de sa robe.

Madame la comtesse sait que je suis muette comme une tombe.

LA COMTESSE.

Qu'on a oublié de fermer.

SCÈNE IX

LES MÊMES, IVANE, ANNA, MARINNA.

LA COMTESSE, à Ivane.

A-t-on fait prévenir le père André et la livrée pour les adieux?

IVANE.

Oui, Votre Excellence, (Voyant entrer André du fond) voici le révérendissime et les gens.

SCÈNE X

LES MÊMES, LE POPE ANDRÉ, et LA FIGURATION, puis après tout le monde, WLADIMIR, OSIP et NIKIFOR, tenant en laisse un grand lévrier russe, viennent de gauche, puis PAUL.

LE POPE.

Que la bénédiction de Dieu soit sur vous, madame la comtesse. Votre santé est-elle toujours bonne, grâce à nos indignes prières? Wladimir Alexandrowitch nous laisse de nouveau orphelins. Pétersbourg l'attire donc bien qu'il ne veut pas nous consacrer encore quelques semaines?

LA COMTESSE.

Le comte ne peut rester plus longtemps; son service le réclame. Mon père, vous direz les prières habituelles pour l'heureux voyage de notre fils bien-aimé. (A Paul, qui est entré.) Ah! te voilà, Paul, tu arrives juste à temps pour embrasser Wladimir; il part tout de suite.

PAUL.

Comment! Déjà?

WLADIMIR, à Osip.

Sois tranquille, mon ami, tu n'épouseras pas la brodeuse.

OSIP.

Merci, maître, vous êtes toujours mon bienfaiteur.

Wladimir continue ses adieux.

MARINNA, à Aufissa.

A-t-il une belle tête, cet Osip!

ANFISSA.

Ne m'en parlez pas, c'est le Benjamin du comte ; il a tout ce qu'il veut.

Paul s'est mis à causer avec la comtesse.

LA COMTESSE, à Paul.

Plus tard, plus tard ! (A Wladimir.) Mon fils, il faut partir. (Sèchement, l'ayant vu aller vers Anna.) J'avais d'abord l'intention de t'accompagner jusqu'à la grande route, mais, me sentant un peu lasse, je te fais mes adieux ici.

AUL, à Anna.

La chère douairière me paraît bien pressée de renvoyer son illustre rejeton.

LA COMTESSE.

Nikifor, viens ici.

Nikifor en militaire, tenant toujours le chien en laisse.

NIKIFOR.

Aux ordres de Votre Excellence.

LA COMTESSE.

Je te recommande de veiller sur le comte avec tes deux yeux, de le servir comme si c'était moi-même, de ne pas te griser, — à la moindre maladie, de me prévenir par estafette. Mes grâces et ma bienveillance sont à ce prix, sinon gare à toi.

Nikifor s'incline.

WLADIMIR, qui a fini ses adieux.

Adieu, ma mère, aimez-moi bien, n'oubliez pas votre fils.

LA COMTESSE.

Et toi n'oublie pas ta promesse. (Elle le bénit.) Puisse Dieu t'accorder toutes les grâces que je lui demande pour

toi. (A Ivane.) Ivane, l'équipage de Wladimir Alexandrowitch est-il prêt? Y as-tu mis du vin, des provisions, le samovar?

IVANE.

Oui, Votre Excellence, la troïka est déjà avancée.

Anna contient ses larmes. — Le comte s'approche d'elle.

WLADIMIR, vivement, avec mystère.

Courage!

ANNA, à mi-voix.

Adieu, soyez heureux!!

PAUL, regardant Anna.

Tiens! tiens! tiens!!

LA COMTESSE.

Assez de larmes! Si cela continue je vais m'attendrir aussi, et, en vérité, pour qu'on pleure autant, ce n'est pas encore mon enterrement. (Au comte.) Reçois la bénédiction du père André.

LE POPE.

Que votre patron, notre grand saint Wladimir, vous seconde pendant votre long voyage! Partez en paix, et que votre ange gardien vous accompagne.

LA COMTESSE.

Après le départ du comte, venez prendre votre thé avec moi, mon père, j'aurai à vous parler.

LE POPE.

Passé, présent, avenir, toujours votre très humble serviteur, madame la comtesse.

Marinna et Anfissa arrivent près de Wladimir et l'embrassent chacune trois fois.

ANFISSA et MARINNA, ensemble.

Tu nous abandonnes, notre aigle blanc, tu nous laisses pauvres orphelines. Adieu, notre bonheur, adieu, notre joie! Puisse le bon Dieu te rendre le chemin sans cahots! Nous sommes tes esclaves dévouées.

MARINNA.

N'oublie pas ton portrait. Tu es si beau que je prierai dessus.

ANFISSA.

Pense à mon étui à cartes.

LA COMTESSE.

Venez, mon fils.

Elle sort par le fond avec son fils, derrière eux André, Paul, les deux vieilles, les moujiks, Osip le dernier.

NIKIFOR, redescendant vers Anna. Celle-ci arrive vivement, prend la tête du chien et l'embrasse.

Bonne Anna Ivanowna, c'est pour Wladimir Alexandrowitch toutes ces caresses. Soyez sans crainte, nous parlerons de vous bien souvent.

ANNA.

Tu es bon, Nikifor! et je te remercie.

La comtesse, suivie des deux vieilles, rentre du fond et va à la terrasse. Anna s'éloigne vers la droite.

NIKIFOR.

Va, sois tranquille, ce n'est pas Nikifor qui te nuira jamais dans l'esprit du maître.

WLADIMIR, en dehors.

Nikifor!... Où es-tu donc, Nikifor?

NIKIFOR, remontant.

Je disais adieu au perroquet, mon capitaine, me voici.

Il sort par le fond.

SCÈNE XI

ANNA, LA COMTESSE, venant de la terrasse avec
MARINNA et ANFISSA.

LA COMTESSE, d'une voix ferme.

Maintenant, Anna, prépare tout pour écrire et viens tenir la plume, là, près de moi, sur la table.

Elle s'installe dans son fauteuil à droite.

ANNA, essayant ses yeux.

Je suis prête.

LA COMTESSE.

Allons, pas d'enfantillage.

ANNA.

Si j'ai pleuré au départ de Wladimir Alexandrowitch, c'est que lui, si parfaitement bon, si généreux, prenait toujours ma défense; que les bontés que vous avez eues pour moi ont fait bien des jaloux, et que maintenant, lui parti, j'ai peur que les méchants propos n'agissent sur votre esprit et que vous ne changiez à mon égard. Déjà, aujourd'hui, j'ai bien senti que vous n'étiez pas la même pour moi, chère marraine! Qu'ai-je donc fait pour vous déplaire? Apprenez-moi mes torts, je veux faire tout au monde pour les réparer.

LA COMTESSE.

Tu es une enfant; tu n'as rien fait que je sache; si tu m'as trouvée moins affectueuse que de coutume, c'est

que j'étais préoccupée, malheureuse du départ de mon fils. (Lui secouant le menton du doigt.) Allons, souriez, petite sotte... — Non ? (S'étendant dans un fauteuil.) Mais si je connais bien le cœur humain, ta tristesse demande une autre consolation que mes bontés.... Écris, voyons. (Elle dicte.) Mets d'abord en gros caractères : « *Acte d'affranchissement du cocher Osip.* » (Parlant.) Comment déjà son autre nom, le sais-tu ?

ANFISSA.

Mikaëloff, Mikaëloff. Excellence.

MARINNA.

Il est Osip Mikaëloff, bienfaitrice adorée.

LA COMTESSE.

C'est bien. (A Anna.) Mets donc : du cocher Osip Mikaëloff. Bien, continue : « Le susdit Osip, mon serf légal et sujet âgé de vingt-cinq ans, en récompense du zèle constant et du dévouement que tous les membres de sa famille ont toujours témoigné à la mienne, et surtout parce que telle est notre volonté, obtient de mon plein gré dès aujourd'hui et une fois pour toutes, pleine et entière liberté. »

ANNA, vivement.

Osip ! Se peut-il ? Sera-t-il heureux !... Vous êtes vraiment grande, madame la comtesse.

ANFISSA.

Encore pour Osip ! Je vous disais bien, Marinna Philippiewna, qu'il a de la corde de pendu dans ses poches.

MARINNA.

Oui, il est né en chemise, comme on dit ; il est aussi heureux que beau !

LA COMTESSE.

Continue, continue. (Dictant.) « Par cet acte, Osip Mikæloff est affranchi à tout jamais de la qualité de mon serf, de mon féal sujet et esclave, sans aucune redevance à moi ou à mes descendants et héritiers. En foi de quoi je signe le présent acte et y appose le sceau de mes armes. » (Parlé.) Là, c'est bien, laisse une place pour ma signature et pour le cachet, puis, mets plus bas : (Dictant.) « Fait en mon château de Schava, gouvernement de Nijni-Novogorod, le 17 octobre 1851. » (A Anfissa et à Mariena.) Une bougie, de la cire, mon grand cachet sur l'étagère à droite. Et toi, Anna, donne que je signe. (Elle signe.) C'est fait ! va maintenant appeler Ivane.

ANFISSA, rentrant.

Voici la bougie... je l'ai allumée.

LA COMTESSE.

Tu as eu cette inspiration ?

MARINNA

Voici, Excellence, la cire et le cachet.

La comtesse appose le sceau.

SCÈNE XII

LES MÊMES, PAUL.

PAUL.

Wladimir est déjà loin, ma tante, je l'ai vu tourner la montée, je vous apporte encore un dernier adieu.

ANFISSA.

Alors tout va bien, bienfaitrice adorée, très bien, fort bien.

LA COMTESSE, pliant le papier.

Qu'il arrive seulement sain et sauf... Et maintenant ne perdons pas une minute.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, IVANE, de gauche.

IVANE.

Votre Excellence...

LA COMTESSE.

Ah! c'est toi, Ivane, écoute : décidément j'ai changé d'avis. je me rends au tien.

IVANE.

Votre Excellence me comble.

LA COMTESSE.

Je les ai regardés tantôt tous les deux, et je trouve qu'à la rigueur ils ne vont pas mal ensemble. Je t'autorise donc à dire au cuisinier Nikita et à la brodeuse Olga, qu'à la demande de mon fils je consens à leur mariage.

IVANE.

Vous faites deux heureux... Excellence... Alors avec qui, oserai-je vous demander, marierons-nous le jeune cocher?

LA COMTESSE.

Envoie-le-moi.

Ivane sort à gauche.

IVANE, en sortant.

Il est là. Il venait supplier votre Excellence.

PAUL.

Vous commencez vos mariages d'automne.

LA COMTESSE.

Oui.

MARINNA, à Anfissa.

Comme elle est agitée !

ANFISSA.

Je crois que je devine, moi, mais taisez-vous ! Bonté du ciel !! Que dira le jeune maître si je ne me trompe pas ?

SCÈNE XIV

LES MÊMES, ANNA, IVANE, OSIP.

IVANE.

Voici Osip.

OSIP.

Je remercie humblement Votre Excellence.

LA COMTESSE.

Je n'ai pas de remerciements à recevoir ; si je t'ai dispensé d'Olga, c'est que je te destine une autre fiancée.

MARINNA, à Anfissa.

Si c'était donc moi, mon pigeon ?

OSIP, surpris.

Une autre, Excellence, et qui donc ?

LA COMTESSE, montrant Anna

Mais, elle, parbleu.

OSIP.

Anna Ivanowna ?

ANNA, s'avançant vivement.

Moi ?

LA COMTESSE, doucereusement.

Oui, toi... Tu es nerveuse, tu pleures sans raison, j'ai dû chercher un remède, ma mignonne!... Et j'ai pensé que le mariage...

ANNA, tremblante.

Vous voulez plaisanter, marraine. (Mouvement de la comtesse.) Oh ! je vois bien que j'ai démérité de votre bienveillance.

LA COMTESSE, lui touchant la joue.

Pas du tout, je t'aime toujours, tu seras heureuse, je sais à qui je te donne ; c'est un bon sujet... et ce qui ne gâte rien, un très beau garçon !

MARINNA.

Ça c'est vrai.

SCÈNE XV

LES MÊMES, LE POPE ANDRÉ, au fond
PAUL.

LE POPE ANDRÉ

Vous me demandez, Excellence ?

LA COMTESSE.

Oui, mon père. Voici une jeune personne qui a le plus vif désir de se marier. Elle a même tout fait pour devenir comtesse; mais elle a oublié de prendre mon avis, d'autant plus nécessaire que j'avais formé d'autres projets! Osip, dans une demi-heure tu épouses Anna! J'espère que je te comble.

ANNA, terrifiée, s'avançant.

Ah! pas encore, pas encore!

LA COMTESSE, allant à elle.

Est-ce que tu es de celles dont on fait des brus pour des mères comme moi? Une fois que tu seras la femme du cocher de mon fils, je serai tranquille, mais je ne suis sûre que de ce moyen-là, je le prends.

ANNA, suppliante.

Vous voulez donc que je meure?

LA COMTESSE.

Tu peux choisir : cela te regarde.

LE POPE ANDRÉ, humble.

Madame la comtesse, pour un mariage il faut le consentement mutuel, et il me semble, sauf le respect que je vous dois, que rien que de ce côté. (Il montre Anna.) nous aurons un rude refus à combattre.

ANNA, courant au pope.

Je ne veux pas me marier, je ne veux pas me marier.

LA COMTESSE.

Il est temps.

ANNA.

Pas aujourd'hui du moins.

LA COMTESSE.

Au contraire, tout à l'heure. Tu t'y feras. Tu as eu un peu de bon temps; retourne maintenant à ceux au milieu desquels j'ai eu tort de te prendre. Je t'ai promis mes émeraudes. tu les auras.

ANNA tombant à genoux.

Si j'ai fait mal, pardon, pourquoi me marier ?

LA COMTESSE, la relevant.

Va t'habilller.

ANNA.

Grâce!

LA COMTESSE.

Va t'habiller, te dis-je.

ANNA.

Grâce, marraine ! grâce !

La comtesse fait signe aux vieilles qui emmènent Anna.

LA COMTESSE, à André.

Tu vois, mon père, comme toute jeune fille elle pleure sans savoir pourquoi. Avant d'y mordre, la pomme lui paraît aigre ; elle la trouvera douce après. (Riant.) Elle s'y fera. je t'assure. Que ta conscience soit donc tranquille ; je prends le péché sur moi. (Mouvement du pope.) J'ai dit, mon père, je ne vous retiens plus.

Il s'incline et entre dans l'oratoire.

SCÈNE XVI

LA COMTESSE, PAUL.

PAUL, malicieux, s'avançant.

Je crois comprendre, chère tante.

LA COMTESSE, ferme.

Et cette affaire terminée, nous parlerons des tiennes. Tu me réclames, je crois, une partie de forêt. Maintenant que tu es ruiné, il te semble que le partage a été mal fait et tu voudrais bien rattraper une centaine de mille roubles. Eh bien ! si tu te tais, si tu n'écris rien de tout ceci à personne, surtout à Wladimir, nous verrons.

PAUL.

Comme toujours, Excellence, ma tante vénérée, vous pouvez compter sur ma discrétion et mon dévouement.

LA COMTESSE.

Oui, oui, c'est bon, mais pense-y. (A Osip.) Tu m'as entendu, Osip. (Osip s'incline.) Je te considère comme un bon et fidèle serviteur... Aussi, je te donne pour femme mon Anna, ma chère filleule. Sauras-tu apprécier ce bienfait ?

OSIP, avec une joie contenue, s'avançant.

C'est donc vrai ?

LA COMTESSE.

Es-tu disposé à l'aimer ?

OSIP.

Je l'aime déjà depuis longtemps ; c'est pour cela que je ne voulais pas épouser Olga.

LA COMTESSE.

Cela tombe à merveille et je ne croyais pas si bien faire, mais comme je ne veux pas qu'elle épouse un serf, je te fais libre.

Une grande joie se peint sur les traits d'Osip.

OSIP.

Pour cela, soyez bénie !

LA COMTESSE.

C'est bon, c'est bon, vous quitterez Schava. Je te donne la surveillance de mon grand haras de Morozowitchi, tu sais, ma terre près de Moscou.

OSIP.

Que toutes les grâces divines descendent sur votre tête vénérée !

LA COMTESSE.

Anna, ta femme, recevra une pension de mille roubles, tous les ans.

OSIP.

Cet argent me sera sacré.

LA COMTESSE.

Et maintenant encore une dernière recommandation. (Après un temps et riant.) Ne me fais pas attendre le baptême, tu sais, c'est moi qui serai marraine.

PAUL, à part.

Oh ! elle n'y va pas de main morte, la chère douairière ; quand elle veut, elle veut bien. C'est à l'œuvre que devrait la voir mon ami Roger. Si les dentelles de crin étaient encore à la mode, elle en tresserait avec les cheveux de ses servantes.

Il rit.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, ANNA, ANFISSA, MARINNA.

Elles entrent, Anna est en mariée.

ANFISSA.

Calme-toi, ma colombe, j'ai aussi pleuré quand on m'a mariée pour la première fois ; ce qui n'empêche pas que j'ai encore pleuré davantage, lorsque, quarante ans plus tard, j'enterrai mon dernier mari.

MARINNA.

A ta place, doux ange, je ne pleurerais pas du tout.

ANNA.

Mais, Osip, je ne connais pas cet homme.

LA COMTESSE, se levant.

C'est juste ; aussi, pendant que, pour te faire honneur je vais me parer, je vous autorise à faire plus ample connaissance. (Allant vers la droite. — Aux vieilles.) Allons, venez, vieux lambris ! Laissons un peu nos fiancés.

Elle sort.

ANFISSA, à Marinna.

Que vont-ils se dire ?

MARINNA, avec un gros soupir.

Est-elle heureuse !

Elles sortent en courant.

SCENE XVIII

OSIP, ANNA.

ANNA, à part.

Voyons, parlons-lui, c'est le dernier espoir qui me reste. (Haut.) Osip Mikaëloff, je sais que vous êtes bon, laissez-vous fléchir, prenez pitié d'une pauvre orpheline, ne m'épousez pas.

OSIP.

Est-ce que j'ose ?

ANNA.

Je ne vous suis rien, Osip ; dites à la comtesse que je vous déplaïs, que vous ne voulez pas de moi.

OSIP.

Je ne sais pas mentir !

ANNA.

Comment ?

OSIP.

N'avez-vous donc jamais rencontré mon regard, et si humble et si discret qu'il fût, ne vous a-t-il pas dit mes sentiments pour vous ?

ANNA, comme à elle-même.

Oh ! mon malheur est donc plus grand que je ne pensais.

OSIP.

Pourquoi ? Anna, je vous fais donc horreur ?

ANNA.

Non, Osip, non; mais alors je ne parviendrai jamais à vous dissuader.

OSIP.

Mais quand même je le voudrais, à quoi cela vous mènerait-il? Pensez-vous que notre maîtresse se contenterait de mon refus?

ANNA.

Qui sait? Peut-être? Cela ferait toujours différer.

OSIP.

Oh! non, plus maintenant, elle y tient trop; elle veut. Pour que je vous épouse elle m'a même promis l'affranchissement.

ANNA.

Mais vous ne savez donc pas que le jeune maître m'aime, et que moi aussi...

OSIP.

Oui, parlez-moi de cela! Parce que vous avez été élevée par la comtesse, que vous avez grandi derrière son fauteuil, dans les plis de sa jupe, que vous lisez des livres, que vous jouez du piano et parlez les langues des étrangers; parce que vous avez tous les goûts, toutes les idées des seigneurs, vous vous croyez des leurs? Erreur, ma pauvre enfant, ils pensent autrement. Ils n'oublient jamais que nous autres serfs, nous sommes leur chose et que nous leur appartenons. Aussi voilà pourquoi je vous dis : épousez moi, nous serons libres tous les deux et alors nous pourrons avoir droit à notre place au soleil.

ANNA, ébranlée.

Mais, Osip, je ne vous aime pas, j'en aime un autre.

OSIP, tristement.

Hélas! je le sais!

ANNA, vivement.

Alors, vous qui êtes honnête et fier, vous ne voudrez pas d'une femme qui aime un autre homme. (Un temps.) Vous oubliez donc la reconnaissance que vous devez à Wladimir Alexandrowitch?

OSIP.

Je ne l'oublierai jamais.

ANNA.

Prouvez-le-lui donc.

OSIP.

Non, pas ainsi.

ANNA.

Mais vous êtes religieux, Osip, et un mariage sans amour, c'est un acte contre la volonté de Dieu!

OSIP.

Je le sais. Mais il y a aussi des sacrifices que Dieu permet, qu'il approuve et qu'il récompense. Voyons, espérez-vous donc épouser notre jeune maître?

ANNA.

Oh! non, jamais; mais j'espérais rester tout simplement Anna.

OSIP.

Mais si la comtesse t'eût donnée à Wladimir, tu aurais été bien heureuse?

ANNA.

Certes.

OSIP.

Juge de mon bonheur quand moi, qui n'espérais pas non plus pouvoir être ton époux, je te reçois de sa main ! Et si je te refuse elle te donnera à quelque autre valet moins scrupuleux, moins honnête, moins pieux, moins fier, moins reconnaissant que moi. Que feras-tu alors ? Et pourquoi, entre deux maux inévitables, ne remercies-tu pas Dieu de t'envoyer le moindre ?

ANNA.

Que dois-je comprendre ?

OSIP, simplement.

Que je t'aime, voilà tout.

SCÈNE XIX

ANFISSA, MARINNA, OSIP, ANNA, IVANE,
puis LA COMTESSE et ANDRÉ.

IVANE, à Paul.

Intercédez, Pavel Pavlowitch ; notre jeune maître vous en sera si reconnaissant.

PAUL.

Impossible ; tu connais le caractère de la comtesse. (A part.) Et quant à Wladimir, c'est peut-être mon intérêt qu'il en veuille à sa mère.

Entrée générale.

ANDRÉ, venant de l'oratoire.

Voici Son Excellence.

IVANE, au père André.

C'est donc tout de suite ?

La comtesse parée arrive de droite, examine tout.

LA COMTESSE.

Allons, procédons !

André, suivi de son clerc qui lui donne le grand livre, s'assied au-dessus de la table, le clerc se tient à gauche, les deux vieilles au-dessus. — La comtesse assise dans le fauteuil à gauche. — Paul est allé à l'extrême droite. Osip au-dessus de lui. Quand il a répondu à André, Ivane se tient au fond à gauche, tous les moujiks sont derrière lui.

ANDRÉ, à Osip.

Approche, mon ami. Comment te nommes-tu ?

OSIP, s'approchant.

Osip, fils de Mikaëloff.

ANDRÉ.

Ton âge ?

OSIP.

Vingt-cinq ans.

ANDRÉ.

Es-tu garçon, marié, ou veuf ?

OSIP.

Je suis garçon.

Les questions et les réponses se font presque en même temps.

ANDRÉ, qui a tout écrit.

C'est bien... A votre tour, Anna Ivanowna.

Elle s'approche, implorant plusieurs fois silencieusement la comtesse qui se détourne; alors Anna se jette sur les mains du prêtre en sanglotant.

ANNA.

Mon père, mon père, pitié!

ANDRÉ, attendri.

Voyons, ne pleurez pas.

ANNA.

Mon bon père!

ANDRÉ, ému.

Vous n'avez pas besoin de répondre, je vous connais bien sans cela, Anna Ivanowna; j'inscris, voyez, j'inscris.

IVANE, dans un coin à voix basse.

La pauvre! la pauvre!

PAUL, à part.

Elle est vraiment jolie ainsi. Wladimir aura du mal à se consoler.

ANDRÉ, ayant fini d'écrire pendant l'aparté de Paul, prend le livre et lit.

« Ce 17 octobre 1851, à quatre heures du soir, dans le livre des actes civils de la paroisse de Schava, église de Saint-Nicolas, a été inscrit le mariage entre les nommés Osip Mikaëloff, serf de Son Excellence madame la comtesse Kathérina Danicheff. »

LA COMTESSE, se levant, l'interrompant.

Mettez serf affranchi, mon père. Tiens, Osip, voici ton acte d'affranchissement. (Elle lui donne l'acte, Osip lui baise la main.)
Continuez, mon père...

ANDRÉ, lisant.

« Et Anna Ivanowna, pareille sujette de ladite comtesse. »

LA COMTESSE.

Ajoutez : et pareillement affranchie ; ce que j'ai fait pour l'un, je veux le faire pour l'autre.

ANDRÉ, reprenant.

« Les deux parties contractantes réunissant les conditions voulues, toutes deux libres et non mariées jusqu'à cette heure. En foi de quoi, nous avons signé cet acte devant les deux témoins exigés par les lois. » Veuillez signer. (Osip s'approche. à Ivane.) Vous d'abord. (Ivane signe, puis le clerc et Osip, en dernier lieu Anna. — Le père André se lève et va vers l'oratoire, suivi de son clerc. — Au fond.) Venez, mes enfants, demander avec moi les bénédictions du Tout-Puissant.

Il sort, tout le monde le suit. La comtesse et Paul les derniers.

LA COMTESSE.

Et maintenant, monsieur le comte Danicheff, revenez quand il vous plaira.

PAUL, offrant son bras.

Ma chère tante.

Ils partent.

ACTE DEUXIÈME

A Moscou, quatre mois après le premier acte. — Chez la princesse Walanoff.
— Le décor représente une serre-salon, jardin d'hiver. — La scène est divisée de telle façon que le devant est chambre et le fond jardin avec de riches plantes exotiques, de sorte que l'on peut aller et venir dans l'une et l'autre pièce et entrer dans la coulisse à volonté. — Meubles dorés et capitonnés. Grande élégance, grand confort, grand luxe. — Porte à droite ; à gauche, grande porte ouverte menant dans la chambre de toilette de la princesse. — Sur le devant et à côté de la porte, une belle cheminée en marbre blanc avec une chute d'eau faisant écran, de telle façon qu'on voit le feu derrière une nappe d'eau.

SCÈNE PREMIÈRE

LA BARONNE DOZEN et TALDÉ au milieu de la scène sur un pouf, NATHALIE et LINDER assis près du piano, MADAME GERMAIN préparant le thé au fond, LE DOCTEUR KOUREFF dort près de la cheminée dans un fauteuil.

TALDÉ, debout.

Voyons, entre nous, baronne, qu'est-ce que c'est que la princesse Walanoff?

LA BARONNE, assise.

C'est la princesse Lydia Walanoff, fille du prince Walanoff, comme je suis la baronne Dozen, femme du

baron Dozen, comme cette jeune fille qui déchiffre au piano est Nathalie Virenski, comme M. Linder qui fait de la musique avec elle, est M. Linder un musicien allemand, comme M. Koureff, qui dort là-bas, est le docteur Koureff, comme madame Germain qui prépare le thé est madame Germain, la gouvernante française qui a élevé la princesse Lydia; — enfin comme vous êtes monsieur de Taldé, attaché d'ambassade par profession, touriste par hasard, et curieux par nature et même par nationalité.

TALDÉ.

Ce n'est pas cela que je vous demande, baronne, cela, je le sais aussi bien que vous.

LA BARONNE.

C'est pourtant tout ce que je veux vous dire. Le Français né malin qui a créé le vaudeville, quand il voyage dans un pays comme le nôtre, ne doit pas demander de renseignements. Il doit chercher, surprendre, voir, deviner. Ce n'est pas à nous, Russes, à donner des notes sur nous-mêmes; nous en dirions trop de bien ou trop de mal. Ayez des points de repère, partez d'une observation, tirez des conséquences : ce n'est pourtant pas difficile. La princesse est jeune et jolie, vous savez bien ce que c'est qu'une femme jeune et jolie, dans tous les pays du monde. Elle n'a pas voulu jusqu'à présent enchaîner sa liberté; elle a eu bien raison puisqu'elle n'aimait personne et que son père qui l'adore lui laisse faire tout ce qu'elle veut. Elle est coquette, c'est bien naturel. Tout le monde lui fait la cour, c'est bien juste. Elle n'est pas aussi riche qu'elle paraît, tant pis; le gouverneur général fait de nombreux cadeaux à son père, tant mieux; les mauvaises langues disent que c'est à cause de sa fille;

les autres, plus nombreux, assurent qu'il n'y a là qu'une compensation offerte par un vieux compagnon d'armes millionnaire à un ami moins bien traité par la fortune; choisissez. (Elle se lève.) Le gouverneur général vient souvent ici, mais sa femme l'y accompagne; il aime cette jeune fille, sa femme aussi l'aime; il a passé soixante ans; c'est donc paternel; enfin je viens dans la maison, moi, donc je trouve qu'on peut y venir; et comme je ne suis pas la première venue, c'est une garantie, même pour un Français curieux et moral comme doit être un attaché d'ambassade. Comment ne vous êtes-vous pas dit tout cela? C'était pourtant bien simple.

TALDÉ.

Alors Wladimir Danicheff, qui vient tous les jours ici et qui est d'une des meilleures familles de la Russie, peut épouser Lydia Walanoff.

LA BARONNE.

S'il l'aime, et si elle l'aime, pourquoi pas?

TALDÉ.

Lui donneriez-vous votre fils si vous en aviez un?

LA BARONNE.

Je ne sais pas ce que je ferais, si j'étais à l'âge où l'on a un fils à marier.

TALDÉ.

Baronne, vous êtes plus forte que moi...

LA BARONNE.

Êtes-vous sûre que c'est un compliment que vous me faites-là? (A Lydia qui entre.) Arrivez donc, ma belle, nous commençons à nous ennuyer sans vous.

TALDÉ.

Surtout madame.

Lydia entre, Nathalie vient l'embrasser, Koureff se réveille, vient baiser le bas de la robe de la princesse et retourne dormir. Elle va s'asseoir au milieu sur le pouf.

SCÈNE II

LES MÊMES, LYDIA, puis LE PRINCE
et ZAKAROFF

LYDIA.

Mille pardons de n'avoir pas été là pour vous recevoir, vous m'excuserez, n'est-ce pas? J'arrive de chez le gouverneur général où l'on prépare la grande fête, je n'ai pas perdu une minute et je suis morte de fatigue,

Elle s'assied.

NATHALIE.

Sera-ce beau?

LYDIA.

Superbe!

NATHALIE.

Vous nous conterez cela.

TALDÉ

Et le prince, où est-il?

LYDIA.

Il était là, il m'accompagnait, mais il a rencontré dans l'antichambre ce drôle de Zakaroff. (Appelant.) Germain!

MADAME GERMAIN

Vous désirez, princesse?

LYDIA.

Dites à Zakaroff qu'il peut entrer. Je ne veux pas que mon père le congédie sans que je lui aie parlé. Vous faisiez de la musique?

NATHALIE.

Oui.

LYDIA.

Cette musique est de vous, Linder?

LINDER, se levant.

Oui, princesse.

LYDIA.

Elle m'a paru charmante. (Linder va au piano.) Vous nous la jouerez tout à l'heure.

LINDER, saluant.

Oui, princesse.

LE PRINCE, entrant de gauche, arrive en chantonnant, suivi de Zakaroff qui reste sur la porte.

Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe...

LA BARONNE.

Ce doit être surtout la jambe que vous regrettez, mon prince.

LE PRINCE, la regardant sans la reconnaître.

Oui!... c'est surtout la jambe...

LYDIA.

Je pense, papa, que tu ne reconnais pas la baronne Dozen?

LE PRINCE.

Si fait, si fait. Qui ne reconnaîtrait pas la belle baronne Dozen? Et comment va Karl, votre mari?

LA BARONNE.

Vous me confondez avec ma belle-sœur, mon prince.

LE PRINCE.

Ah! c'est pardieu vrai, pardon!

LYDIA, à Zakaroff.

Entre, Zakaroff.

TALDÉ.

A quoi avez-vous employé votre après-midi d'aujourd'hui? Est-ce que vous avez patiné?

LYDIA.

Comme une folle.

TALDÉ

Pourquoi ne m'avez-vous pas invité, princesse?

LYDIA.

Vous ne savez pas patiner. Qu'est-ce que c'est qu'un homme qui ne patine pas?

TALDÉ.

C'est un homme qui regarde.

LYDIA.

Eh bien, regardez ici. Vous aurez plus chaud que là-bas; j'aurais eu trop peur que vous vous enrhumiez. Je ne veux pas me brouiller avec la diplomatie.

TALDÉ.

Vous la remplacerez si bien à vous toute seule.

LYDIA.

Je le crois, surtout la vôtre. Approche, Zakaroff.

Zakaroff s'approche d'elle.

ZAKAROFF.

Daignez permettre, Excellence, à un vieux chien fidèle de baiser vos mains vénérées.

LA BARONNE.

Ah! te voilà, je ne te voyais pas. Bonjour, bonjour. Combien de millions as-tu forgés depuis que je ne t'ai vu?

ZAKAROFF.

Ah! Excellence bien-aimée, les affaires vont mal, le peuple est dépravé; plus de discipline, plus de subordination, chacun fait ce qu'il veut. Peut-il être question de forger des millions quand on parvient à peine à joindre les deux bouts.

LYDIA.

Tu te plains toujours.

ZAKAROFF.

C'est qu'il y a de quoi, notre reine. La religion se perd, le peuple ne va plus dans nos saintes églises. (Continuant, il est éloigné du prince qui rit et cause avec Taldé.) Si notre père le czar n'y met bon ordre, nous verrons bientôt, que Dieu nous préserve, de jolies choses. (Parlant aux dames.) Nous verrons que nos moujiks voudront devenir à leur tour seigneurs et maîtres. (Le prince et Taldé se rapprochent du groupe.) L'administration est devenue trop faible.

LE PRINCE, jouant le sévère.

Hein? Quoi? Tu te permets de critiquer le gouvernement, maintenant!

ZAKAROFF, plat et avec un profond salut.

Qui, moi! Altesse! Un misérable chien! un ver rampant qu'en un clin d'œil ton auguste talon peut anéantir? Jamais!!! (Obséquieux.) Je dis seulement que notre père à tous, le czar blanc, est trop bon, que ses grands dignitaires imitent sa bonté, que sa noblesse n'est plus si fière, et que nos fils finiront pas se croire vos pareils! Vous ne le voyez donc point?

LA BARONNE, au prince. — Haut.

Il ne divague pas déjà tant, prince!

LYDIA, à Taldé.

Écoutez, écoutez... puisque vous voyagez pour votre instruction.

TALDÉ, venant.

Je ne perds pas un mot.

ZAKAROFF, encouragé.

Je sais bien ce que je dis! Ne parle-t-on pas de nous permettre d'acheter vos biens mobiliers?

LA BARONNE, tressautant.

Il ne manquerait plus que cela!

LYDIA.

Je crois bien! Où en sommes-nous? presque débordés déjà par tous ces parvenus, rustres de la veille, millionnaires du lendemain, et roturiers de toujours.

TALDÉ, à la princesse.

Princesse, me direz-vous ce que c'est que celui-là?

LYDIA.

Qui? Zakaroff? (A Zakaroff.) Monsieur qui est Français

me demande qui tu es ? (Haut, pendant que Zakaroff s'inclinant salue Taldé.) C'est un de nos Fouquets modernes ! C'est un simple paysan qui, étant tout bonnement cabaretier, proposa au gouvernement, il y a dix ans, un nouveau système de fermage des eaux-de-vie. Ce système fut appliqué à l'État et lui rapporte dix-sept millions de roubles par an de plus que l'ancien.

TALDÉ.

Mais c'est énorme, plus de soixante millions de francs !

LYDIA.

Et le plus joli, c'est que l'inventeur s'est fait avec cette idée une fortune colossale : on la chiffre à plus de trente millions.

ZARAROFF.

On exagère beaucoup, Excellence...

LYDIA, appelant.

Germain, qu'on nous serve le thé dans la serre.

TALDÉ.

Trente millions de roubles ?

LYDIA.

Sans doute.

TALDÉ, riant.

Brillante exception parmi les inventeurs ! Eh ! mais voilà un type original et une brillante connaissance à cultiver.

LYDIA.

Avant ses millions, il était serf de ma mère ; il m'a vu naître, je l'ai connu quand j'étais toute petite fille, j'ai un faible pour lui.

ZAKAROFF.

Et, à ton tour. tu es une mère pour moi.

TALDÉ.

Il vous tutoie.

LYDIA.

Ici, c'est du respect.

TALDÉ.

Ah ! Ah !

LYDIA.

Mais de la part des inférieurs seulement. (A Zakaroff.)
Enfin, qu'est-ce que tu veux ? Car si tu viens, c'est que
tu veux quelque chose ?

ZAKAROFF.

Si je n'obtiens justice, Excellence, je suis un homme
ruiné ; ne me refuse pas ton puissant appui auprès du
gouverneur général. (Hésitant et regardant Taldé, Bas.) Je vou-
drais te parler, mais...

LYDIA.

Eh bien ?

ZAKAROFF.

Ce monsieur que je ne connais pas, comment le ren-
voyer ?

LYDIA.

Je t'ai dit que monsieur est un Français, ça ne tire pas
à conséquence : tu peux parler.

ZAKAROFF.

Voici. D'abord, si tu ne me viens pas en aide, je suis
un homme perdu.

LYDIA.

On a sans doute de nouveau découvert que tu mets trop d'eau dans ton alcool comme la dernière fois?

ZAKAROFF.

Bêtises!... bêtises que tout cela, bienfaitrice adorée, simple calomnie, n'en crois pas un mot. Ce sont nos moujiks qui sont à présent si habitués à l'eau-de-vie, qu'elle ne les grise plus. Ils sont obligés d'en boire davantage, et alors ils assurent que j'y mets de l'eau. Bêtises que tout cela!!! La vérité, la voici! Aux enchères dernières, j'ai pris en ferme les eaux-de-vie de cinq districts. (Changeant de ton.) Cher, belle Altesse, très cher!!! Tout va mal, c'est la fin du monde qui approche, les vieux le disent.

Reprenant son ton ordinaire après un gros soupir.

LYDIA.

Mais va donc.

ZAKAROFF.

Donc, alors, j'ai pris ces cinq districts, mais voilà-t-il pas que le sénat a eu la malheureuse idée de limiter le nombre des cabarets! Il trouve ça moral, moi je trouve ça ruineux. A-t-on jamais vu qu'on veuille empêcher un homme qui paie ses cinq bons petits millions annuels rubis sur l'ongle, d'administrer son bien comme il l'entend.

LYDIA.

Si ton eau-de-vie est falsifiée, si elle fait mal aux pauvres diables qui la boivent, s'ils en boivent trop.

ZAKAROFF, s'animant.

Mais quand j'apporte mon argent on ne me rend pas

un kopek, et l'on ne me dit pas : Zakaroff, soyez assez bon, reprenez ce million, nous en avons assez de quatre. (S'animant de plus en plus.) Alors comment se fait-il qu'on empêche ce même Zakaroff de débiter ses produits comme il l'entend, non, dis toi-même, princesse, comment cela se fait-il ? Alors, j'ai présenté une supplique au sénat, demandant la permission d'augmenter le nombre de mes cabarets de trois cent cinquante et un. Je voudrais ta protection et celle de ton auguste père, que Dieu nous garde !... et mon affaire est gagnée !... Car à qui puis-je m'adresser, sinon à notre bien-aimée mère Lydia Borisowna.

LYDIA.

C'est bien, je causerai de toi avec papa, mais ne compte pas trop sur lui, car on veut faire des réformes.

ZAKAROFF, vivement.

Qu'on fasse des réformes quand je n'y serai plus, quand mon bail sera expiré ! Qu'est-ce que je demande ? qu'on me permette de débiter de l'eau-de-vie après minuit et qu'on ne soit pas trop regardant, si les cabarets sont ouverts les dimanches et fêtes pendant les messes ; j'ai écrit tout cela. (Rentrée des dames venant de la serre.) Tu sais aussi, belle princesse, qu'on vend dans nos cabarets toutes sortes de friandises pour les femmes, entre autres les plus belles noisettes. Je t'en enverrai de magnifiques, de dures, de grosses, sans tache, tiens, comme celles-ci. (Il montre des boucles d'oreilles en perles.) Allons, n'oublie pas, trois cent cinquante et un cabarets, une noisette par cabaret, cela t'en ferait plus d'une livre, qu'en dis-tu ? Et l'on pourrait s'en former un collier magnifique digne de ce cou de cygne, ma parole d'honneur !! pour le jour où

tu te marieras et où tu épouseras le comte Wladimir Danicheff.

LYDIA.

De quoi parles-tu ?

ZAKAROFF.

De ce que je sais ! Nous avons besoin de savoir un peu de tout, nous autres, et nous le savons comme je sais que la mère du comte vient d'arriver tout à l'heure et qu'elle repose dans tes appartements en attendant qu'elle fasse à son fils la surprise d'apparaître ici tout à coup.

LYDIA.

Qui te renseigne ainsi ?

ZAKAROFF.

Mon intérêt, Excellence. Je sais aussi que du jour où tu déclareras que tu épouses le beau Wladimir, le gouverneur en deviendra si triste, que j'aime mieux que tu m'aies recommandé avant, parce que tu auras peut-être moins de crédit après. Tu ferais donc bien de prendre tes précautions pour avoir, le jour de ton mariage, une fortune à toi, et ce jour-là, si tu as été bonne pour ton indigne serviteur Zakaroff, tu ne t'en repentiras pas.

LYDIA.

Peux-tu me donner tout de suite un bon de cent mille roubles sur la Banque ?

ZAKAROFF.

Certainement.

LYDIA.

Donne.

ZAKAROFF, prenant le bon dans son portefeuille.

Le voici.

LYDIA, appelant.

Baronne!...

LA BARONNE, venant à gauche.

Que désirez-vous, chère amie?

LYDIA.

N'avez-vous pas fondé un couvent, tout dernièrement?

LA BARONNE.

Oui.

LYDIA.

Eh bien ! voilà Zakaroff qui se repent d'avoir fait boire tant de mauvaise eau-de-vie aux moujiks et qui veut mettre un peu de sucre dans l'eau pure de vos religieuses ; il vient de me donner cent mille roubles pour votre couvent ; il demande en même temps au sénat de lui accorder trois cent cinquante et un cabarets en plus et de permettre qu'ils soient ouverts pendant les fêtes et les offices. Comme c'est en opposition avec son repentir, vous me ferez le plaisir de dire à votre mari, d'avoir l'œil sur lui, pour qu'on ne lui accorde rien de ce qu'il demande. Il a assez volé et il volera encore assez comme cela. (Elle se lève et va à lui.) Et puis il a une police trop bien faite pour un simple fermier des eaux-de-vie. Là-dessus Zakaroff, tu peux te retirer, et je te le conseille avant que Wladimir Danicheff arrive, car je n'aurais qu'un mot à lui dire pour que tes héritiers se réjouissent ! Allons, va !

Elle va à la cheminée.

ZAKAROFF, à part.

Mauvaise journée, deux femmes contre un homme, c'est trop!... Patience! patience! Ah! c'est ainsi qu'on me traite. Eh bien! tôt ou tard, j'aurai mon tour.

LA BARONNE, s'avançant.

Merci, Zakaroff, je vais faire prier pour toi; c'est le ciel qui va être étonné.

Zakaroff sort. — Tout le monde rit.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins ZAKAROFF, puis WLADIMIR
et LA COMTESSE.

LYDIA, à part.

Il est en retard. (Appelant.) Germain!

MADAME GERMAIN, venant à elle.

Que désirez-vous?

LYDIA.

La comtesse repose?

MADAME GERMAIN.

Oui; elle dort même profondément.

LYDIA.

Dans le lit.

MADAME GERMAIN.

Non, tout habillée. Elle m'a dit de venir la réveiller dès que son fils sera entré.

LYDIA.

C'est bien. (Haut.) Je vous disais donc que la fête serait

splendide et comme vous n'en voyez pas (A Taldé) en France. Nous venons de faire la répétition générale. Nous voulons dépasser tout ce qui s'est fait dans ce genre, même à Pétersbourg. On nous appelle des provinciaux, on verra. Nous aurons une procession de toutes les différentes nationalités de l'empire, représentées par de véritables hommes des différents pays. De véritables Samoïèdes, pas plus grands que ça et affreux sur leurs traîneaux attelés de rennes; de véritables Lesghiens qui ont fait leur soumission, mais dont le moins terrible a coupé plus de vingt mains, car vous savez que le Lesghien à qui nous faisons une guerre incessante, coupe la main à son ennemi et l'accroche à sa porte; nous, nous lui coupons la tête et nous la plantons sur une pique au milieu du marché; c'est charmant, n'est-ce pas, cet échange de bons procédés?

NATHALIE, entrant.

Ah! madame! dites-nous ce qu'il y aura encore?

LYDIA.

Attendez!... Le soir, tout le lac sera éclairé par des soleils électriques, il y aura des bohémiennes et de véritables ours blancs et des feux de bengale... Mais à propos d'ours, monsieur de Taldé, on m'a parlé d'une histoire de chasse. Il paraît que vous avez été héroïque, — contez-nous cela.

LA BARONNE et NATHALIE.

Ah oui! monsieur de Taldé, contez-nous cela.

TALDÉ.

Ce n'est pas moi qui ai été héroïque, c'est le comte Wladimir Danicheff, et je profiterai de ce qu'il n'est pas

encore arrivé pour vous raconter cette histoire dont sa modestie s'effaroucherait s'il était là, heureux si ce récit en vous parlant du héros peut vous faire oublier un instant qu'il est absent. (Il s'assied.) C'est une habitude dans votre pays quand un étranger arrive, qu'il est recommandé comme j'ai l'honneur de l'être et qu'on veut le bien recevoir, c'est une habitude de lui offrir de prendre part à une chasse à l'ours. Nous autres Français, nous acceptons toujours, un peu par curiosité, beaucoup par orgueil. Des gens qui n'ont jamais chassé que le perdreau, le lièvre, quelquefois le sanglier, mais le plus souvent l'alouette, ne peuvent faire autrement que de prouver qu'ils peuvent chasser l'ours, et d'ailleurs avec des chasseurs comme les seigneurs russes, il n'y a rien à craindre. Il est certain qu'ils ne vous laisseront pas tuer puisqu'on est chez eux. Je fus donc invité à la chasse qui eut lieu il y a trois jours chez le comte Woronzoff. — L'ours était de belle taille et il avait déjà reçu trois ou quatre coups de feu dont il ne paraissait pas se soucier, car il continuait sa route en laissant sur la neige une longue trainée de sang, lorsqu'il passa à quarante pas de moi. Je lui envoyai un coup de fusil. Était-ce un ours qui voulait bien recevoir des balles de ses compatriotes, mais qui ne voulait pas en recevoir d'un étranger, ou bien tout bonnement cette cinquième blessure lui agaçait-elle plus les nerfs que les autres, toujours est-il qu'il s'arrêta brusquement et puis courut droit sur moi. Quand il fut à vingt-cinq pas, je lui envoyai mon second coup de fusil, mais au lieu de s'arrêter il s'avança plus rapidement encore.

LA BARONNE.

Et que fites-vous?

TALDÉ.

Eh! madame! je ne fis pas le malin, comme disent nos gamins de Paris, et je me sauvai avec conviction dans la direction où je croyais rencontrer les autres chasseurs! Mais à peine avais-je fait quelques enjambées dans la neige, que je mis le pied dans un trou et que je tombai. Instinctivement j'appelai Danicheff et je tirai le yatagan qu'on m'avait prêté en me retournant sur le dos par un mouvement plus rapide que la pensée. L'ours s'élança sur moi. Je pris mon yatagan à deux mains et je frappai à tort et à travers; mais l'animal avait son idée fixe qui était de dévorer un attaché d'ambassade. Mes forces s'épuisaient, le sang qui coulait des blessures de la bête m'aveuglait; je sentais que c'en était fini, quand j'entendis crier : « Taldé! » J'eus la force de répondre : « Voilà! — Vous êtes dessous? — Oui. — Ne bougez plus. » Pan! pan! deux détonations se succédèrent coup sur coup, et l'ours tomba dans mes bras en me faisant des excuses : il était mort. Je ne le regrette pas. C'était le comte Wladimir Danicheff qui m'avait sauvé la vie tout bonnement.

WLADIMIR, qui est entré sur la fin.

Et qui avait fait, bavard, ce que vous eussiez fait à sa place. Un Français qui lutte avec une bête fauve qui l'a pris par derrière, un Russe qui voit cette lutte et qui tue la bête, c'est tout ce qu'il y a de plus simple, et tant qu'il y aura des Français, des Russes et des bêtes fauves, espérons que ce sera comme ça.

Ils se serrent la main.

LYDIA, venant lui donner la main.

Alors, vous n'emporterez pas une mauvaise impression de notre pays?

TALDÉ.

Quand je serai retourné en France et qu'on me demandera ce que je pense de la Russie, je dirai que les hommes y sont braves et que les femmes y sont belles.

LA BARONNE.

Ah ! voilà bien les Français, ils se tirent d'affaire avec un madrigal. Eh bien, je vous somme maintenant, sans vous laisser influencer par l'histoire de l'ours, de nous dire très sincèrement ce que vous pensez de nous.

Les dames vont toutes s'asseoir.

TALDÉ, debout.

Histoire de l'ours à part et toute reconnaissance et toute flatterie mises de côté, je vous dirai qu'un Français ne peut vraiment comprendre votre pays qu'après l'avoir vu comme je le vois. Une scène de vos mœurs comme celle de ce Zakaroff qui vous paraît toute simple, jetée tout à coup au milieu des nôtres, ferait pousser des cris d'étonnement à nos compatriotes qui passent cependant pour bien intelligents. En attendant, ce qui me frappe et ce qui fait le charme de votre pays, ce sont ses contrastes. Vous êtes un mélange singulier des coutumes les plus anciennes et des idées les plus modernes, de la superstition la plus primitive et de la civilisation la plus avancée. C'est absolument comme ici, tenez ! Deliors, vingt-cinq degrés de froid ; ici, un coin des tropiques ; dehors, la Sibérie, ici Sumatra ou Java ! Dans la rue on voit des gens mis à la dernière mode de Paris ou de Londres, coudoyés par vos compatriotes les moujiks affublés de leurs pittoresques peaux de moutons, qui sont si sales qu'elles me rappellent mon ours, chaque fois que je les rencontre. Des voitures attelées dans le plus pur style

anglais, des coupés on ne peut plus confortables, côtoient votre équipage national, le drojki, espèce d'instrument de torture oublié du moyen âge... Un fleuve sur lequel on se promène à cheval, des enseignes où on lit en gros caractères allemands ou français : Vraie boulangerie russe; des églises sans nombre, un opéra national avec un répertoire italien; un théâtre de comédie avec un répertoire français; et enfin, pas de milieu, tout le monde noble ou esclave, Excellence ou rien!

LE PRINCE, se levant.

Bravo! très cher, bravo! Vous faites notre éloge, ces contrastes sont notre originalité, notre grand cachet; nous sommes, nous; et nous pouvons être vous... même chez vous?...

TALDÉ.

Même jusque dans nos boudoirs, n'est-ce pas?

LE PRINCE, riant.

Même jusque dans vos boudoirs!... Ah! charmant et très exact.

Rentrée de Liuder et du docteur.

LA BARONNE, se levant.

Eh! il y a ma foi du vrai?

LE PRINCE.

Mais dans tout cela, mon cher, vous ne nous dites point ce que vous pensez des femmes.

LYDIA, gaiement, se levant.

Oui, oui, papa a raison, nous voulons savoir aussi comment vous nous jugez, n'est-ce pas, baronne?

TALDÉ.

Je l'ai déjà dit.

LYDIA.

Mais c'était une fadeur.

TALDÉ.

Mon Dieu, mesdames, la femme russe ne présente rien de particulier, il n'existe pas de nationalité pour les femmes, elles sont partout des femmes, cela suffit et c'est tout dire.

LYDIA.

Il veut absolument s'en tirer avec une sucrerie. Eh bien, moi, je parie que sur cette séduisante énigme qui s'appelle la femme, vous avez votre théorie toute faite.

TALDÉ.

Théorie, non, princesse, tout au plus mon petit point de vue à moi.

LYDIA.

Justement, dites vite, ça va nous amuser.

TALDÉ.

Ce n'est pas sûr, mais puisque vous le voulez, je commence. Moi je divise les femmes, — ou mieux — la femme, en deux catégories principales : celle de luxe, ou vraiment la femme, et celle de tous les jours, ou la... moitié du genre humain. L'une nous fait grand homme ou criminel, l'autre nous est indispensable pour le petit train-train de l'existence, pour laver nos enfants ou recoudre les boutons de nos chemises. L'une, quand elle aime un roi, s'appelle Cléopâtre ou Agnès Sorel ; quand elle règne elle-même, Sémiramis, Elisabeth ou Catherine le Grand ;

si elle fait du patriotisme, Jeanne d'Arc ou Charlotte Corday; si elle écrit, Sévigné, Staël ou George Sand; — monte-t-elle sur le théâtre, le public enthousiaste la rappelle par les noms de Malibran, Mars et Rachel; enfin, quand elle daigne aimer un simple mortel, elle le tue en l'immortalisant et répond au nom de Fornarina... L'autre, dame! l'autre s'appelle ma cousine, ma voisine, ma tante, ma cuisinière et même ma maîtresse... Et l'homme est ainsi fait qu'il cherche et croit pouvoir donner à celle qu'il aime un des beaux noms que je prononçais tout à l'heure; mais, hélas! un jour arrive où l'idéal rentre tout bêtement, mais de notre pleine conviction, dans madame Chose.... ou mademoiselle Machin!!

Tout le monde rit et se lève.

LE PRINCE, à la baronne.

Il les connaît?...

LA BARONNE.

Oui, avec l'esprit! comme la plupart des hommes et surtout des Français.

LYDIA.

Ah! vous remarquerez, mesdames, qu'il n'y a rien de particulier pour nous, dames ou femmes russes; nous sommes dans le tas avec madame Chose et mademoiselle Machin.

TALDÉ.

Vous, mesdames.

LYDIA.

Vous êtes très embarrassé.

TALDÉ.

Non. Et s'il m'était permis d'ajouter une légende à

toutes celles de votre pays, je me tirerais d'affaire en deux mots. Quand Dieu eut la fait femme, il réfléchit un moment et dit : Il faut faire mieux et pire... et il fit la femme russe.

LA BARONNE.

Ce qui signifie ?

TALDÉ.

Que vous êtes capables de toutes les exagérations dans le bien comme dans le mal, dans l'amour comme dans la haine, et que je ne souhaiterais pas à mon plus mortel ennemi d'aimer l'une de vous dont il ne serait pas aimé. Enfin heureux qui vous adore, plus heureux encore qui vous échappe. Ce ne sera pas moi.

Il salue Lydia.

LYDIA, se levant.

Allons, pas mal !

LA COMTESSE, entrant.

Et des mères russes qui font deux cents lieues en traineau pour venir embrasser leur fils... qu'en dites-vous ?

WLADIMIR, vivement, avec joie.

Ma mère !

TALDÉ.

Après ce geste-là il n'y a plus rien à dire.

WLADIMIR.

Mais comment êtes-vous ici ?

LA COMTESSE.

Une conspiration à distance entre la princesse et moi, et une surprise que je voulais te faire, le besoin que j'avais de t'embrasser, le désir de revoir mon vieil ami Boris ! Bonsoir, Boris.

LE PRINCE, qui ne la reconnaît pas.

Charmé, madame.

LYDIA.

Allons, papa, tu ne reconnais pas la comtesse Danicheff.

LE PRINCE.

Ah! oui... oui...

LA COMTESSE.

Autrement dit, vous m'avez oubliée, Boris. — Est-ce par coquetterie? Cherchez un peu dans votre mémoire d'il y a trente ans.

LE PRINCE.

J'y suis, j'y suis. Mais vous n'êtes pas changée, chère Sophia Fœdorowna, comment allez-vous?

LA COMTESSE.

Mal, puisqu'elle est morte depuis douze ans, Sophia Fœdorowna. Tu me prends pour une autre.

LE PRINCE.

Ah!... rien qu'à ce ton, qu'à ce grand air, j'aurais dû reconnaître notre première dame à portraits, la belle Kathérina Pétrowna.

LA COMTESSE.

Oui, mon vieux, nous avons dansé plus d'un menuet ensemble lors du dernier couronnement.

LE PRINCE.

Et vous allez passer quelques jours avec nous?

LA COMTESSE.

Je l'espère après un pareil voyage.

LE PRINCE, se retournant.

A-t-on donné des ordres ?

Madame Germain fait signe que oui.

LA COMTESSE.

Ta fille a pensé à tout ; dis-moi, elle est ravissante, ta fille !

Ils causent bas.

TALDÉ.

Princesse, voulez-vous me faire l'honneur de me présenter à la mère de mon sauveur ?

LYDIA.

Comtesse, M. le vicomte de Taldé.

WLADIMIR.

Un de mes bons amis, ma mère.

LA COMTESSE.

Oh ! je vous connais, monsieur ; mon neveu Paul m'a parlé de vous, et mon fils bien souvent dans ses lettres.

LYDIA, à Wladimir.

Vous êtes heureux ?

WLADIMIR.

Oui. Et c'est à vous que je le dois.

LYDIA.

M'en aurez-vous quelque reconnaissance ?

WLADIMIR.

Une reconnaissance éternelle !

LYDIA.

Je l'aimerais peut-être mieux moins longue et plus forte.

WLADIMIR.

Le temps ne lui fera rien perdre.

LYDIA.

N'importe, ne la dépensez pas tout de suite, et allez retrouver votre mère qui m'en voudrait peut-être de vous accaparer quand elle vient de si loin. Il y a des jours où je voudrais qu'elle m'aimât comme si j'étais sa fille.

LA COMTESSE, à Wladimir qui s'approche d'elle.

Je n'étais pas jalouse; tu pouvais rester où tu étais.

WLADIMIR.

Mais dites-moi... Ce n'est pas une mauvaise nouvelle qui vous amène ici?

LA COMTESSE.

Non, je ne me suis jamais dérangée pour porter de mauvaises nouvelles. Elles viennent bien toutes seules et toujours trop tôt.

WLADIMIR.

Et vous n'êtes pas fatiguée?

LA COMTESSE.

Si peu fatiguée, que je vais faire une partie de piquet avec mon vieil ami Boris qui a toujours eu cette passion.

Il s'agit de la table de jeu.

LE PRINCE.

C'est ça! Allons-y gaiement, comme disent les Parisiens.

Il rit. — Ils se placent.

TALDÉ, à Lydia, en désignant Linder qui joue toujours du piano.

Alors, ce monsieur fait de la musique comme ça tout le temps?

LYDIA.

Est-ce qu'il vous gêne?

TALDÉ.

Non.

LYDIA.

C'est mon musicien; c'est un Allemand que j'ai recueilli; je l'ai à l'année, j'adore la musique. Il me joue la musique de tous les pays à mesure qu'elle arrive, il fait partie de la maison. Voulez-vous que je lui dise de se taire?

TALDÉ.

Non. Et ce vieux monsieur qui dort toujours?

LYDIA.

C'est mon médecin, pour moi toute seule; dans un pays perdu comme celui-ci, il faut bien avoir un médecin à soi.

TALDÉ.

Mais vous n'êtes jamais malade?

LYDIA.

Jamais; aussi il dort toujours. Voulez-vous que je le réveille?

TALDÉ.

Non, il ne faut pas réveiller le médecin qui dort. (Sourpirant.) Ah!

LYDIA.

Vous soupirez, est-ce que vous êtes souffrant?

TALDÉ.

Pis que cela! Je suis amoureux.

LYDIA.

De qui ?

TALDÉ.

De vous.

LYDIA.

Vrai ?

TALDÉ.

Vrai. Il faut bien que ce soit vrai pour que je le dise, sachant...

LYDIA.

Sachant?...

TALDÉ.

Que vous en aimez un autre.

LYDIA.

Vous croyez ?

TALDÉ.

J'en suis sûr, et qui n'est pas loin, seulement...

LYDIA.

Seulement?...

TALDÉ.

On ne sait pas ce qui peut arriver.

LYDIA.

Oui, mais on sait bien quelquefois ce qui ne peut jamais arriver.

TALDÉ.

C'est ?

LYDIA.

C'est qu'un Français aime sérieusement.

TALDÉ.

Alors, il n'y a que les hommes russes qui sont capables d'aimer sincèrement et toujours?

LYDIA.

La même femme.

TALDÉ.

Naturellement. Alors, princesse, moi qui vous aime à la française, manière qui a du bon aussi, permettez-moi de vous prouver mon attachement en vous donnant un conseil : ne livrez pas trop votre cœur au sentiment qui l'occupe à cette heure, car un amour éternel est un chagrin éternel, quand il n'est pas partagé.

LYDIA.

Alors, vous croyez?...

TALDÉ.

Que Wladimir aime une autre femme; et comme un Russe n'aime qu'une fois et pour toujours, il en a pour sa vie.

LYDIA.

Le nom de cette femme?

TALDÉ.

Le nom n'y fait rien. D'ailleurs je ne le connais pas, c'est le secret de Wladimir.

LYDIA.

Et c'est lui qui vous l'a confié?

TALDÉ.

Lui-même. Le Russe se laisse facilement aller à la confiance avec le Français.

LYDIA.

Et il a tort puisque le Français le trahit. C'est bien mal reconnaître ce que le comte Danicheff a fait pour vous en vous sauvant la vie, que de divulguer son secret.

TALDÉ.

J'ai une excuse, c'est de vous sauver aussi la vie, princesse, en faisant ce que je fais, car une femme comme vous est capable de mourir d'un désespoir de cœur; ensuite j'ai à vous offrir le moyen de savoir à quoi vous en tenir, et en même temps je m'acquitterai envers Vladimir du service qu'il m'a rendu. Je n'aurai qu'à lui révéler les événements qu'il ignore et qui sont de la plus haute importance.

LYDIA.

Et ces événements, comment les connaissez-vous?

TALDÉ, se levant.

Cela, c'est mon secret, et mes secrets, moi, je ne les dis pas. Un attaché d'ambassade doit connaître les secrets des autres et ne pas dire les siens.

LYDIA.

C'est juste. Eh bien, j'accepte, sans le connaître, le moyen que vous avez de me faire connaître cette vérité qui m'intéresse.

TALDÉ.

Et ma récompense?

LYDIA.

Sera mon amitié.

TALDÉ.

Voilà tout?

LYDIA, se levant brusquement.

Qu'est-ce que vous voulez de plus? (Le toisant du regard.) Savez-vous, cher monsieur, que je vous trouve pas mal impertinent. Vous vous permettez de me faire la cour, vous me faites presque une déclaration, et vous semblez oublier à dessein que je suis demoiselle! Où voulez-vous donc en venir? Croyez-vous donc que je ne vous comprends pas? Mieux encore, voulez-vous que je vous dise le fond de vos pensées?

TALDÉ.

Je n'en ai qu'une.

LYDIA.

Au risque de paraître une fille étrange, je mettrai les points sur les *i*; il faut une bonne fois que nous nous expliquions. Vous vous trompez, mon cher monsieur, et pour un Français vous n'êtes pas galant, je ne sais pas même si vous êtes poli. Vous m'avez vue indépendante, ne ressemblant en rien à vos demoiselles fondues toutes au même moule, vous avez recueilli certains bruits sur mon compte, vous m'avez trouvée à votre goût et vous vous êtes dit : Voilà une place forte dont le siège ne sera pas difficile à faire et cela... impunément. Eh bien! cher vicomte (Riant.) ici votre clairvoyance et votre imagination vous ont égaré. Vous avez fait fausse route! Oui, que voulez-vous, je ne suis pas, quoi qu'on ait pu vous dire, la maîtresse du gouverneur général. Je le dis tout haut, comme je serais capable d'avouer le contraire... si cela était... J'aime Wladimir et je serai sa femme, comme sa mère et moi le désirons, ou je ne serai à personne. Est-ce clair? Et maintenant j'espère que la confiance que je viens de vous faire vous tiendra quitte désormais de

vous préoccuper de moi, ça ne m'amuserait plus du tout, vous savez. (Révérence.) Il n'est livre si beau qu'à la fin on ne ferme.

TALDÉ.

Soit, nous verrons bien. (A Wladimir.) Mon cher comte, vous m'avez sauvé la vie; je vous dois beaucoup; vous êtes tout ce qu'il y a de plus brave à la chasse et à la guerre. Êtes-vous aussi fort en face des douleurs morales?

WLADIMIR.

Pourquoi?

TALDÉ.

Parce que je n'ai qu'un moyen de vous prouver ma reconnaissance, c'est de vous apprendre quelque chose qui doit vous faire de la peine et une grande peine.

WLADIMIR.

Qu'y a-t-il?

TALDÉ.

Permettez-moi d'abord de vous demander si vous aimez la princesse Lydia et si vous comptez en faire votre femme?

WLADIMIR.

Nullement.

TALDÉ.

Je m'en doutais et c'est malheureux, car alors le chagrin eût été évité.

WLADIMIR.

Expliquez-vous.

TALDÉ.

Vous avez un fidèle serviteur, Nikifor; mais ce servi-

teur est un serf, il a peur de sa maîtresse votre mère : il n'a donc pas osé, depuis qu'il est ici avec vous, vous dire une chose qu'il est de votre intérêt de savoir parce que votre mère ne lui eût peut-être pas pardonné de vous l'avoir dite ; mais quand il a vu que je vous devais la vie et quand j'exprimais devant lui, qui vous avait aidé à me tirer de dessous cet animal, le désir que j'avais de vous rendre service à mon tour, il m'a dit : « Monsieur, il y a un moyen d'obliger mon maître, mais il ne faut pas que cela vienne directement de moi ; il faut même que je puisse jurer que je ne lui ai pas dit ce que je vais vous dire et que je vous prie de lui répéter. » Alors il m'a raconté votre amour pour mademoiselle Anna Ivanowna et le serment que vous avez échangé avec votre mère quand vous lui avez demandé la permission d'épouser cette jeune fille.

WLADIMIR.

Eh bien, ce serment je le tiens scrupuleusement, religieusement. Je viens tous les jours chez la princesse Lydia et ce n'est pas ma faute si je ne l'aime pas, je fais tout ce que je peux pour cela.

TALDÉ.

Et elle aussi ; mais si vous avez tenu votre serment, mon cher comte, la comtesse...

WLADIMIR.

La comtesse ?

TALDÉ.

N'a pas aussi religieusement tenu le sien.

WLADIMIR, avec un cri d'angoisse.

Anna !

TALDÉ.

Mademoiselle Anna a été mariée quelques heures après votre départ.

WLADIMIR.

Mariée... à qui ?

TALDÉ.

A Osip, le cocher.

WLADIMIR.

Ma mère a fait cela, c'est impossible.

TALDÉ.

Demandez-lui la vérité, mais ne trahissez personne.

WLADIMIR.

Je vous remercie, monsieur, mais sans le vouloir, vous me tuez peut-être.

TALDÉ.

Si douloureux que soit pour vous et pour moi ce que je viens de faire, il m'a semblé, mon cher comte, que c'était mon devoir.

WLADIMIR.

Vous avez raison, et, quoi qu'il arrive, je serai toujours votre obligé. Merci ! (Ils se serrent la main. — Allant à la comtesse à la table de jeu.) Ma mère...

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que tu veux, mon cher enfant ?

WLADIMIR.

Il faut que je vous parle.

LA COMTESSE.

Dis.

WLADIMIR.

A vous seule.

LA COMTESSE, bas, au prince.

Il va me parler de votre fille. (Haut.) Nous finirons la partie plus tard. (Elle se lève et va à Wladimir.) Qu'est-ce que c'est ?

WLADIMIR.

Vous ne m'avez pas parlé d'Anna, ma mère ?

LA COMTESSE.

Tu penses donc toujours à cette petite ?

WLADIMIR.

Plus que jamais, et plus je vis plus je l'aime.

LA COMTESSE.

Me voilà bien trompée dans mes espérances, car si je suis ici, c'est que j'étais convaincue que tu aimes la princesse comme elle t'aime, car elle t'adore, cette jolie fille. Elle me l'a écrit et j'y croyais.

WLADIMIR.

Je n'aime pas la princesse Lydia.

LA COMTESSE.

Tu crois à toutes les calomnies ?

WLADIMIR.

Que ce soient des calomnies ou des vérités peu m'importe, puisque celle qui en est l'objet ne me sera jamais de rien ; seulement je m'étonne que vous si fière de votre nom, vous ayez pu avoir l'idée de le faire porter par une femme qui a pu être soupçonnée. Si ambitieuse que vous

soyez pour moi, l'ambition a ses limites et l'honneur en est une.

LA COMTESSE.

Alors qu'est-ce que tu fais ici en y venant tous les jours ?

WLADIMIR.

Je viens y passer le temps comme il a été convenu que je le passerais jusqu'à l'expiration de l'année après laquelle vous devez tenir votre parole comme j'aurai tenu la mienne. Seulement, ma mère, on me dit que vous avez commencé par ne pas tenir la vôtre.

LA COMTESSE.

Et qui te dit cela ?

WLADIMIR.

Quelqu'un m'assure ce que je ne veux pas croire, et voilà pourquoi je viens de discuter tranquillement avec vous au lieu d'aller droit au fait. Est-il vrai qu'Anna a été mariée quelques heures après mon départ ? Oh ! répondez-moi.

LA COMTESSE.

C'est vrai.

WLADIMIR.

Par vous ?

LA COMTESSE.

Par moi.

WLADIMIR.

Avec le cocher Osip. Et pourquoi avez-vous fait cela ?

LA COMTESSE.

Pour mettre entre elle et toi une barrière infranchissable.

WLADIMIR.

Malgré l'engagement que vous aviez pris avec moi?

LA COMTESSE.

Une mère ne prend pas d'engagement avec un fils qui désobéit, qui menace et ne comprend pas. La raison, n'admet pas de transaction avec la folie. J'ai fait mon devoir; j'ai usé de mon droit de mère.

WLADIMIR.

Ces façons d'agir étaient peut-être bonnes du temps de la grande Catherine, elles ne le sont plus de nos jours. Vous avez fait une action que l'on qualifie de la même épithète dans toutes les langues, chez tous les peuples, quels que soient le sexe, l'âge, la parenté, les raisons de celui qui la commet. Et la preuve que vous saviez que cette action était... déloyale, c'est que vous l'avez commise en secret. Ah! je comprends pourquoi vous plaisantiez si souvent mon père, dont je tiens, je crois, c'est qu'il était un de ces petits esprits qui ont le respect de la foi jurée.

LA COMTESSE.

Mon fils...

WLADIMIR.

Vous n'avez plus de fils ici, comtesse Danicheff; en voulant tuer l'amour que j'avais pour ma fiancée, vous avez tué l'affection que j'avais pour ma mère. Adieu, madame.

LA COMTESSE.

Où vas-tu?

WLADIMIR.

Cela me regarde.

LA COMTESSE, à Lydia.

Retenez-le, princesse.

LYDIA.

Vous partez?

WLADIMIR.

Oui.

LYDIA.

Et quand reviendrez-vous?

WLADIMIR.

Jamais.

LYDIA.

Jamais!

WLADIMIR.

Je suis très loyal et très franc, princesse, et si dans mes fréquentes visites, dans mes paroles, vous avez vu autre chose que de l'amitié et la plus respectueuse galanterie, j'ai à vous demander pardon de mes visites et de mes paroles. Ma mère dit que vous avez cru comprendre que j'aspirais à l'honneur de votre main. Je ne veux pas de malentendu avec une personne qui m'a si gracieusement accueilli. Je ne vous aime pas et j'aime une autre femme à qui j'ai donné toute ma vie. Adieu, princesse.

LYDIA.

Adieu, monsieur.

LA COMTESSE.

Tu vas retrouver Anna Ivanowna?

WLADIMIR.

Peut-être.

LA COMTESSE.

Et si tu la trouves heureuse avec son mari, et si tu reconnais que cette serve était bien faite pour ce serf, qu'est-ce que tu feras?

WLADIMIR.

Je les tuerai tous les deux et je me tuerai après.

LA COMTESSE.

Malheureux ! C'est qu'il le ferait comme il le dit.

TALDÉ, à Lydia à droite.

Vous voyez, princesse, que mon moyen était bon.

LYDIA.

Oui, mais il ne sait pas ce que c'est qu'un amour comme le mien, quand on le méprise.

TALDÉ.

C'est de la haine ; nous savons cela, nous autres Français. (A la comtesse.) Eh bien, madame ?

LA COMTESSE.

Il ne veut rien entendre ; monsieur de Taldé, ne nous abandonnez pas.

TALDÉ.

Soyez tranquille, comtesse. Je suis tout à vous. Diable ! je tiens à connaître la fin de l'histoire.

Ils sortent.

LE PRINCE, au fond.

Eh bien ! baronne, faisons-nous un petit piquet ?

LA BARONNE.

Volontiers.

LYDIA, assise sur le canapé, pleure.

Ah! je l'aimais tant! Mais je me vengerai.

LE PRINCE.

Coupez, baronne.

LYDIA, agitée.

Linder, jouez-nous quelque chose.

LINDER.

Voulez-vous que je vous joue le dernier morceau de Chopin?

LYDIA.

Non, c'était un Polonais; autre chose.

MADAME GERMAIN, donnant le thé.

Vous avez pleuré?

LYDIA.

Oh! ce ne sera rien.

ACTE TROISIÈME

Le décor représente l'intérieur d'une izba russe. — Murs en poutres taillées; ameublement en bois blanc, chaises sans étoffe, banes idem, etc., etc., à l'exception d'une confortable chaise-longue capitonnée. — Le coin gauche de la scène est occupé par une armoire vitrée contenant des images, œufs de Pâques, rameaux bénits, ex-voto, etc. — Essuie-mains russes garnis de dentelles rouges et bleues suspendus de chaque côté de l'armoire. — Un grand poêle en faïence occupe le côté opposé, contre les fenêtres; — à gauche, un piano; à côté, une étagère garnie de cahiers de musique. — Les fenêtres sont de petite dimension. — Deux portes, l'une au fond, l'autre près du poêle. — L'acte se passe quinze jours après le second, à Morozowitchi, terre qu'habitent Osip et Anna. — Au lever du rideau, Anna achève de jouer un air russe. — Osip, debout devant le piano, le fredonne ou le chante. — Anna est en robe de laine, coupe que portent les dames. Osip a le costume d'un paysan aisé, bottes hautes, redingote longue en drap noir.

SCÈNE PREMIÈRE

ANNA, OSIP.

ANNA, finissant de jouer, se levant.

Assez, Osip! cela m'attriste!

OSIP, gaiement, se levant.

Joue alors de ta musique, si la nôtre t'ennuie, te déplaît...

ANNA.

Je ne veux pas dire cela, mon bon Osip, tu sais bien au contraire que j'aime quand tu chantes.

OSIP.

Mieux que quand je parle.

ANNA.

Pourquoi me dis-tu cela, Osip? J'aime aussi t'entendre causer; certes, tu es ignorant de bien des choses, mais est-ce ta faute si l'éducation te manque? Et puis, tu es un excellent élève. Si tu continues à faire les mêmes progrès, il faudra songer à un autre professeur, car bientôt tu en sauras autant que moi.

OSIP, tendrement.

Le maître n'est-il pas trop indulgent? C'est étonnant comme tu sais tout!

ANNA, gentiment.

Eh bien! pour récompenser ton professeur, pourquoi ne veux-tu pas le mener à Moscou? J'ai un si vif désir de voir notre sainte capitale.

OSIP.

Et tu la verras, en son temps, je te le promets.

ANNA.

C'est toujours ce que tu me répètes! le voyage n'est pas long cependant, à peine quelques heures de route.

OSIP.

Le haras m'occupe beaucoup en ce moment; je ne puis m'absenter encore.

ANNA.

Pour quelques jours seulement, mon bon Osip, je t'en prie. Tu sais, j'ai fait vœu d'aller m'agenouiller devant Notre-Dame d'Iverskaïa, la sainte patronne de Moscou.

OSIP.

Ne me prie pas ainsi, ma douce Anna. Est-ce que je puis te refuser quelque chose ? Je serais capable de partir sur-le-champ, et crois-moi, nous ne pouvons pas, aujourd'hui moins qu'avant. J'ai mes raisons, il y va de notre repos.

ANNA.

Je te sens sincère comme toujours, et je crois que ces raisons existent, mais me les diras-tu ? Puis-je les connaître ?

OSIP.

Sans doute, je n'ai rien à cacher à mon ange bien-aimé. J'attends des renseignements ; s'ils sont favorables, toute difficulté sera levée, — tu iras à Moscou... patiente encore un peu.

ANNA.

Soit, je patienterai... (Curieuse.) Et de qui dois-tu tenir ces renseignements importants ?

OSIP.

D'un ami qui a promis de venir me voir. Je l'attends même ce soir. Mais, dis-moi franchement ? T'ennuies-tu tant à Morozovitchi que tu veux courir le monde ?

ANNA.

Oh ! que tu es vilain de me parler ainsi, c'est maintenant que tu devrais te taire : où pourrais-je trouver une

vie plus calme, un intérieur plus tranquille que le nôtre ? Tiens, je ne t'ai pas remercié encore pour ce beau bouquet.

Elle montre un bouquet de fleurs d'automne et lui présente son front qu'Osip embrasse avec amour.

OSIP.

Tu n'as jamais été si affectueuse, ma colombe. Va, si tu es contente, moi, je suis bien heureux.

ANNA, admirant le bouquet.

Ces fleurs sont superbes. Les fleurs ! je trouve que c'est ce que Dieu a créé de plus beau au monde.

OSIP, simplement.

Après toi, — car en prenant à chacune de ces fleurs son charme principal, on n'arriverait pas à former un tout qui te vaudrait. N'es-tu pas plus blanche que cette marguerite, — plus fraîche que cette rose ; — tes yeux ne sont-ils pas plus ombragés, plus profonds que cette belle pensée?... Ces fleurs n'ont que l'éclat de la surface, toi, tu as une âme qui éclaire ta beauté, — une douce voix qui enchante l'harmonie, et je donnerais bien la moitié de ma vie pour que tes yeux me regardent une minute seulement comme ils regardent ces fleurs !

Il s'approche d'Anna.

ANNA, touchée.

Je n'aurais jamais cru que tu pusses t'exprimer aussi bien ; je ne mérite pas d'aussi douces paroles, mais elles me touchent.

OSIP, avec émotion.

Vrai ?

Prenant sa main.

ANNA, en se dégageant.

Si nous prenions notre thé; il me semble qu'il en est temps; va dire qu'on nous serve, va!

OSIP, tristement.

Tout de suite! (Il sort. — Anna se met au piano et joue quelques accords brillants d'une mazurka de Chopin. — Osip rentre suivi d'une servante, costume russe, portant le samovar. — Il écoute la fin du morceau en la regardant.) Anna! (Anna quitte le piano.) Dire que c'est toi que je vois ainsi près de moi, toi sur qui il y a quelques mois à peine je n'osais même pas lever les yeux! C'est le vrai bonheur! va, vivre ainsi loin de tous, — être toujours ensemble, — t'admirer, te soigner, te gâter, aimer Dieu, oublier les méchants, attendre doucement la vieillesse, — la rencontrer sans frayeur et être prêts à comparaitre devant notre juge à tous, — n'ayant jamais fait le mal. Voilà le beau rêve que ta douce image m'apporte chaque fois que je m'absorbe en elle. Dis, mon Anna, n'est-ce pas là un sort que le czar nous envierait?... Dis, ne me comprends-tu pas?

ANNA, mélancolique.

Si! M'as-tu jamais entendu me plaindre? Voici ton verre.

Elle lui sert un verre de thé.

SCÈNE II

LES MÊMES, NIKIFOR.

NIKIFOR, sur le seuil de la porte.

Salut!... Que Dieu soit avec vous.

OSIP.

Ah! c'est toi.

ANNA, avec joie.

Nikifor!... toi ici!... comment se fait-il que tu sois venu? Tu étais parti avec ton maître. Est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose ou bien à la comtesse?

NIKIFOR.

Non. Tout le monde se porte bien, je suis ici pour affaires personnelles. (Bas, à Osip.) Il faut que je te parle.

OSIP, à Anna.

Donne un verre de thé à Nikifor, bonne Anna, et laisse-nous causer. (Pendant qu'Anna va au samovar.) Que se passe-t-il? (A Nikifor.) Des choses graves?

NIKIFOR.

Très graves.

Anna apporte le verre de thé et le dépose sur la table près de Nikifor.

OSIP, à Anna.

Va, mon enfant, va.

Il l'embrasse sur le front. — Elle sort.

SCÈNE III

OSIP, NIKIFOR.

OSIP.

Voyons, parle.

NIKIFOR.

Dans ta dernière lettre tu me disais de savoir la vérité, par n'importe quel moyen, sur les sentiments du comte pour Anna; tu te le rappelles, n'est-ce pas?

OSIP.

Oui.

NIKIFOR.

Et toi, sais-tu à quoi t'en tenir sur les sentiments d'Anna pour le comte ?

OSIP.

Non, nous ne parlons jamais de lui. Nous n'osons ni l'un ni l'autre : elle par délicatesse, moi par crainte.

NIKIFOR.

Ce serait pourtant pour toi le plus important à savoir, car si elle ne l'aime plus, qu'importe qu'il l'aime encore ?

OSIP.

Tu crois donc qu'il l'aime toujours ?

NIKIFOR.

Hélas ! j'en suis sûr !

OSIP.

Mais cette intimité avec la princesse Walanoff dont tu me parlais si souvent dans tes lettres ?

NIKIFOR.

N'était que de la galanterie sans conséquence ; il ne l'aime pas.

OSIP.

Enfin, que s'est-il passé ?

NIKIFOR.

Comme tu m'avais autorisé à employer tous les moyens, — que je comprenais tes inquiétudes, — tes angoisses, j'ai brusqué les événements ; j'ai raconté ton mariage à un Français qui était là, et je l'ai prié de le dire au comte, sans lui apprendre de qui il tenait ce renseignement. A cette nouvelle, le comte a éprouvé une

émotion terrible, et il a eu avec sa mère une explication des plus vives. Ce qu'ils se sont dit, je l'ignore, mais ce que je sais, c'est que le comte est rentré à la maison dans une agitation qu'il ne pouvait cacher, qu'il a envoyé sa démission et que nous sommes partis.

OSIP.

Avec sa mère ?

NIKIFOR.

Non, tout seuls, et je suis venu pour te prévenir, car je ne doute pas que le comte et peut-être la comtesse ne viennent bientôt ici.

OSIP.

Que peuvent-ils me vouloir ?

NIKIFOR.

Je l'ignore ; mais à tout hasard, il est bon que tu saches à quoi t'en tenir, et que tu te prépares à cette entrevue.

OSIP.

Merci.

NIKIFOR.

Que vas-tu faire ?

OSIP.

Attendre.

NIKIFOR.

Pourquoi n'emmènes-tu pas Anna tout de suite ? Ce serait plus sûr. C'est ta femme, après tout.

OSIP.

Connais-tu un endroit sur la terre, Nikifor, où la femme qui aime n'emporte pas son amour ? Si Anna

aime toujours le comte, elle lui laissera son âme, je n'emporterai que le corps; nous souffrirons tous les deux. Que je souffre, moi, je suis un homme, et j'y suis habitué depuis mon enfance; mais elle qui a connu le bonheur et qui en a pris l'habitude! Non. Elle n'a jamais fait de mal à personne; pourquoi lui en ferais-je?

SCÈNE IV

LES MÊMES, ANNA, accourant très émue.

ANNA.

Nikifor! Nikifor! Tu accompagnais donc la comtesse?

NIKIFOR, très surpris.

Quoi? comment! la comtesse?

OSIP.

Que dis-tu?

ANNA.

La comtesse est ici! oui! je viens de l'apercevoir de ma fenêtre, c'est bien elle.

OSIP, à Nikifor.

Tu vois, elle guettait.

ANNA, à Nikifor.

Kathérina Pétrowna ici!... quelques instants après ta visite. — Il y a quelque chose.

NIKIFOR, épouvanté.

Et si elle me voit, je suis perdu!... je me sauve!... A tout à l'heure!... je n'ai pas de dos de rechange.

OSIP.

Accompagne Anna chez elle. (A Anna.) La comtesse vient certainement pour visiter son haras. Il est inutile que tu la voies, après ce qui s'est passé entre vous. Va, mon enfant, va.

Elle sort avec Nikifor.

SCÈNE V

OSIP, LA COMTESSE.

OSIP, allant au-devant de la comtesse qui entre rapidement.

Je suis bien heureux de voir Votre Excellence dans ma modeste maison. Elle a fait un bon voyage?

LA COMTESSE.

Il s'agit bien de politesse; je t'en dispense. Anna n'est pas morte en mon absence?

OSIP.

Non.

LA COMTESSE.

Tant mieux, (A elle-même.) ou tant pis, car ça simplifierait bien des choses. (Haut.) Et toi, tu te portes bien?

OSIP.

Oui, Excellence.

LA COMTESSE.

Mais, là, très bien?

OSIP.

Comme toujours.

LA COMTESSE.

Ainsi, tu peux voyager?

OSIP.

Parfaitement.

LA COMTESSE.

Alors, tu vas partir.

OSIP.

Aurais-je la bonne chance de pouvoir rendre quelque service à Votre Excellence, dans une de ses terres lointaines?

LA COMTESSE.

Justement.

OSIP.

Et quand faut-il partir?

LA COMTESSE.

Tout de suite.

OSIP.

Demain?

LA COMTESSE.

Aujourd'hui.

OSIP.

Je vais prévenir Anna.

LA COMTESSE.

Pour?

OSIP.

Pour qu'elle fasse ses préparatifs.

LA COMTESSE.

Tu n'as pas besoin de l'emmener.

OSIP.

Je ne veux pas la laisser seule.

LA COMTESSE.

Une absence de quelques jours.

OSIP.

L'absence ne dût-elle être que de vingt-quatre heures.

LA COMTESSE.

Mais je ne veux pas qu'elle parte.

OSIP.

Alors je resterai.

LA COMTESSE.

Et mes ordres ?

OSIP.

Votre Excellence les donnera à un autre.

LA COMTESSE.

Tu oublies que tu es à mon service.

OSIP.

Non, je me souviens que je suis libre.

LA COMTESSE.

Et ingrat.

OSIP.

Et reconnaissant, au contraire ; je vous dois la liberté que j'avais rêvée toute ma vie, et une femme à laquelle, même dans mes rêves, je n'osais aspirer. Si vous m'avez donné ces deux biens, c'est pour que je les apprécie et surtout pour que je les garde.

LA COMTESSE.

Tu sais bien pourquoi je te les ai donnés ?

OSIP.

Et c'est ce qui me dispenserait de toute reconnaissance, si je n'avais pas un esprit juste et une âme honnête. Je sais que vous m'avez donné Anna, non pas pour qu'elle fût à moi, mais pour qu'elle ne fût pas à un autre. Aujourd'hui, vous voulez me la reprendre par ruse après me l'avoir donnée par force. Malheureusement pour vous, madame la comtesse, aujourd'hui, ni Anna ni moi ne sommes plus vos serfs, nous sommes libres de par votre propre volonté. Je protégerai ma femme, même contre vous, surtout contre vous qui lui avez fait assez de mal avec votre haine pour que je craigne que vous ne lui en fassiez plus encore avec votre amitié.

LA COMTESSE.

Mais, tu ne sais donc pas ce qui se passe ?

OSIP.

Je m'en doute : votre fils ignorait le mariage d'Anna, et quand il l'a appris, il est entré dans un grand désespoir et dans une grande colère peut-être, parce qu'il l'aime toujours.

LA COMTESSE.

Eh bien ! tu as deviné ; c'est justement ça.

OSIP, calme et derrière la comtesse.

Et comme vous avez peur de perdre votre fils, vous voulez lui donner la femme qu'il aime, puisqu'il la veut absolument. Et dans votre monde, quand on veut quelque chose, il faut que cela soit, n'importe par quel moyen ;

mais Anna est mariée. Tant mieux, elle ne pourra plus être la femme, mais elle pourra être la maîtresse, et d'une maîtresse quand on se lasse, on se débarrasse facilement. Mais le mari? Un ancien moujik, est-il besoin de se gêner avec lui? On l'enverra faire un voyage, une commission quelconque, et pendant ce temps-là... Non, madame la comtesse, cela ne se passera pas ainsi.

LA COMTESSE.

Mais, tu ne sais donc pas, malheureux, que dans l'état d'exaspération où il est, Wladimir, il me l'a dit, est résolu à vous tuer tous les deux, Anna et toi.

OSIP.

Ceci me regarde.

LA COMTESSE, plus bas.

Es-tu donc sûr d'être aimé d'Anna?

OSIP.

Est-on jamais sûr de l'amour d'une femme?

LA COMTESSE.

Et si elle aime toujours Wladimir?

OSIP.

C'est possible.

LA COMTESSE.

Et si elle veut fuir avec lui!

OSIP.

Nous allons le savoir. (Il ouvre la porte et il appelle.) Anna!

LA COMTESSE.

Que fais-tu?

OSIP.

Vous allez le voir.

Anna paraît et va saluer la comtesse.

ANNA.

Madame la comtesse?

OSIP.

Anna Ivanowna, voici madame la comtesse qui demande si tu veux être la maîtresse de son fils?

ANNA, se jetant dans les bras d'Osip.

Quelle infamie !

LA COMTESSE.

Misérable !

OSIP.

Alors, tu as confiance en moi ?

ANNA.

Oui.

OSIP.

Tout ce que je ferai tu l'approuves d'avance ?

ANNA.

Oui.

LA COMTESSE.

Dis tout de suite que tu l'aimes, c'est bien plus simple.

ANNA.

Oui, je l'aime comme il mérite d'être aimé ; parce qu'il est impossible d'être plus noble et plus compatissant. Je l'admire parce qu'il est mille fois plus généreux et plus magnanime que moi, et tant que je porterai son nom, je respecterai ce nom.

WLADIMIR, apparaissant sur la porte du fond.

Anna !

ANNA, le reconnaissant et poussant un cri, va pour s'élançer, puis s'arrête, et se réfugiant dans les bras d'Osip.

Ah !

Wladimir descend menaçant, un fouet de classe à la main.

LA COMTESSE, voyant l'œil menaçant de Wladimir.
Mon fils !

WLADIMIR, se calmant.

Veillez vous retirer, ma mère, je veux parler à cet homme seul à seul.

LA COMTESSE.

Mais...

WLADIMIR pose son fouet sur la table, la reconduisant au fond.
Oh ! ne craignez rien !

OSIP, à Anna qui l'interroge du regard.

Va, mon enfant, va, et promets-moi de te tenir loin de cette porte et de ne pas entendre ce qui va se dire.

Il l'accompagne à droite.

ANNA.

Je te le promets.

Elle sort d'un côté pendant que Wladimir emmène la comtesse de l'autre.

SCÈNE VI

WLADIMIR, OSIP.

WLADIMIR, marchant vers Osip avec une colère toujours grandissante.

Ta mère allait être fouettée de verges, ton père allait périr par le fouet quand je me suis jeté aux pieds de

mon père, ton maître, et que j'ai obtenu leur grâce; non seulement je leur ai sauvé la vie, mais je me suis attaché à toi comme à un enfant de ma race; j'ai fait de toi mon compagnon, mon ami; je t'ai laissé partager mes jeux et presque mes études, et quand je suis parti dernièrement et que tu m'as demandé d'empêcher ton mariage avec une femme que tu n'aimais pas, j'ai intercédé auprès de ma mère et l'on t'a accordé cette nouvelle faveur; et toi, pour reconnaître tous mes bienfaits, pour t'acquitter de ta reconnaissance, tu n'as rien trouvé de mieux que de te prêter à la combinaison la plus honteuse et la plus basse, tu m'as volé la femme que j'aimais. Tu es un misérable et je ne sais ce qui me retient de te couper le visage.

Il saisit le fouet sur la table et lève la main.

OSIP, avec un grand calme.

Frappez, mais vous n'aurez pas assez de toute votre vie pour expier une pareille action.

WLADIMIR.

Parce que ?

OSIP.

Parce que je ne suis pas coupable.

WLADIMIR.

Tu oses dire...

OSIP.

Que fallait-il faire ?

WLADIMIR.

Refuser cette épouse.

OSIP.

Je ne le pouvais pas.

WLADIMIR.

Parce que tu l'aimais ?

OSIP.

D'abord (Nouveau mouvement menaçant de Wladimir) et puis, parce qu'on l'eût donnée à un autre qui ne vous aurait peut-être pas dû comme moi la vie de son père et de sa mère.

WLADIMIR.

N'importe. Tu n'aurais pas trempé dans une trahison.

OSIP.

La trahison, de qui venait-elle ?

WLADIMIR jette le fouet avec fureur.

De ma mère, hélas ! qui m'avait promis d'attendre un an, et si pendant cette année j'aimais toujours Anna, de me la donner pour femme.

OSIP.

Eh bien ?

WLADIMIR.

Eh bien ! deux heures après, elle te la donnait.

OSIP.

Et l'engagement qu'elle ne tenait pas, je l'ai pris pour mon compte, moi, et je l'ai tenu, voilà tout.

WLADIMIR.

Que veux-tu dire ?

OSIP.

Si les grands ne tiennent pas leurs serments et que les petits ne fassent pas leur devoir, où irons-nous ?

WLADIMIR.

Je ne te comprends pas.

OSIP.

C'est pourtant bien simple; je suis un honnête homme reconnaissant du bien qu'on me fait; vous aimiez Anna, elle vous aimait; moi je vous aimais tous les deux. Le présent que votre mère me faisait dans un moment d'injustice et de colère, je ne l'ai accepté, moi, que comme un dépôt, bien que j'ignorasse la promesse que votre mère vous avait faite. Êtes-vous sûr qu'un autre en eût fait autant? Que voulez-vous? J'ai été élevé dans l'idée que vous étiez mon maître, et vous y avez ajouté vos bienfaits. La liberté qu'on me donnait tout à coup ne devait pas me faire perdre brusquement mes habitudes d'esclave et ma dignité d'homme. Pourquoi, puisque l'esclavage n'avait pas obscurci ma conscience, la liberté l'aurait-elle détruite? Pourquoi aurais-je abusé d'un droit que je n'avais jamais reconnu aux autres sur moi-même : celui de disposer d'une âme qui n'a pas d'autre maître que sa volonté? Si Anna m'eût aimé comme je l'aimais, je ne me serais pas plus soucie de votre amour que je ne me suis soucie tout à l'heure de votre menace. Mais elle ne m'aimait pas et elle vous aimait. Cela, je le savais; elle me l'avait dit. J'étais devenu son maître comme vous avez été le mien, par une injustice; vous avez été bon pour moi, j'ai été bon pour elle. Au lieu de lui dire avec violence : Sois ma femme, je lui ai dit avec tendresse : « Sois ma sœur; et si celui que tu aimes, dans six mois, dans un an, t'aime encore, si toi tu l'aimes toujours, tu l'épouseras; je te le promets. » Et voilà comment nous vivons depuis quatre mois : elle confiante, moi malheureux,

mais résolu. Tu vois, maître, que si tu m'avais frappé, tu aurais fait une chose encore plus injuste que toutes celles qui m'ont été faites.

WLADIMIR, lui prenant la main.

Osip, mon ami, pardonne-moi.

OSIP.

Vous l'aimez donc toujours ?

WLADIMIR.

Ne me le demande plus maintenant.

OSIP.

Il faut pourtant que je le sache.

WLADIMIR.

Oui, je l'aime plus que jamais.

Un temps.

OSIP, passant la main sur son front.

Elle aussi vous aime toujours. Elle est malheureusement de celles qui n'aiment qu'une fois.

WLADIMIR.

Tu souffres ?

OSIP, s'éloignant.

Après tout, je ne suis qu'un homme, et j'avais espéré un moment. Vous pouviez vous éprendre, là-bas, d'une femme de votre rang, oublier l'ancienne esclave, et alors, peut-être, celle-ci, abandonnée, méprisée, se fût-elle aperçue que j'étais là, et m'eût-elle tenu compte de mon dévouement et de mon sacrifice, et je redoublais de soins, de tendresse et de respect. Oui, je ne vous le cache pas, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour m'emparer de

ce cœur qui vous est resté. (Wladimir s'assied sur le tabouret à gauche.) C'est tant mieux, peut-être ; qui sait ? si j'avais réussi j'aurais pu être jaloux du passé. L'homme a tant de peine à se rendre heureux ! Enfin, il n'y a plus d'espoir pour moi maintenant. Vous l'aimez toujours, et le cri qu'elle a poussé malgré elle, en vous revoyant tout à l'heure, me prouve qu'elle vous aimera éternellement. Il ne s'agit donc plus maintenant que de vous réunir si votre mère y consent.

LA COMTESSE, qui a ouvert la porte et écouté la fin de cette scène, s'avancant.

Certainement, j'y consens. (A part.) Puisqu'il n'y a plus moyen de faire autrement.

OSIP.

Ah ! vous nous écoutiez. C'est juste, je n'avais pas le droit de vous dire de ne pas écouter comme je le lui ai dit, à elle.

LA COMTESSE.

Et tu crois qu'elle t'a obéi ?

OSIP, ouvrant la porte.

Regardez, il n'y a personne.

LA COMTESSE.

Cependant, il faut l'appeler pour lui demander si elle consentira.

OSIP.

Elle consentira, soyez tranquille, mais ne la condamnez pas à me faire de la peine devant vous. Laissez-moi la douloureuse faveur de lui annoncer cette bonne nou-

velle; laissez-lui la pudeur de ne pas immoler publiquement un des deux cœurs qui sont remplis d'elle.

LA COMTESSE.

Mais, comment allons-nous faire maintenant?

OSIP, avec un sourire amer.

Vous avez bien pu nous marier contre notre volonté, madame la comtesse, il doit y avoir un moyen de nous démarier avec notre consentement?

LA COMTESSE.

Il n'y en a qu'un : c'est le divorce.

OSIP.

Eh bien! employez-le.

LA COMTESSE.

Mais un des deux époux divorcés ne peut pas se remarier, selon notre loi.

OSIP.

Lequel?

LA COMTESSE.

Celui qui a eu les torts.

OSIP.

Eh bien! ce sera moi qui aurai eu les torts.

LA COMTESSE.

Mais, peut-être, faudra-t-il que tu te laisses accuser d'une mauvaise action.

OSIP

Je me laisserai accuser.

LA COMTESSE.

Et que tu t'avoues coupable.

OSIP.

Je m'avouerais coupable.

WLADIMIR, se levant.

Eh bien, non, c'en est trop! Moi, je n'accepte pas à ces conditions-là.

OSIP.

Ne dites pas cela, mon maître; vous seriez forcé de revenir sur votre parole. Ceux qui aiment se sacrifient quelquefois; ceux qui sont aimés, jamais! Tout ce que vous ferez sera bien fait, madame la comtesse, et j'y souscris d'avance.

WLADIMIR, lui serrant la main.

Osip, je t'aime comme mon frère.

OSIP, avec effort.

Je paie la dette de mon père et de ma mère, voilà tout. Allez, allez tout préparer pour votre bonheur, et à bientôt.

WLADIMIR, en sortant.

Cet homme vaut mieux que nous, ma mère.

OSIP, seul, se laissant tomber sur une chaise la tête dans ses mains.

Oh! je suis bien malheureux!

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

LA COMTESSE, LE PRINCE, MARINNA, ANFISSA, ANNA et WLADIMIR, au fond sur la terrasse. Marinna et Anfissa sur le devant. Au lever du rideau, Wladimir, le prince, la comtesse et Anna regardent à tour de rôle dans une longue-vue sur la terrasse, Anfissa et Marinna à leur place ordinaire, près de la cage de Coco.

ANFISSA.

Qu'est-ce qu'ils regardent ainsi avec leur longue-vue?

MARINNA.

Le bateau qui vient par le Volga et qui doit amener la princesse Walanoff.

ANFISSA.

Qui rend sa visite à la comtesse.

MARINNA.

Ah! si ce n'était que cela, on ne l'attendrait peut-être pas avec tant d'impatience. Mais c'est elle qui s'est chargée d'obtenir du czar, pour Anna, par l'influence du gouverneur général, l'autorisation de divorcer.

ANFISSA.

Tu savais toutes ces choses, mon pigeon adoré?

MARINNA.

Oui.

ANFISSA.

Pourquoi ne les disais-tu pas?

MARINNA.

Parce que tu ne me les demandais pas.

ANFISSA.

Et où les as-tu apprises?

MARINNA.

En écoutant.

ANFISSA.

Alors, tu es aussi discrète que curieuse?

MARINNA.

Oui. Oreille ouverte, bouche fermée. C'est de la bonne politique.

ANFISSA.

Même avec moi?

MARINNA.

Tu vois bien que non, puisque, à ta première question, je te dis tout. Mais j'avais du chagrin. En vérité, je trouve ça très mal, ce qu'ils font tous à ce pauvre Osip. Car tu sais que pour obtenir le divorce, il faut qu'on l'accuse et qu'il se laisse accuser.

ANFISSA.

Et il ne pourra plus se remarier?

MARINNA.

Hélas ! le pauvre garçon.

ANFISSA.

Et cela te fait peut-être plus de peine qu'à lui.

MARINNA.

Qui t'a dit cela ?

ANFISSA.

Je n'ai pas eu besoin d'écouter, j'ai vu ; mais sois tranquille : œil ouvert, bouche close.

MARINNA.

Anna n'a pas de cœur ; elle abandonne trop facilement Osip. Elle a l'air de trouver cela tout simple.

ANFISSA.

Quand nous aimons un autre homme, l'homme qui nous aime est bien peu de chose pour nous.

MARINNA.

Ah ! ça, c'est bien vrai !

ANFISSA.

Comment sais-tu ça, toi ?

MARINNA.

Il y a des choses que les femmes savent de naissance.

ANFISSA.

Silence ! La comtesse !

LA COMTESSE vient de la terrasse, descend au milieu avec le prince. —
Aux vieilles.

Allez voir si tout est bien préparé dans l'appartement de la princesse. Allez. (Les deux vieilles sortent par la droite. —

Au prince.) C'est bien le bateau qui doit amener ta fille, Boris, dans une demi-heure elle sera ici.

LE PRINCE.

Je vais au-devant d'elle.

LA COMTESSE.

Et moi aussi.

LE PRINCE.

A quoi bon? Ne vous dérangez pas, et puis, si elle apporte un refus, mieux vaut que ce soit elle qui l'annonce à votre fils et que vous n'en sachiez rien avant lui. Il pourrait croire que vous vous êtes entendue avec Lydia.

LA COMTESSE.

Croyez-vous qu'elle apporte de bonnes nouvelles?

LE PRINCE.

Cela dépend de ce que vous appelez de bonnes nouvelles!

LA COMTESSE.

Au point où en sont les choses, je n'ai plus qu'à souhaiter que Lydia réussisse. Ce n'est pas il y a quarante ans, mon pauvre Boris, que nous aurions vu un des nôtres se prendre d'amour jusqu'au mariage pour une serve. Qu'est-ce que vous auriez fait, vous, à vingt-cinq ans, en pareil cas?

LE PRINCE.

Ce que j'ai fait et plus d'une fois. S'il fallait épouser toutes les femmes que l'on aime!... C'est déjà difficile d'aimer celle qu'on épouse.

La comtesse montrant Wladimir et Anna qui sont appuyés en causant sur la terrasse.

LA COMTESSE.

Regardez-les; ils sont déjà comme s'ils étaient mariés.

LE PRINCE.

Il faudra voir après. C'est égal. Ils ont l'âge où l'on fait des folies, j'ai celui où l'on n'en fait plus : je changerais bien avec eux.

LA COMTESSE.

Et moi aussi.

LE PRINCE, remontant.

A tout à l'heure. Et Dieu veuille que tout marche bien; mais si ça marche mal, qu'est-ce que vous ferez?

LA COMTESSE.

Ce que je ferai, moi? C'est bien facile à deviner, je ne ferai rien, puisqu'il n'y aura rien à faire. C'est ce qu'ils feront, eux, Wladimir et Anna, qui me préoccupe. Que le diable emporte l'amour!

LE PRINCE.

Il s'en gardera bien, c'est lui qui l'a apporté. Allons, au petit bonheur, comme disent les Français. (Il va pour sortir au fond et rencontre Taldé qui entre. — A Taldé.) Je parlais de vous, à bientôt!

Il sort au fond.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins LE PRINCE, TALDÉ.

LA COMTESSE, à Taldé.

Vous avez vu Osip?

TALDÉ.

Parbleu! depuis son arrivée à Moscou après son départ

de Morozowitchi, nous ne nous quittons plus, il s'est pris pour moi d'une belle affection, que je partage du reste, car c'est un homme, un vrai.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce qu'il dit ?

TALDÉ.

Il ne dit rien, il agit. Le dévouement et lui ont l'air d'avoir tété à la même mamelle; ils vivent ensemble comme deux frères de lait. Il y a de l'illuminé dans cet homme-là. Ah! ce n'est pas le premier venu. Bref, il accepte en souriant tous les moyens que vous avez employés et toutes les conséquences qu'ils peuvent avoir. Du reste, il va venir me retrouver ici, car il tient à être renseigné le plus tôt possible.

Wladimir et Anna viennent en scène pendant la fin de ce dialogue.

WLADIMIR, venant du fond, à Taldé.

Bonjour, mon cher ami.

TALDÉ.

Bonjour, mon cher comte. (A Anna.) Bonjour, madame, mademoiselle, comtesse. (A part.) Je ne sais plus comment l'appeler. (Haut.) Quelle belle journée! (A part.) Voilà une phrase commode quand on n'a rien à dire.

Wladimir et la comtesse s'en vont à la terrasse.

ANNA.

Et une journée qui marquera dans notre existence. C'est aujourd'hui que notre sort va se décider. Nous attendons la princesse Walanoff, qui s'est chargée de tout et qui a promis d'obtenir l'autorisation dont nous avons besoin.

TALDÉ.

Vous avez une grande confiance dans la princesse?

ANNA.

Je ne l'ai jamais vue; mais la comtesse s'est adressée à elle, et non seulement elle a reçu d'elle une réponse des plus encourageantes, mais la princesse lui a envoyé tout de suite son père avec les meilleures assurances. Vous la connaissez, vous, la princesse?

TALDÉ.

Où.

ANNA.

Elle est charmante?

TALDÉ.

De figure.

ANNA.

Et de caractère?

TALDÉ.

Aussi. La figure n'est-elle pas le reflet de l'âme, — surtout chez les femmes?

ANNA.

Vous n'avez pas l'air très convaincu de ce que vous dites.

TALDÉ.

Ce n'est pas devant vous, madame, mademoiselle, que je pourrais penser autrement que je ne dis; revenu en France, peut-être?...

ANNA.

Alors, vous m'estimez vraiment?

TALDÉ.

En pouvez-vous douter? Et quelle étrange question?

ANNA.

Ce que je fais ne vous semble pas mal? Ce mariage, pour lequel je sacrifie le bonheur et jusqu'à la réputation d'un homme qui ne m'a, non seulement jamais nui, mais qui ne m'a donné que des preuves de sa grandeur d'âme et de sa tendresse, ce mariage, s'il s'accomplit, ne vous paraîtra pas une mauvaise action de ma part?

TALDÉ.

Non.

ANNA.

Bien vrai?

TALDÉ.

Bien vrai.

ANNA.

Dans votre pays, vous penseriez de même d'une femme de votre pays?

TALDÉ.

Ce n'est pas au point de vue des autres pays, mais des mœurs du vôtre qu'il faut juger la situation. Osip fait un grand sacrifice, mais de ce mariage qu'il n'aurait jamais osé rêver, il a tiré tout d'abord le plus grand des biens : la liberté, qu'il n'aurait jamais eue sans cela. Il est évident que, le sacrifice accompli, la comtesse, Wladimir et vous, ferez tout ce que vous pourrez pour lui rendre la vie aussi heureuse que possible. Enfin vous ne l'aimez que comme un frère, vous ne lui avez jamais donné l'espoir qu'il pourrait être aimé autrement. Ce n'est donc pas votre amour qu'il sacrifie, c'est le sien, et il le sacrifiait avant comme après le mariage, puisque, avant comme après, il savait que vous en aimiez un autre.

ANNA.

Mais le divorce prononcé, puisqu'il aura accepté tous les torts, il ne pourra pas épouser une autre femme?

TALDÉ.

Pourquoi voudriez-vous qu'il épousât une autre femme, puisque c'est vous qu'il aime?

ANNA.

Et si le désespoir l'amène à l'ivresse, au suicide?

TALDÉ.

Non. Il n'est pas de ceux que la douleur abaisse; il est de ceux qu'elle élève.

ANNA.

Alors, je n'ai rien à me reprocher?

TALDÉ.

Non.

ANNA.

Ni à craindre pour lui?

TALDÉ.

Pas davantage.

ANNA.

Merci, monsieur. (Wladimir revient en scène.) J'avais besoin de m'entendre dire cela. Je suis très troublée, je l'avoue, depuis quelque temps, et je ne voudrais pas d'un bonheur que j'aurais fait volontairement du malheur d'un autre. (Elle s'éloigne à droite en disant à Taldé une dernière fois :)
Merci!

Puis elle va retrouver la comtesse.

TALDÉ, à Wladimir qui s'est approché de lui.

Vous êtes inquiet?

WLADIMIR.

Oui.

TALDÉ.

Vous êtes comme moi, vous n'avez pas grande confiance dans la magnanimité de la princesse?

WLADIMIR.

Je crois, je suis bien forcé de croire aux hommes qui se sacrifient à un autre homme; je crois moins aux femmes qui se sacrifient à une autre femme.

TALDÉ.

Elle ne vous aimait peut-être pas autant qu'elle le disait?

WLADIMIR.

C'est possible!

TALDÉ.

Et alors, il y aurait de l'espoir. Elle aurait tout le mérite du sacrifice sans en avoir les charges. (Entrée de Lydia et du prince par le fond.) En tout cas, vous allez savoir à quoi vous en tenir. La voici avec son père.

La comtesse va embrasser Lydia et elles descendent en scène, Anna à droite; le prince à gauche de Taldé.

SCÈNE III

LES MÊMES, LYDIA, LE PRINCE.

LYDIA, entrant.

Comtesse, que je suis heureuse de vous revoir.

Les deux femmes s'embrassent.

LA COMTESSE.

Et moi donc. Vous avez fait un bon voyage?

LYDIA.

Excellent.

LA COMTESSE.

Vous n'êtes pas trop fatiguée ?

LYDIA.

Pas le moins du monde. Un voyage sur un fleuve, cela ne fatigue pas. Un fleuve, c'est une route qui marche.

TALDÉ, au prince, bas.

Quelles nouvelles ?

LE PRINCE, même jeu.

Pas bonnes.

LYDIA, à Wladimir.

Bonjour, mon cher comte.

Elle lui tend la main.

WLADIMIR.

Je n'ai pas besoin de vous dire, princesse, combien je vous suis reconnaissant de tout ce que vous venez de faire pour moi, quel qu'en soit le résultat.

LA COMTESSE, présentant Anna.

Anna, ma filleule.

ANNA.

Qui, elle aussi, princesse, vient vous remercier et du plus profond de son cœur, de l'intérêt que vous avez bien voulu lui témoigner.

LYDIA.

Qui ne se serait intéressé à une situation comme la vôtre, et qui, en vous voyant, ne comprendrait les sentiments que vous inspirez de près, et de loin. Aussi,

mademoiselle, est-ce avec une véritable douleur que je vous ferai connaître la nouvelle que j'apporte.

TALDÉ, à part.

C'est le page de Marlborough !

ANNA.

C'est un refus.

LYDIA.

Malheureusement oui...

Anna pâlit, chancelle, mais se remet aus-tôt.

ANNA.

Un refus, sans appel ?

LYDIA.

Sans appel. Quand j'ai quitté Moscou, j'étais pleine d'espoir, presque convaincue du succès... Ce n'est qu'à Nijni, où je me suis arrêtée quelques jours, comme vous savez, qu'une lettre du gouverneur général est venue m'annoncer que tout était perdu...

WLADIMIR.

Perdu !

LYDIA.

Allez, il m'a fallu du courage pour continuer ma route.

LA COMTESSE.

Et quelles raisons donne-t-on ?

LYDIA.

La cause principale qui a motivé le refus est qu'avant même d'entamer un procès en divorce, le code exige pour les époux trois ans de vie commune. En outre l'empereur a ajouté qu'il ne veut plus entendre parler de divorce ; il

trouve que, depuis quelque temps, sa noblesse n'en abuse que trop et Sa Majesté n'admet pas que ce mal gagne aussi le peuple.

LA COMTESSE.

Le peuple, le peuple, mais il me semble qu'ici il s'agit de nous.

LYDIA.

Dans le fait, oui, madame la comtesse, légalement, non, puisqu'il n'est question que du divorce de deux de vos paysans affranchis.

LA COMTESSE.

J'aurais dû agir moi-même.

LYDIA.

Je doute que vous eussiez mieux réussi que moi.

WLADIMIR.

C'est moi qui ai empêché ma mère de partir. Je voulais vous devoir ce service à vous, princesse. Il me semblait que personne plus que vous ne devait mettre à l'honneur de me le rendre.

LYDIA.

J'ai tant insisté que j'ai failli y perdre le peu de crédit que j'avais.

WLADIMIR.

Il me reste à vous remercier et à vous demander pardon de tant de peine.

Il remonte un peu.

LA COMTESSE.

Qu'allons-nous devenir? Pourquoi m'as-tu retenue? Penses-tu que ma vieille tête, que ces cheveux blancs, n'auraient pas produit leur effet? On se serait rappelé

qui je suis... Un refus, un refus formel! Maintenant, que faire?... Cependant, j'agissais pour le mieux, je le croyais du moins; je consentais pour te sauver du désespoir, de la mort, à fouler aux pieds tous mes principes, toutes mes idées les plus chères. (Se levant.) Eh bien! non, ce n'est pas encore assez. Nous sommes condamnés sans ressource... On a aimé son fils jusqu'à la passion, jusqu'à la folie, on n'a vécu que pour lui, en lui seul on a tout mis, et c'est par lui qu'on souffre, qu'on est punie. Ah! c'est affreux, c'est affreux!

Lydia se lève. — La comtesse chancelle et va pour tomber. — Wladimir et Anna viennent vivement la soutenir et la conduire chez elle par la terrasse.

WLADIMIR, en s'élançant.

Ah! ma mère!

LA COMTESSE, en s'en allant.

Ce n'est rien... J'ai besoin d'air, voilà tout; et d'ailleurs, je vais partir pour Pétersbourg. Je veux voir si on refusera à la comtesse Danicheff la seule chose qu'elle aura jamais demandée de sa vie.

Elle sort avec Wladimir et Anna par la terrasse.

LE PRINCE, les suivant.

Mais qu'est-ce que je suis venu faire ici?

Il sort.

LYDIA.

Ah! pauvre femme, pauvre mère! Je suis vraiment navrée.

TALDÉ.

Vraiment?

LYDIA.

Oui... Que croyez-vous donc, cher monsieur?

TALDÉ.

Mon Dieu, je me disais : la princesse Lydia est une femme de cœur et d'esprit ; les bons jours sont les jours où l'esprit et le cœur arrivent en même temps ; mais il y a des jours où ils n'arrivent que l'un après l'autre, le second se chargeant de réparer les erreurs du premier.

LYDIA.

Je ne comprends pas.

TALDÉ.

Vous avez fait deux promesses, à propos de Wladimir : la première qui était de vous venger de lui, la seconde qui était de lui venir en aide. Vous vous êtes trouvée un beau matin en face de ces deux promesses. Vous vous êtes dit : Impossible de les tenir toutes les deux, et comme il fallait absolument manquer à une de ces promesses, vous avez manqué à celle qu'il était le moins agréable de tenir. Voilà ce que j'ai supposé... une minute ; mais je vous ai vue si émue tout à l'heure que je me suis reproché ces suppositions, que je vous fais toutes mes excuses, et que je félicite votre cœur, bien qu'il arrive un peu trop tard.

LYDIA, le regardant.

Et vous avez raison, cher monsieur.

MARINNA, entrant à droite.

Princesse, votre appartement est prêt.

LYDIA.

Je vous suis.

Marianna sort. Lydia, à la porte, se retourne, fait à Taldé une grande révérence, et sort.

SCÈNE IV

TALDÉ, seul.

Allons! j'ai touché juste. Mais du diable si je sais maintenant comment on va sortir de là. La petite a fait un grand effort sur elle-même; elle paraît très calme, c'est inquiétant; on ne sait plus à quoi s'en tenir avec ces exaltées-là quand elles sont calmes.

Osip entre.

SCÈNE V

TALDÉ, OSIP.

OSIP.

Monsieur...

TALDÉ.

C'est vous, Osip. (A part.) Bon! encore un autre exalté! Eh bien! mon ami, avez-vous obtenu ce que vous désiriez?

OSIP.

J'espère, et je ne saurais trop vous remercier de ce que vous avez fait pour moi.

TALDÉ.

Je savais bien qu'en vous mettant en rapport avec cet homme-là, il ferait de son mieux pour être désagréable à la princesse.

OSIP.

Mais, quelles nouvelles, monsieur? J'attendais que vous fussiez seul pour vous le demander.

TALDÉ.

Le divorce est refusé.

OSIP.

Il faut pourtant qu'ils soient réunis, puisqu'ils s'aiment. Il ne serait pas juste que j'eusse tant pleuré pour rien.

TALDÉ.

Il n'y a cependant aucun moyen d'aller contre la décision formelle de l'Empereur.

OSIP.

Oh ! si... il y a toujours des moyens.

TALDÉ, le regardant.

Vous en connaissez ?

OSIP.

Oui.

TALDÉ.

Je n'en connais qu'un, moi, c'est la mort du premier mari.

OSIP.

Il faut garder celui-là pour un cas extrême.

TALDÉ, à part.

Drôle d'homme ! Il a une manière de comprendre le dévouement qui vous fait froid dans le dos. (Haut.) Alors, vous voulez absolument que ce mariage se fasse ?

OSIP.

Absolument ! Je la veux heureuse. Vous, monsieur, je vous prie seulement de ne dire à personne que vous m'avez vu, excepté à la princesse Walanoff.

TALDÉ.

La princesse !

OSIP.

Je désire lui parler et je vous demande comme dernière faveur de la décider à m'accorder un instant d'entretien.

TALDÉ.

Soit !

OSIP.

J'entre ici, c'est l'oratoire de la comtesse... C'est l'endroit où je puis être le mieux conseillé ! Voici le comte... je vous laisse avec lui.

Il entre dans l'oratoire.

SCÈNE VI

TALDÉ, WLADIMIR, venant de droite.

TALDÉ, à Wladimir.

Eh bien ! votre mère ?

WLADIMIR.

Ma mère se calme un peu à l'idée qu'elle va partir pour Pétersbourg, et qu'elle obtiendra ce qu'elle veut, — je la laisse dans cette illusion, mais c'est fini. — Tout est perdu !

TALDÉ.

Et quelle est votre résolution ?

WLADIMIR.

Quitter ce pays.

TALDÉ.

Seul ?

WLADIMIR.

Non. Et je compte même sur votre amitié.

TALDÉ.

Que faut-il faire ?

WLADIMIR.

Vous savez qu'on ne peut quitter la Russie sans un passeport bien en règle. — Moi, je puis obtenir le mien, — mais il est une autre personne qui ne peut partir que sous un nom supposé. Il faut que, par vos relations, vous me procuriez un passeport de femme avec un signalement qui puisse convenir à Anna Ivanowna.

TALDÉ.

Elle consent à partir avec vous ?

WLADIMIR.

Elle consentira... puisqu'elle m'aime et qu'il n'y a plus d'autre moyen.

TALDÉ.

Ne parlez pas si haut, on pourrait nous entendre. C'est bien, comptez sur moi... Je m'occuperai aujourd'hui même de cette affaire. (A part.) Hum ! ce ne sera pas facile — surtout si Osip a entendu.

Il sort à droite.

SCÈNE VII

WLADIMIR seul, puis ANNA.

WLADIMIR, seul.

L'important, c'est de quitter ce pays ; une fois que nous aurons passé la frontière, je ferai savoir à ma mère

où nous serons et elle viendra nous rejoindre ! Il n'y a pas que la Russie dans le monde.

ANNA, venant de droite.

Vous m'avez fait demander de venir vous rejoindre, mon ami, me voici.

WLADIMIR.

Vous devez bien penser que j'ai à causer avec vous, ma chère Anna.

ANNA.

Oui... nous avons à causer et de choses bien tristes, hélas !

WLADIMIR.

Vous souffrez ?

ANNA.

Beaucoup.

WLADIMIR.

Comment se fait-il alors que vous paraissiez si calme ?

ANNA.

Parce que je reconnais que ma souffrance est méritée, et qu'en me punissant Dieu ne fait que ce qui est juste.

WLADIMIR.

Pourquoi ?

ANNA.

Parce que je suis coupable, — coupable d'orgueil et d'ingratitude, — d'orgueil, en ambitionnant, en ayant l'air de convoiter un rang, une position, un bonheur, une fortune auxquels ma naissance ne me donnait aucun droit ; d'ingratitude, en abandonnant et en sacrifiant si

facilement pour vous épouser un homme qui m'aime plus que sa vie.

WLADIMIR.

Ne m'aimiez-vous pas avant ?

ANNA.

Si.

WLADIMIR.

Ce mariage ne vous a-t-il pas été imposé par force ?

ANNA.

Oui.

WLADIMIR.

Cet homme n'a-t-il pas été le premier à comprendre que l'engagement que vous aviez pris forcément avec lui ne pouvait effacer celui que vous aviez pris librement avec moi ?

ANNA.

Oui ; mais cela n'empêchait pas cet homme de m'aimer ; cela ne l'empêche pas de souffrir. Qui sait, si en me rapprochant tout à coup de lui, en faisant de moi sa femme légale, qui sait si la Providence n'a pas voulu me faire comprendre que c'était là le seul et vrai mari que je dusse avoir, — si elle n'a pas voulu me dire : il est bien de ta race — celui-là, — il est bien de ton rang. — En dehors et au-dessus de lui... il n'y a que vanité ridicule, lutte dangereuse, remords certains ?

WLADIMIR.

Est-ce que vous ne m'aimez plus, Anna ? Est-ce que c'est lui que vous aimez ?

ANNA.

Oh ! je le voudrais bien ! Si je ne vous aimais plus, est-ce que je serais là ? Si je ne vous aimais plus, est-ce que je ne serais pas impitoyable pour vous, comme je l'ai été pour lui ? Est-ce que nous autres femmes, nous ne sommes pas tellement égoïstes et tellement lâches que nous immolons en souriant l'amour que nous avons inspiré, si sincère, si généreux qu'il soit, à l'amour que nous éprouvons, si léger qu'il puisse être ? Non, Wladimir, non, je vous aime, et, en ce moment, plus que je ne vous ai jamais aimé...

WLADIMIR.

Alors que nous importent les obstacles matériels que les hommes et les événements peuvent mettre entre nous ? Et si Dieu les a permis, qui te dit que ce n'est pas au contraire pour voir si nous aurons la force et la gloire de les vaincre ?

ANNA.

Soit. Qu'avez-vous résolu ?

WLADIMIR.

J'ai résolu de partir.

ANNA

Et moi aussi.

WLADIMIR.

Alors, dès demain, mon Anna, nous partons.

ANNA.

Où irez-vous ?

WLADIMIR, la prenant dans les bras.

Où tu voudras. Que m'importe, une terre ou une

autre... pourvu que ce ne soit pas celle où on nous opprime. Nous irons du côté de l'Orient, là où les jours sont plus longs, là où les nuits sont plus douces; nous gagnerons ces pays enchantés où la nature n'exige de l'homme que le désir d'être heureux. Ce ciel qui n'est bleu que quelques mois de l'année chez nous, nous l'aurons éternellement bleu, une fois que nous aurons brisé les chaînes qui nous attachent ici aux préjugés et aux conventions; ces lois qu'on veut nous imposer, nous les oublierons : ce sont des inventions humaines, elles ne sont inscrites nulle part dans l'œuvre de Dieu.

Il tombe à genoux.

ANNA.

Si ; elles sont inscrites dans nos consciences. Vous vous êtes trompé, Wladimir, au sens de mes paroles. En vous disant que j'allais partir, je voulais vous apprendre que je me condamnais à la retraite et que nous ne devons plus jamais nous revoir.

WLADIMIR.

Que dites-vous ?

ANNA.

Entre Osip et vous... l'un auprès duquel je ne peux plus demeurer, l'autre auprès duquel je ne dois plus vivre, il n'y a que la retraite et la solitude. Si j'étais libre, si j'étais encore simplement Anna, la serve sans famille, sans droits, mais aussi sans devoirs, je consentirais à partir avec vous puisque je vous aime, et notre amour me mettrait au-dessus de ces lois humaines que vous voulez braver ; mais je ne suis plus Anna Ivanowna, je suis la femme d'Osip, et c'est bien assez de l'avoir torturé dans son cœur, sans le déshonorer encore dans son nom. J'avais

accepté le sacrifice qu'il me faisait volontairement ; c'était déjà beaucoup, c'était même trop ; Dieu m'en punit. A partir d'aujourd'hui, je dois comprendre l'arrêt du Destin et je dois entendre la voix de ma conscience. Je suis morte pour Osip... mais je suis morte aussi pour vous. Vous ne me reverrez plus Wladimir, — c'est mon dernier adieu que vous recevez en ce moment.

WLADIMIR.

Tu as raison, Anna... adieu... j'en mourrai, voilà tout.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, OSIP.

OSIP, qui est entré pendant les derniers mots.

A quoi bon trois sacrifices quand un seul peut suffire.

WLADIMIR

Osip, toi !

OSIP.

Oui, je vous écoutais et vous jugeais. Vous êtes dignes tous les deux de ce que j'ai fait et de ce que je veux faire encore pour vous. La mort volontaire est un crime, et si je ne veux pas que vous mouriez, vous, par qui j'ai tant souffert, je ne veux pas non plus que vous ayez toute votre vie mon fantôme entre vous deux, car vous n'êtes pas coupables. Soyez tranquilles, je ne mourrai pas. Quand Dieu prend vraiment en pitié ses créatures, il les conseille mieux que cela. Si vous aviez été esclaves comme moi et si vous aviez passé de longues nuits à regarder le ciel et à l'implorer comme je l'ai fait pen-

dant toute mon enfance, pendant toute ma jeunesse, comme je l'ai fait surtout depuis six mois, vous reconnaissez tout de suite la voix de Dieu au milieu même du bruit et des cris de vos passions terrestres. Dieu me parle à moi, parce que le malheur de toute ma vie m'a mis plus près de lui que vous. Je vous ai juré que vous seriez l'un à l'autre et je suis un de ces humbles qui n'ont pas le droit de manquer à leur serment. (Wladimir s'avance.) Allez, mon maître. (Anna fait un mouvement.) Allez, ma sœur, et comptez sur moi.

ANNA, à Wladimir.

Que va-t-il faire ?

WLADIMIR.

Espérons, c'est un homme étrange.

Ils sortent.

SCÈNE IX

OSIP, LYDIA, la COMTESSE, WLADIMIR.

Osip réfléchit un moment, puis se dirige vers l'appartement de Lydia.

LYDIA, entrant.

C'est vous qui êtes Osip ?

OSIP, s'approchant.

Et vous, madame, vous êtes la princesse Walanoff ?

LYDIA.

M. de Taldé m'a dit que vous désiriez me parler ; je le voulais aussi de mon côté, car j'étais curieuse de connaître et de voir de près un héros de dévouement tel que vous.

OSIP.

Et moi, madame, je pourrais vous répondre, si je parlais le même langage, que je suis curieux aussi de connaître une femme jeune, jolie et toute-puissante, qui, au lieu d'être bonne et miséricordieuse comme il convient à ceux qui ont tout reçu de la Providence, préfère la haine à l'amour et la vengeance au pardon, et qui, pouvant faire le bien, sans qu'il lui en coûte autre chose qu'un sacrifice d'amour-propre, aime mieux faire le mal, au risque de sacrifier trois existences.

LYDIA.

Que voulez-vous dire ?

OSIP.

Je veux dire, madame, qu'en vous chargeant de demander ce divorce à qui pouvait le permettre, vous n'aviez pas d'autre but que d'empêcher un autre de l'obtenir, et que non seulement vous ne l'avez pas sollicité, mais que vous avez fait tout ce qu'il était en votre pouvoir de faire pour qu'on ne l'accordât pas.

LYDIA.

Cela est vrai. J'aimais cet homme qui ne m'aimait pas, et j'ai voulu qu'il souffrit comme j'avais souffert.

OSIP.

Et moi j'aimais cette femme qui ne m'aimait pas, et je ne veux pas qu'elle souffre comme j'ai souffert.

LYDIA.

Ce sont des héroïsmes que je ne comprends pas...

OSIP.

Tant pis pour vous.

LYDIA.

Enfin où veux-tu en venir? Car je ne suis pas ici pour que tu me fasses un sermon, malgré les dispositions mystiques que l'on te connaît.

OSIP.

Je veux en venir à ceci : — Pouvez-vous défaire ce que vous avez fait?

LYDIA.

Non.

OSIP.

Si vous le pouviez, le feriez-vous?

LYDIA.

Non. A qui m'a blessée, je ne pardonne jamais.

OSIP.

Que Dieu vous pardonne, alors. Encore une question : Quelqu'un dans le monde peut-il obtenir ce que vous vous êtes fait refuser?

LYDIA.

Personne.

OSIP.

C'est bien, je vous remercie, princesse, et à moins que vous n'ayez quelque chose à m'ordonner, je n'ai plus rien à vous dire. (Allant à la terrasse.) Monsieur le comte, madame la comtesse, (A gauche.) Anna Ivanowna, vous tous enfin, voulez-vous entrer. (A Marinna.) Marinna, veux-tu prier le père André de venir aussi. (Tout le monde entre, en dernier lieu le pope et son clerc.) Wladimir Danicheff, Anna Ivanowna, soyez unis et soyez heureux !

LA COMTESSE, à part.

Ah çà! il est fou!

LE PRINCE.

Mais, puisque Sa Majesté a refusé son consentement au divorce, tu sais bien que ces jeunes gens ne peuvent être mariés, du moins de ton vivant.

OSIP.

Pardon, Altesse. mais il y a une solution à laquelle personne n'a songé. (Au père André.) Est-il vrai, mon père, que, dans le cas où le mari renonce au monde pour se consacrer sans retour au service de Dieu, la femme redevient libre?

ANDRÉ.

Oui, mon fils, à la condition d'avoir une dispense qui le délie de son vœu de mariage; mais c'est là une insigne faveur!

OSIP, montrant un papier.

Cette dispense, la voici!

TOUS.

Ah!

OSIP.

Je l'ai obtenue grâce à l'intervention de M. de Taldé.

TALDÉ, prenant le papier.

Moi! (Lisant.) Ah! je comprends...

LYDIA.

Comment, vous! c'est vous?

TALDÉ, allant à Lydia.

Non, princesse, c'est Zakaroff qui a tout fait; il a fondé

tout exprès une église qui lui coûte deux cent mille roubles. Vous lui aviez appris malgré lui à faire le bien, sa générosité ne connaît plus de bornes. (Bas à Lydia.) Il est comme vous pour la vengeance, seulement la sienne réussit.

OSIP, à André.

Maintenant, mon père, veuillez inscrire sur le livre de votre paroisse, la déclaration solennelle que je fais aujourd'hui et par laquelle je me consacre pour jamais au service de Dieu dans l'église que M. Zakaroff a fondée ! Le czar est le maître de son peuple, mais Dieu est le maître du czar.

LA COMTESSE.

Ah ! brave Osip ! — Que puis-je faire pour toi ?

OSIP.

Merci, madame, je n'ai plus besoin de rien.

WLADIMIR, venant à Osip.

Mon sauveur !

ANNA, de même.

Mon ami !

OSIP.

Dites tout simplement : mon frère ! Ma décision est irrévocable et nulle puissance humaine n'y peut faire obstacle. Souffrez maintenant que selon notre sainte coutume et pendant que je suis encore Osip, je m'incline devant vous, que je fasse acte d'humilité et vous demande pardon des fautes volontaires et involontaires dont j'ai pu me rendre coupable ! Qui que vous soyez, vous tous qui êtes ici, pardonnez-moi donc le mal ou le tort que j'ai

pu vous faire ! (Se retournant vers Anna. — Il la baise au front.)
Quant à toi, Anna Ivanowna, c'est moi, c'est moi qui te pardonne.

Il va signer l'acte qui l'engage.

ANFISSA.

Quel homme !

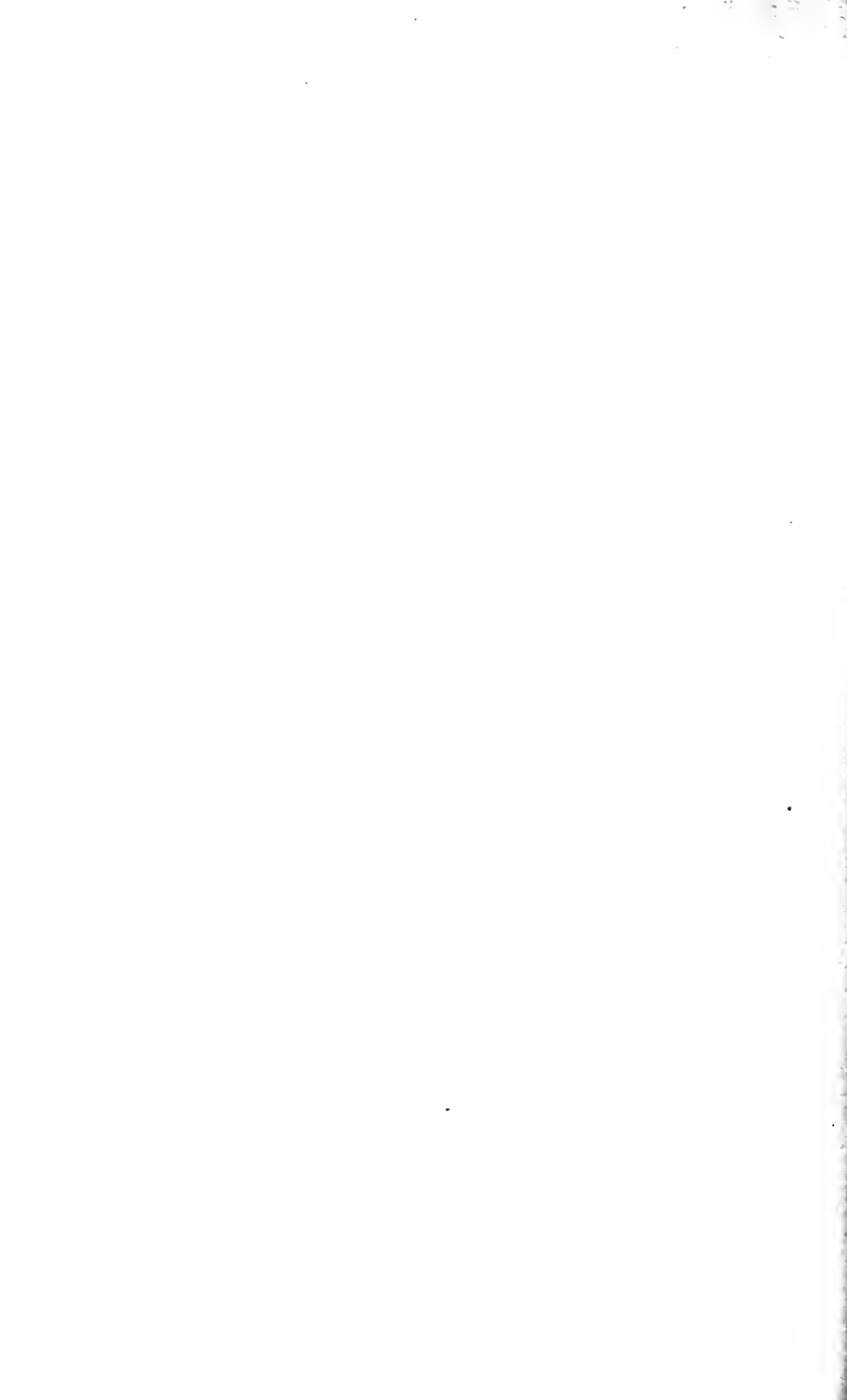
MARINNA.

Ce n'est pas un homme, c'est un ange.

TALDÉ.

Et dire que quand je raconterai cette histoire-là en France, il y aura des gens qui ne la croiront pas.

FIN DES DANICHEFF



M. GUSTAVE FOULD

LA

COMTESSE ROMANI

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le théâtre du GYMNASÉ, le 16 novembre 1876,
sous le pseudonyme de

GUSTAVE DE JALIN

PERSONNAGES

LE COMTE ROMANI	MM. WORMS.
TOFFOLO	LANDROL.
LE BARON	PUJOL.
FILOPPOPOLI	SAINT-GERMAIN.
ROLSTEIN	GANGLOFF.
ATTIKOFF	CORDIN.
DE LANTANA	DEPAY.
MARTELLI	CH. PASCAL.
LE REPORTER	BERNÈS.
BOCCADORO	REVEL.
MATTEO	MARTIN.
ANTONIO	PASCAL.
CAPERLI	LIVERANI.
FABRIZIO	BLONDEL.
GIUSEPPE	AMÉDÉE.
LE CHEF MACHINISTE	BINET.
UN CHEF DE CLAQUE	ISMAEL.
LE SOUFFLEUR	OULIF.
UN AVERTISSEUR	MONNET.
GIOVANNI	ROSE.
CECILIA ROMANI	M ^{mes} PASCA.
LA COMTESSE MAROZZO	LESUEUR.
LA BARONNE	MONNIER.
DE LANTANA	HELMONT.
LA PRINCESSE ATTIKOFF	BODE.
LA ROSAURA	PRIOLEAU.
ISABELLA	LEBON.
DE GALZIANA	DRÉGE.
MARTUCCIA	DINELLI.
MERCURE	GIESZ.
UNE FEMME DE CHAMBRE	MALVINA.

De nos jours, à Florence.

Le premier acte chez Romani, le deuxième au foyer du théâtre,
le troisième chez Romani.

LA
COMTESSE ROMANI

ACTE PREMIER

Un salon communiquant au fond, à droite et à gauche, avec d'autres salons. Le tout très élégant et très éclairé comme pour une grande réception. — Au lever du rideau plusieurs personnes sont debout contre la porte du côté droit et semblent écouter la comédie qui se joue à droite dans la coulisse. — D'autres personnages sont assis et causent sur la scène.

SCÈNE PREMIÈRE

ATTIKOFF, LA PRINCESSE ATTIKOFF, LA MAR-
QUISE GALZIANA, TOFFOLO, ROLSTEIN, LA
BARONNE DE RUZZI, MADAME DE LANTANA.

On entend dans la coulisse « Bravo! Bravo » et de nombreux applaudissements accompagnent les bravos. Les personnages qui sont contre la porte applaudissent les mains en l'air et plus bruyamment que les autres.

ATTIKOFF, applaudissant.

Brava! brava! brava!

LA PRINCESSE.

Taisez-vous donc, Serge, vous applaudissez comme un

sourd, c'est le cas de le dire, car vous n'entendez rien d'ici.

ATTIKOFF.

C'est vrai, ma mère, mais la belle comtesse m'entend et ce bruit lui fait plaisir.

LA MARQUISE.

Et puis, les comédiens, c'est comme les rois, pourvu qu'on les acclame, peu leur importe d'où viennent les acclamations.

LA PRINCESSE.

Alors ne parlons pas si haut, parce que nous empêcherions ceux qui veulent écouter d'entendre.

TOFFOLO.

Il n'y a pas de danger, madame; de la galerie où la représentation a lieu on ne peut rien entendre de ce qui se dit ici, si haut que l'on parle, et la preuve, c'est que nous, nous n'entendons pas la comtesse qui est en scène, et qui parle bien plus haut que nous. Tenez, écoutez. (Un temps pendant lequel on n'entend rien.) Vous voyez...

LA MARQUISE.

Ah çà! quelle raison la comtesse avait-elle de donner cette représentation?

LA PRINCESSE.

C'est pour les pauvres.

LA MARQUISE.

Oui, voilà le prétexte; mais la raison, la savez-vous, monsieur Toffolo, vous qui êtes régisseur du théâtre où la comtesse Romani jouait la comédie avant son mariage?

TOFFOLO.

Mon Dieu, madame, je crois que, outre le désir de venir au secours des pauvres de Florence, la comtesse a eu quelque plaisir à se faire entendre. Pour nous autres comédiens, l'habitude des applaudissements est telle, qu'au milieu de la plus grande fortune et de la plus haute position en dehors du théâtre, ces applaudissements nous manquent. La comtesse a eu un peu l'envie d'être applaudie comme autrefois, il faut lui pardonner, d'autant plus qu'elle aide ainsi, en jouant un acte de la pièce que nous montons en ce moment, à faire connaître le jeune auteur de cette pièce.

LA PRINCESSE.

Et c'est une autre actrice qu'elle qui va jouer le rôle au théâtre?

TOFFOLO.

Oui, madame.

LA PRINCESSE.

La comtesse Romani était donc vraiment une femme de talent? Je ne l'ai jamais entendue. Elle était déjà mariée quand je suis arrivée à Florence.

TOFFOLO.

Elle avait et elle a toujours un très grand talent.

LA MARQUISE.

Moi, je l'ai entendue et je suis de votre avis, monsieur Toffolo : il est vrai qu'elle était votre élève.

TOFFOLO.

En effet, madame, j'ai eu la bonne chance de lui donner ses premières leçons, mais cela ne prouve ni que j'eusse

du talent moi-même, ni qu'elle me doive celui qu'elle a. Il arrive souvent au théâtre qu'un comédien médiocre comme moi peut aider à se développer une grande artiste comme elle,

LA MARQUISE.

Vous êtes modeste, monsieur Toffolo.

TOFFOLO. riant.

Tous les comédiens le sont, madame, c'est bien connu. La comtesse a bien voulu garder un bon souvenir de mes leçons et elle m'a fait l'honneur et l'amitié de me demander mes conseils dont elle n'avait nul besoin pour la représentation de ce soir. Elle m'a prié de me tenir dans ce salon, de l'écouter, de la regarder, ce que je fais, tout en causant avec vous par suite d'une grande habitude. Voilà, mesdames, comment j'ai l'honneur de me trouver au milieu de vous.

LA MARQUISE.

Et nous en sommes enchantés, monsieur Toffolo, car nous vous avons applaudi bien souvent et nous sommes heureuses de pouvoir vous le dire au risque de blesser votre modestie. Mais nous vous rendons à vos fonctions de juge que nous avons interrompues trop longtemps.

TOFFOLO, s'éloignant, à part.

Autrement dit, nous vous congédions et nous avons à dire des choses qui ne vous regardent pas.

LA MARQUISE, à Rolstein.

Dites donc, mon cher Rolstein, vous qui étiez un habitué du théâtre du temps que la belle Cecilia y brillait, faites-nous donc l'amitié de nous dire pourquoi le comte l'a épousée ?

ROLSTEIN.

Parce qu'il l'aimait.

LA MARQUISE.

Était-ce une raison suffisante ?

ROLSTEIN.

En tout cas, c'était la meilleure, d'autant plus qu'il n'y avait que ce moyen de réussir.

LA MARQUISE.

Êtes-vous sûr qu'il n'y en avait pas d'autres ?

DE LANTANA.

Lesquels ?

MADAME DE LANTANA.

Ceux que d'autres avaient employés auparavant.

ROLSTEIN.

C'est une calomnie. La Cecilia était une très honnête personne, et la preuve que vous êtes de mon avis, chère madame, c'est que vous venez chez elle.

MADAME DE LANTANA.

D'abord, j'y viens en payant, comme j'irais à tout autre spectacle, et puis si on n'allait que chez les honnêtes femmes...

LA BARONNE.

On ne pourrait quelquefois pas rentrer chez soi.

LA PRINCESSE.

C'est une méchanceté, baronne.

LA BARONNE.

Certes non, je suis tout ce qu'il y a de plus indulgente. Je profite de ce qu'on ne peut rien dire sur moi pour ne

jamais rien dire sur les autres femmes. Ce n'est déjà pas très facile, même pour une femme bien née, bien mariée, bien élevée et bien surveillée, de ne pas prêter quelquefois à la médisance; qu'est-ce que ce doit être pour une fille sans éducation, sans famille, sans fortune, n'ayant eu souvent que les plus déplorables exemples sous les yeux et jetée par là-dessus dans toutes les facilités de la vie de théâtre? Ces femmes qui nous font pleurer, qui nous font frémir, qui nous exaltent pendant toute une soirée avec des paroles d'amour et des scènes de passion, qui nous troublent, qui nous perdent quelquefois, nous que tant de choses défendent et protègent, vous voulez qu'elles ne ressentent jamais ce qu'elles expriment si bien, qu'en ôtant leur costume elles dépouillent également le personnage qu'elles étaient quelques minutes auparavant, et que, dans cette âme et dans ces sens de femme, il ne reste plus rien de la grande poésie de Juliette, de Desdémone, de Chimène, de Phèdre, de Mirra? Comment! nous qui nous laissons quelquefois séduire par les phrases connues et banales d'un courtisan vulgaire et obscur, qui nous dit que nous sommes belles et qu'il ne peut pas vivre sans nous (ce dont nous ne devrions jamais croire que la moitié, la première bien entendu), nous voudrions que ces femmes, libres de leur personne, de leurs sentiments, ne se laissassent jamais entraîner par la poésie de Shakspeare, de Corneille, de Racine, de Gœthe, d'Alfieri; vous êtes trop exigeantes, et vous leur demandez trop.

MADAME DE LANTANA.

Nous ne demandons pas à ces dames d'être vertueuses, nous demandons seulement à nos maris de ne pas

nous abandonner pour elles et à nos fils de ne pas les épouser.

On entend des bravos frénétiques dans la coulisse, des « ah! ah! ah! » prolongés. Les hommes qui étaient à l'entrée de la galerie sont montés sur des chaises et applaudissent. D'autres sont accourus pour voir et applaudir. Le comte et le marquis lui-même se sont précipités.

ATTIKOFF, monté sur une chaise, battant des mains.

Bravo! bravo! bravo! Elle est donc superbe. Où est mon bouquet! J'en enverrai chercher un autre pour la fin. Ah! le voilà. (Il le prend sur une table, remonte sur une chaise, jette le bouquet par-dessus ses voisins. — Les cris redoublent. Au domestique pendant les bravos.) Giuseppe?

LE DOMESTIQUE.

Mon prince.

ATTIKOFF.

Allez-moi chercher tout de suite un autre bouquet. deux autres bouquets. Bravo! bravo!

Giuseppe sort.

LA BARONNE, montrant tous ces applaudissements.

Tenez, voilà ma réponse. Comment voulez-vous que nous luttions?

SCÈNE II

LES MÈMES, LE COMTE ROMANI,

puis UN DOMESTIQUE.

L'ANTANA, prenant les mains du comte qui entre.

Bravo! mon cher comte, bravo, admirable!

ROMANI.

Ce n'est pas moi qu'il faut féliciter, mon cher ami, c'est la comtesse.

LANTANA.

La comtesse, je l'applaudis et, vous, je vous félicite d'avoir une femme pareille. Jamais elle n'a eu plus de talent. Quelle perte pour le théâtre et pour l'art !

LA BARONNE.

Nous sommes dans l'enthousiasme.

ROMANI.

Mais vous n'êtes pas dans un bon endroit ; on n'entend rien d'ici.

MADAME DE LANTANA.

Nous sommes arrivés un peu en retard, mais pendant les scènes de la comtesse, nous nous approchions et nous montions sur les chaises que nous cédaient ces messieurs. Elle vient d'être admirable.

ROMANI.

Vous allez la voir dans la dernière scène, tout à l'heure quand elle va rentrer, je crois que vous serez contents.

ATTIKOFF.

Elle est donc superbe, mon cher comte, superbe, je vous assure. C'est moi qui ai jeté le bouquet tout à l'heure, je l'avais apporté pour la fin, je n'ai pu résister, j'en ai envoyé chercher un autre. Vous savez qu'à Pétersbourg, on donnerait à la princesse cent mille francs pour les cinq mois de la saison, et un bénéfice et quels cadeaux ! Mais vous êtes millionnaire et vous accaparez cet admirable talent pour vous tout seul. Égoïste ! Vous nous donnerez encore une représentation.

ROMANI.

Non. Cecilia a voulu absolument faire quelque chose

pour les pauvres. Je ne lui ai permis de jouer avec ses anciens camarades que pour cette raison de charité. Dans quelques jours, nous quitterons Florence.

LANTANA.

Vous partez ?

ROMANI.

Oui.

LANTANA.

Où allez-vous ?

ROMANI.

En France et en Angleterre.

LANTANA.

Pour longtemps ?

ROMANI.

Peut-être pour toujours.

LANTANA.

Quelle raison avez-vous de quitter votre patrie où tout monde vous aime, vous et la comtesse ?

ROMANI.

La comtesse est souffrante, on lui ordonne le changement d'air, le voyage, la distraction.

Pendant ce temps Romani reçoit les félicitations de plusieurs invités.

UN DOMESTIQUE. à Romani.

Madame la comtesse demande monsieur le comte.

ROMANI.

J'y vais, je vous quitte ; je manquerais mon entrée !

LA BARONNE.

Comment cela ?

ROMANI.

Cecilia va rentrer en scène pour son dénouement, et elle veut que je sois là à toutes ses sorties. Elle est superstitieuse, elle prétend que je lui porte bonheur.

LA MARQUISE.

Elle en aura encore eu la preuve ce soir. Faites-lui mes compliments, elle est charmante.

ROMANI.

Venez le lui dire vous-même.

LA BARONNE.

Vrai, cela ne la troublera pas ?

ROMANI.

Non, elle a un monde fou autour d'elle ; elle est enchantée de son succès.

LA BARONNE.

Vous l'aimez, n'est-ce pas ?

ROMANI.

Je l'adore.

LA BARONNE.

Ce soir surtout. Comme je comprends ça ! Ah ! que j'aurais voulu jouer la comédie, moi ; allons l'embrasser, allons...

Il^s sortent.

MADAME DE LANTANA.

Il faut avouer, quoi qu'on dise, qu'il y a des femmes vraiment innocentes. Ainsi la baronne adorant la Cecilia, c'est à mourir de rire.

LA PRINCESSE.

Pourquoi cela?

MADAME DE LANTANA.

On assure que le baron...

LANTANA.

C'est faux.

MADAME DE LANTANA.

Vous, mon cher mari, vous n'avez pas la parole; vous êtes jaloux de la Cecilia.

LANTANA.

Et si vous dites tant de mal d'elle toujours, serait-ce que vous me faites l'honneur, chère amie, d'être jalouse de moi?

LA COMTESSE.

Vous lui avez fait la cour.

LANTANA.

Je lui ai fait des compliments comme tout le monde.

LA PRINCESSE.

Et quand même vous auriez fait la cour à la comtesse, avant ou après son mariage, qu'est-ce que cela fait donc? Le mariage n'est supportable, ma chère, qu'à la condition que chacun des deux époux soit complètement libre. Nous autres Russes, je ne sais pas si c'est parce qu'il fait très froid chez nous, mais nous sommes toujours pour ceux qui aiment. C'est pour cela que je suis du côté de Romani et de sa femme. Il l'aimait, il l'a épousée, il a eu raison. Qu'est-ce que cela fait qu'elle ait été au théâtre et que même elle ait eu des aventures! On sait bien ce que

c'est qu'une femme de théâtre. La petite baronne ne l'a pas mal dit tout à l'heure; je l'aurais dit aussi, si je n'avais pas été si fatiguée.

LA MARQUISE.

Alors, si votre fils s'éprenait d'une Cecilia, vous ne vous opposeriez pas au mariage?

LA PRINCESSE.

Le pauvre enfant! il ferait ce qu'il voudrait; il n'est donc pas sur la terre pour être malheureux. Ce n'est pas dans cette intention que je l'y ai mis. Je dois même dire que je n'avais aucune intention en l'y mettant. Je ne savais pas très bien ce que je faisais et j'en ai été si étonnée que j'ai cru mourir. Aussi me suis-je promis de ne plus jamais forcer personne à venir au monde. Depuis ce temps je vis par-dessus le marché et ce n'est pas moi qui ferai de la peine à qui que ce soit et surtout à mon fils. Qu'il s'amuse tant qu'il pourra; il est riche, il est jeune, s'il est malheureux plus tard, il sera temps pour lui de souffrir.

LA MARQUISE.

Et son père est du même avis que vous?...

LA PRINCESSE.

Encore plus que moi, puisqu'il est à Odessa où il a suivi, me dit-on, une danseuse qui est très jolie du reste. (Au domestique qui apporte un nouveau bouquet et qui cherche Attikoff.) Mettez là, Giuseppe. (A son fils.) Serge, voici vos bouquets.

Attikoff prend ses bouquets et va se remettre à sa place où de nouveaux applaudissements éclatent.

LANTANA, appelant Toffolo.

Monsieur Toffolo, de qui est cette pièce dont on joue un acte ce soir?

TOFFOLO.

D'un jeune auteur, Pietro Martelli, qui a beaucoup de talent. Nous la répétons au théâtre en ce moment, et elle doit passer dans quelques jours. Mais la personne chargée du rôle est insuffisante, et il faudrait une interprète comme la comtesse Cecilia.

LA PRINCESSE.

Pourquoi ne le joue-t-elle pas ?

TOFFOLO.

Son mari s'y oppose.

LA PRINCESSE.

Il a tort. Et le sujet de cette tragédie ?

TOFFOLO.

La Fornarine.

LA PRINCESSE.

C'est donc très nouveau ?

ATTIKOFF, applaudissant.

Bravo ! bravo !

TOFFOLO.

Ce n'est pas nouveau, madame, il est vrai, mais au théâtre, s'il fallait toujours faire du nouveau, il y a peut-être longtemps qu'on ne ferait plus rien. Le public tient plus à l'originalité de la forme qu'à la nouveauté du fond. Il veut surtout qu'on l'intéresse, et ce qui l'intéresse le plus, c'est souvent ce qui est le plus simple. La passion, les joies, les espérances, les douleurs, les reproches, les plaintes, les colères, les réconciliations de deux amants, c'est vieux comme le monde, ça intéressera

toujours le public, parce que ces choses vieilles comme le monde ne sont vieilles que pour les vieux et qu'il y aura toujours des jeunes comme votre fils pour les comprendre et les applaudir.

Attikoff tape dans ses mains en l'air sans faire de bruit.

LA MARQUISE à la princesse.

Eh bien ! moi, je crois que la comtesse Romani jouera la Fornarine.

LA PRINCESSE.

Parce que...

LA MARQUISE.

Parce qu'elle en a envie, d'abord, et que ce que femme veut, Dieu le veut, et ensuite parce que il n'y aura bientôt plus moyen de faire autrement. Romani est ruiné.

LA PRINCESSE

Est-ce vrai ?

LA MARQUISE.

Absolument vrai.

LA PRINCESSE.

Sa mère est riche.

LA MARQUISE.

Très riche, mais elle ne donnera pas un sou. La comtesse Romani, la mère, n'est pas tout à fait dans les mêmes idées que vous, princesse, sur le mariage des enfants. Elle s'est opposée de toutes ses forces à celui de son fils. Elle trouvait peut-être avec raison que le nom de Romani, vieux nom guelfe, illustre depuis le dixième siècle, qui a été porté par un grand capitaine, deux cardinaux, deux ambassadeurs, n'était pas fait pour servir

de panache à une comédienne, et que cette alliance d'un vieux blason florentin avec une vieille affiche de spectacle n'était pas et ne pouvait pas être acceptée par la famille. Romani était fils unique, sa mère l'adorait. Ça été pour elle un très grand chagrin et une très grande humiliation que ce mariage. Non seulement elle n'a jamais voulu revoir son fils ni sa bru, mais pour ne pas être confondue avec celle-ci, elle a quitté le nom de son mari et a repris le nom de son père. Elle ne se fait plus appeler que la comtesse Marozzo. Quant à la Cecilia, elle avait accepté la lutte, elle avait fait du mariage une condition et elle s'était fait épouser après les sommations légales. Mais, aujourd'hui, il n'y a plus d'argent du côté du comte, et il n'y a plus d'amour, s'il y en a jamais eu, du côté de Cecilia. Ou je me trompe fort, ou la petite fête de ce soir cache dans l'esprit de la comtesse autre chose que le plaisir de se faire entendre et complimenter. Nous verrons bien. Monsieur Rolstein ?

ROLSTEIN.

Marquise !

LA MARQUISE.

Vous connaissez les cours de tous les marchés d'Europe ?

ROLSTEIN.

Oui, marquise, le 3 pour cent français fait 72, je crois qu'il montera encore. Les fonds anglais font 95-11-16 et notre italien 74,03.

LA MARQUISE.

Et les finances de la maison où nous sommes, où en sont-elles ?

ROLSTEIN.

J'ai cinq cent mille francs à la comtesse Cecilia.

LA COMTESSE.

A son avoir ou à son service?

ROLSTEIN.

A son avoir. (Applaudissements prolongés, cris, bravos, rappels.)

Attikoff a jeté son bouquet; il applaudit, il crie, il trépigne. — Les invités rentrent par toutes les portes.

SCÈNE III

LES MÊMES, MARTELLI, ROMANI, LA ROSAURA,
puis CECILIA, BOCCADORO, CAPERLI.

LA ROSAURA, entrant.

C'est tout simplement admirable, jamais elle n'a eu plus de talent. (A Boccadoro.) Va me chercher quelque chose au buffet. Je n'ai rien mangé d'aujourd'hui.

LANTANA.

Ça ne se voit pas.

LA PRINCESSE, à Lantana.

Qu'est-ce que c'est que cette dame?

LANTANA.

C'est la directrice de la troupe dans laquelle la Cecilia était engagée jadis et dont quelques acteurs ont joué avec la comtesse ce soir.

ATTIKOFF.

Ma bonne Rosaura, dites-moi, je vous prie, où est la

comtesse; il faut donc que je lui dise mon enthousiasme. Voyez, je pleure, ma parole.

LA ROSAURA.

Elle va venir. Elle se déshabille. Elle n'a pas voulu recevoir ses invités en costume de théâtre. Mais elle va venir tout de suite. Nous autres comédiennes, nous ne sommes pas longues à nous déshabiller.

Pendant ce temps la Rosaura donne des poignées de main à la marquise, à la baronne et à d'autres dames.

MADAME DE LANTANA.

Mais cette directrice est au mieux avec toutes ces dames.

LANTANA.

Oui, on l'aime beaucoup ici. Elle jouait autrefois les rôles comiques. Son mari, qui était un tragédien qui ne manquait pas de talent, était, en même temps, directeur de la troupe. Il est mort, elle a pris la direction. Elle est intelligente et honnête. On la reçoit presque partout, elle et ses acteurs. En Italie c'est l'usage, c'est le pays traditionnel des arts, et les artistes y sont les bienvenus partout. C'est pour cela que le mariage de Romani, qui aurait fait scandale dans beaucoup d'autres pays, a paru ici tout simple à beaucoup de gens qui n'ont pas approuvé la mère. Ce qu'on a le plus reproché à Romani, c'est d'avoir retiré sa femme du théâtre. On eût trouvé tout simple qu'elle devint grande dame et qu'elle restât actrice.

LA PRINCESSE.

Nous aussi, à Pétersbourg, nous recevons les artistes et nous les aimons beaucoup. Les artistes sont donc des hommes et des femmes comme les autres. Qui est-ce qui dit le contraire?

LANTANA.

Mais en France?

LA PRINCESSE.

Ah! ne me parlez pas des Français; ils ne savent donc jamais ce qu'ils veulent?

LA ROSAURA.

La voici, la voici! Allons, messieurs, sur deux rangs et une entrée! Elle la mérite bien, je vous assure.

SCÈNE IV

LES MÊMES, CECILIA, FILOPPOLI, puis le BARON

Cecilia paraît au bras de Romani. — Les personnes en scène se mettent sur deux rangs et font la haie. — Plusieurs sont montées sur des chaises, Attikoff, en tête. Il a partagé pendant la scène précédente un bouquet avec les autres invités et l'on effeuille des fleurs sur le chemin de Cecilia, au milieu des applaudissements et des cris.

ROMANI, bas, à Cecilia.

Es-tu heureuse?

CECILIA.

Je te le dirai tout à l'heure. (A Toffolo, bas.) Es-tu content de moi?

TOFFOLO.

Très content.

CECILIA.

Sans restriction...

TOFFOLO.

Sans restriction.

CECILIA, lui serrant la main.

Merci. (A Romani.) Oui, je suis heureuse. Toffolo est content, et quand Toffolo est content c'est que c'est bien, très bien même. (Haut, aux personnes qui la complimentent.) Si le rôle n'était pas si bon, l'actrice ne serait pas si bonne.

MARTELLI.

Le rôle n'a de valeur que parce que c'est vous qui le jouez.

LA ROSAURA.

C'est toujours ainsi le soir de la première représentation, quand il y a succès ; l'auteur est enchanté des artistes, les artistes sont enchantés de l'auteur. Le lendemain c'est une autre affaire.

Caperli salue et remercie les personnes qui lui font des compliments.

LANTANA.

Bravo, Caperli, bravo ! Ce rôle de Raphaël vous fera beaucoup d'honneur.

CAPERLI.

Je l'ai beaucoup travaillé et je crois être arrivé à rendre la pensée de l'auteur. Le rôle est difficile.

LA MARQUISE.

Mais il était impossible de le mieux interpréter.

CAPERLI.

Vous êtes vraiment trop bonne, madame. J'ai fait de mon mieux, voilà tout...

CECILIA, à Filoppopoli.

Vous êtes aimable d'être venu.

FILOPPOLI.

C'était bien naturel, comtesse, puisque vous m'aviez invité.

CECILIA.

Et puis ne m'appellez pas comtesse. Nous sommes d'anciens camarades et, je l'espère, de vieux amis. Avez-vous des observations à me faire ?

FILOPPOLI.

Certes non. Je ne me le permettrai pas d'abord, et vous, je vous ai trouvée excellente. Je n'en dirai pas tout à fait autant de mon camarade Capelli. Il a des choses remarquables, comme toujours. C'est un homme de talent, mais moi, ce n'est pas comme cela que je comprends le drame. Il est vrai que moi, je suis un comique, mais cela ne m'empêche pas d'avoir mon jugement comme tout le monde. Je ne sens pas le rôle comme lui. Je ne crois pas au succès de la pièce, surtout avec Martuccia dans le rôle de la Fornarine. Si cette pièce ne réussit pas que deviendra le théâtre qui ne va pas bien depuis quelque temps ! Peut-être la Rosaura ne fait-elle pas à certains artistes aimés du public la situation qu'ils devraient avoir ; enfin il y a une raison. Votre départ a été la ruine. Il y a encore des hommes évidemment, mais il n'y a plus de femmes. Et le public aime les femmes, il ne faut pas se le dissimuler. Les succès d'hommes ne tiennent pas au théâtre, il n'y a de durables que les succès de femmes.

CECILIA.

Vous en trouverez peut-être une.

FILIPPOPOLI.

Est-ce que le bruit qui courait au théâtre ?...

CECILIA.

Chut ! (Elle va à Toffolo.) Causons sérieusement. Es-tu content de moi ?

TOFFOLO.

Je te l'ai dit.

CECILIA.

M'as-tu jugée absolument ou relativement, c'est-à-dire comme comédienne ou comme femme du monde ?

TOFFOLO.

Comme comédienne. Tu avais peur en entrant, il n'y a peut-être que moi qui l'ai vu.

CECILIA.

J'ai toujours peur en commençant. La scène de coquetterie ?

TOFFOLO.

Très bien. Tu as parlé trop vite.

CECILIA.

Je m'en suis aperçue ; c'est la faute de cet imbécile de Boccadoro.

BOCCADORO, qui prend une glace.

Vous parlez de moi ?

CECILIA.

Oui ! (Tendant la main à Boccadoro.) Je disais c'est la faute de cet imbécile de Boccadoro.

BOCCADORO.

Merci !

CECILIA, à Toffolo.

Et la scène de la passion ?

TOFFOLO.

Excellente. Le mouvement de colère, le geste après le silence, le mot de la fin, parfaits.

CECILIA.

Alors, je n'ai pas baissé ?

TOFFOLO.

Au contraire. Tu as gagné en distinction et en autorité, grâce au monde que tu vois depuis deux ans.

CECILIA.

Et si je rentrais demain au théâtre ?

TOFFOLO.

Tu y aurais plus de succès que jamais.

CECILIA.

C'est tout ce que je voulais savoir, mon bon Toffolo. Je te remercie. Pourquoi n'es-tu jamais venu me voir ?

TOFFOLO.

Je n'ai pas osé.

CECILIA.

Tu as eu tort, tu sais que je t'aime bien.

TOFFOLO.

Et moi, crois-tu que j'en aie jamais aimé une autre, quoi que j'aie fait pour cela. Alors pourquoi ?

CECILIA.

Pourquoi ? Nous saurons le pourquoi des choses quand nous serons morts : nous aurons le temps d'y réfléchir, mais pendant la vie ce n'est pas la peine d'essayer ;

mieux vaut prendre le temps comme il vient et ne pas tant raisonner.

Elle fait craquer ses doigts.

TOFFOLO.

Qu'est-ce que tu as ?

CECILIA.

Ce que j'ai ? Parbleu, je suis nerveuse. Tiens, laisse-moi. Je me mettrais à pleurer devant tout ce monde qui va se retirer, heureusement, j'espère. Décidément il n'y a qu'un vrai public, celui qui s'en va quand la pièce est finie et qui vous laisse tranquille quand vous lui en avez donné pour son argent. Ta femme, où est-elle ?

TOFFOLO.

Je n'en sais rien, nous sommes séparés.

CECILIA.

Et ton fils ?

TOFFOLO.

Je l'ai avec moi... Oh ! sans lui !...

CECILIA.

Allons, courage. Tu n'as besoin de rien ?

TOFFOLO.

De rien, merci.

CECILIA.

Ma question te blesse ?

TOFFOLO.

Non.

CECILIA.

Viens déjeuner demain, nous causerons.

TOFFOLO.

Et le comte, qu'est-ce qu'il dira?

CECILIA.

Le comte est un très galant homme qui me laisse faire ce que je veux, et d'ailleurs il sera enchanté de te recevoir.

TOFFOLO.

A demain.

LA MARQUISE, à Cecilia.

Bonsoir, comtesse. Encore tous mes compliments sincères.

LA BARONNE.

N'est-ce pas qu'elle a été adorable? Voyez, j'ai les yeux tout rouges, j'ai pleuré d'émotion, d'admiration, oui, d'admiration!

CECILIA.

N'est-ce bien que pour moi, et l'auteur n'y est-il pas pour quelque chose?

LA BARONNE, riant.

Oh! Dieu! non.

CECILIA.

Prenez garde. On dit qu'il vous fait une cour assidue.

LA BARONNE.

Il me fait la cour comme bien d'autres, et comme de la part des autres ce n'est que de la galanterie très respectueuse. Et puis est-ce qu'il faut croire tout ce que l'on dit? On m'a bien dit à moi que vous êtes la maîtresse de mon mari, je ne l'ai pas cru.

CECILIA, riant.

Vous avez peut-être eu tort...

LA BARONNE.

Non, j'ai confiance en vous, en lui et en moi; admettons que je me trompe d'un, il m'en restera toujours deux. Et puis, je suis très douce, très bonne, très honnête femme, je vous assure, mais je tiens à rester heureuse comme je le suis, et celle qui toucherait à mon bonheur le paierait cher. Vous avez été adorable, et que ce doit être amusant d'avoir du talent comme vous! Voilà justement mon mari qui vient me chercher. (Au baron qui entre.) C'est joli ce que tu as fait là. Tu arrives quand tout est fini. Tu as manqué une belle, très belle soirée.

LE BARON.

J'ai été retenu à l'ambassade. Impossible de venir quand je l'aurais voulu; on a dîné très tard, mais je suis parvenu à me sauver. J'aurais été désespéré de ne pas vous serrer la main ce soir, comtesse.

CECILIA.

Et de ne pas arriver à temps pour reconduire votre femme.

Pendant ce temps la baronne est allée prendre son manteau.

CECILIA, bas.

Vous avez fait exprès de ne pas venir.

LE BARON.

Oui.

CECILIA.

Pourquoi? puisque je vous avais écrit pour vous demander de venir.

LE BARON.

Pour m'ordonner de venir. Vous m'avez écrit : je veux, je veux que vous veniez... Alors je ne suis pas venu.

CECILIA.

Quel plaisir prenez-vous à me tourmenter? Vous savez que si je voulais être applaudie et fêtée ce soir, ce n'était que pour vous que je le voulais, et vous m'avez refusé cette joie d'être admirée devant vous.

LE BARON.

Piano, piano, ma belle tragique, n'exagérons rien et ne faisons pas un drame en cinq actes, avec une idylle de vingt vers. C'était une charmante journée de printemps, je ne l'oublierai jamais. Mais une journée de printemps ne peut durer toujours, même quand l'été est venu.

CECILIA.

Alors vous ne m'aimez décidément pas?

LE BARON.

Si; seulement, je vous aime comme il faut vous aimer, et en ne venant pas ce soir à cette représentation, j'ai fait ce que je devais faire. On parle déjà bien assez de nous. Je ne veux pas vous compromettre davantage.

CECILIA.

Autrement dit, vous ne m'aimez plus. Vous avez empoisonné toute ma joie de ce soir. C'est bien, allez, ne faites pas attendre votre femme qui est jalouse de vous. Quand vous regretterez ce que vous avez fait aujourd'hui, vous reviendrez.

Elle essuie ses yeux.

LE BARON.

Bonsoir, comtesse.

CECILIA.

Mieux vaut dire peut-être adieu.

LE BARON.

Si vous voulez.

Il s'éloigne.

ROLSTEIN, à Cecilia agitée.

Tous ces hommes-là ne sont pas sérieux, comtesse, et une femme comme vous ne doit avoir que des amis sérieux, parce qu'elle a de véritables ennemis, qu'elle mérite à tous égards, par sa beauté, par sa position, par son talent. Ainsi la marquise Galziana vient de me demander si vous étiez véritablement ruinée, comme on le lui assure. Je lui ai répondu que non et que vous aviez encore ou plutôt toujours cinq cent mille francs chez moi que vous pouviez prendre quand vous voudriez.

CECILIA.

Ce n'étaient que trois cent mille francs, il y a quelques jours.

ROLSTEIN.

Vos valeurs étaient bonnes, elles ont monté.

CECILIA.

Au cours de ce soir ?

ROLSTEIN.

Oui.

CECILIA.

Merci, mon cher monsieur Rolstein, gardez « mes » fonds, j'espère ne pas en avoir besoin de sitôt ; j'ai trouvé une opération excellente.

ROLSTEIN.

J'attendrai vos ordres.

Il la salue et sort. — Tout le monde s'est éloigné peu à peu.

LA PRINCESSE.

Bonsoir, comtesse, je vous recommande mon fils qui est donc amoureux de vous. Permettez-lui quelquefois de venir vous voir; vous lui rirez au nez, naturellement, mais cela l'exercera à souffrir. C'est donc une bonne chose à son âge. Au revoir, comtesse, au revoir.

ATTIKOFF, à Cecilia qui lui tend sa main qu'il baise.

Que vous êtes bonne.

Il sort avec sa mère.

LA ROSAURA.

Tu me donneras ta réponse demain.

CECILIA.

Sois tranquille.

LA ROSAURA.

Et alors, nous irons vite, car c'est pressé; nous ne faisons pas le sou et tous ces gaillards-là, si je ne les payais pas à la fin du mois, pousserai des cris de paons.

Elle sort.

MARTELLI, à Cecilia.

Je n'ai plus rien à vous dire, vous avez été la perfection. Si vous jouez cette pièce, ma fortune et ma gloire sont assurées. Si vous refusez, je n'ai plus qu'à me pendre.

CECILIA.

Je crois que je réussirai... Mais si vous vous pendez... mon cher auteur, dites qu'on me donne la corde, j'en aurais besoin quelquefois pour me porter bonheur. A

demain, j'espère. (Il lui baise la main et sort. Seule.) Allons, plus que jamais il me faut le travail et le bruit.

SCÈNE V

CECILIA, ROMANI.

ROMANI, rentrant.

Tu n'as jamais été plus belle ; tu n'as jamais eu plus de talent. Comme tu étais supérieure à toutes ces femmes ! Je t'adore.

CECILIA.

Vrai ?

ROMANI.

Ne te l'ai-je pas toujours prouvé ?

CECILIA.

Est-ce que tu le regrettes ?

ROMANI.

Dieu m'en garde, puisque je n'ai rien à te reprocher.

CECILIA.

Eh bien ! il y a des moments où je le regrette, moi.

ROMANI.

Parce que ?

CECILIA.

Parce que si je t'avais aimé autant que tu m'aimais, autant que tu avais le droit de me le demander, je n'aurais pas accepté le sacrifice que tu m'as fait.

ROMANI.

Je ne t'ai rien sacrifié.

CECILIA.

Tu m'as donné ton nom et tu n'as plus revu ta mère.

ROMANI.

Mon nom, tu le portes aussi bien qu'aucune autre femme l'eût porté, n'est-ce pas? Tu vois que tout le monde te traite comme tu le mérites et que tu es pour tous comme pour moi la comtesse Romani. Quant à ma mère, elle se rendra à l'évidence, et un jour, jour prochain, je l'espère, elle t'appellera sa fille.

CECILIA.

Jamais; et si j'étais à sa place, je ferais comme elle. Songe à ce que j'étais.

ROMANI.

Tu étais celle que j'aimais.

CECILIA.

Sais-tu ce que j'aurais dû faire? J'aurais dû, puisque tu m'aimais véritablement, toi, faire pour toi ce que les filles de théâtre font si facilement pour ceux qui disent les aimer. J'aurais dû être ta maîtresse, sans condition, sans espérance, sans regret, sans remords. Tu m'aurais abandonnée comme on a le droit de nous abandonner nous autres, après nous avoir aimées un mois, huit jours, une heure.

ROMANI.

Que dis-tu là?

CECILIA.

Et puis tu te serais marié comme doit se marier un

gentilhomme. Tu aurais épousé une honnête fille, fière de sa vertu, heureuse de ton amour. Elle eût été une grande dame incontestable, une mère respectée, et vous seriez venus, de temps en temps, applaudir du fond de votre loge la comédienne adulée, encensée, jusqu'au jour où son grand amant, le public, oublieux et ingrat comme les autres, lui tourne le dos en disant : « Elle est vieille, elle m'ennuie ! » Et puis, comme nous sommes des créatures imprévoyantes, nous autres comédiennes, quand la misère serait venue s'ajouter à la vieillesse, tu m'aurais fait l'aumône de quelques billets de mille francs, peut-être. Voilà ce que j'aurais dû faire si j'avais été honnête et intelligente. J'ai voulu être aimée et j'ai voulu être comtesse ; j'ai eu tort ; je te demande pardon.

ROMANI.

Tu ne m'aimes plus : voilà tout.

CECILIA.

Que veux-tu dire ?

ROMANI.

Je veux dire que si tu m'aimais, tu ne me parlerais pas ainsi. Est-ce que je regrette quelque chose, moi ? Ce serait à recommencer demain que je recommencerais. Est-ce qu'il y a une autre vie que l'amour en ce monde ? Que m'importait et que m'importe que tu sois née de tels ou tels parents, que tu sois grande dame ou fille du peuple, princesse ou comédienne. Tu es la femme que j'aime, voilà tout. M'aimes-tu, toi ? Toute la question est là, et, si tu m'aimes, le reste ne signifie rien.

CECILIA.

Oui, je t'aime, oui je dois, oui je veux t'aimer ; oui, il

faut que je t'aime ou je serais la plus méprisable des créatures. Demande-moi une preuve d'amour quelle qu'elle soit, fût-ce de me tuer, je te donnerai cette preuve en souriant et en te bénissant.

ROMANI.

Eh bien ! cette preuve, je vais te la demander.

CECILIA.

Qu'est-ce que c'est ?

ROMANI.

C'est de partir avec moi et que nous allions vivre loin d'ici.

CECILIA.

Parce que ?

ROMANI.

Parce que je t'aimerai encore plus dans la solitude qu'au milieu de tout ce monde.

CECILIA.

Ce n'est pas pour cela... c'est parce que tu es ruiné.

ROMANI.

Qui t'a dit ?

CECILIA.

Je sais tout. Enfant, qui as honte de n'avoir plus de luxe à donner à celle à qui tu as donné l'honneur, le respect, l'amour, la vie ; enfant, qui t'es ruiné pour moi, pour me parer, pour me faire par l'élégance et le luxe, comme par l'alliance et le nom, l'égale de toutes les femmes de ton monde et qui rougis aujourd'hui de ne plus être aussi riche qu'auparavant ! Je savais tout cela ;

on était venu me le dire, il y a toujours des gens qui ont un intérêt quelconque à informer une femme, et surtout une femme comme celle qu'on peut me croire encore, de ce qu'on appelle un malheur comme celui-là.

ROMANI.

Mais ce n'est pas la misère qui nous menace, ma bien-aimée; ce n'est que la médiocrité dont nous pouvons encore être très heureux, si tu m'aimes assez pour ne rien regretter de ton luxe d'aujourd'hui. Je suis coupable parce que j'ai voulu augmenter ma fortune par des spéculations qui t'eussent donné, si elles avaient réussi, une existence princière. Je sentais bien, par moments, qu'en te retirant du théâtre j'avais fait dans ta vie un vide que mon amour seul ne pouvait combler. Il y avait là des habitudes d'émotions, des jouissances d'amour-propre, des triomphes qu'il fallait bien remplacer par quelque chose. Aux heures où tu étais autrefois acclamée sur la scène, il fallait bien, pour te faire oublier les acclamations, te fournir un théâtre digne de toi et je voulais que ta vie fût une fête continuelle. Ce n'est pas tout. Quand je t'ai connue, tu gagnais noblement et largement ta vie; tu ne dépendais que de toi. Au lieu du patrimoine que j'ai reçu sans me donner aucun mal, tu avais cette fortune bien autrement respectable que donnent le travail et le talent. Tu me disais tout à l'heure que je t'avais fait de grands sacrifices. Lequel de nous deux a fait des sacrifices à l'autre et lequel de toi ou de moi sera l'obligé, quand tu auras consenti à vivre auprès de moi avec les douze mille francs de revenu qui me restent du majorat inaliénable, heureusement, que mon père a créé pour moi? Mais je suis jeune encore. Mes ancêtres ont rendu dans les emplois

publiés des services qui me donnent le droit de demander à l'État l'occasion de les imiter. Je deviendrai peut-être utile, je deviendrai peut-être célèbre. C'est encore cela que je te devrai et que je ne demande pas mieux que de te devoir.

CECILIA.

Vous avez fini, monsieur, toutes vos folies... Eh bien ! maintenant écoutez-moi. J'ai trouvé une combinaison bien plus simple que la tienne.

ROMANI.

Qui est ?

CECILIA.

Qui est de rentrer au théâtre.

ROMANI.

Jamais !

CECILIA.

Jamais. Ce n'est qu'un mot et ce n'est que le premier.

ROMANI.

Non. Te laisser rentrer au théâtre, c'est la honte pour moi. Mon nom sur une affiche de spectacle, ma femme en proie aux insultes du public, la personne qui m'est si chère et si sacrée entre les bras du premier comédien venu et lui parlant d'amour comme à moi-même, jamais ! Je t'ai arrachée à cette vie dangereuse, ce n'est pas pour t'y rejeter.

CECILIA.

D'abord tu me faisais tout à l'heure une gloire de cette vie, ensuite, ce n'est pas ton nom, c'est le mien, mon

nom d'autrefois, que l'on imprimera sur une affiche comme l'on fait pour toutes les actrices mariées et honorables que je n'ai pas besoin de te nommer. Puis le public n'insulte pas les femmes et je ne suis pas de celles qu'on siffle, pas encore du moins; tu en as eu la preuve ce soir. Enfin, le comédien qui me parle d'amour en scène ne m'en parle pas en son nom comme tes amis le font dans ta maison même. tous les jours, et quand ce comédien me tient dans ses bras, il ne me presse pas aussi fort que les hommes du monde avec lesquels tu me laisses valser tous les soirs. Ai-je besoin d'ajouter que j'ai mon honneur, moi aussi, et que, ne fût-ce que pour ta mère qui me déteste et me méprise, je ne veux pas passer pour une courtisane qui s'est fait épouser et qui a ruiné son mari comme elle aurait ruiné son amant. A mon tour d'apporter ma dot et mon héritage à la communauté. Je n'étais qu'une fille de théâtre, soit; mais cette fille de théâtre, elle peut, en initiant la foule aux chefs-d'œuvre des maîtres, gagner cinquante, soixante, quatre-vingt mille francs par an. Cite-moi beaucoup de femmes du monde qui pourraient en faire autant et je vais t'en citer vingt qui voudraient être à ma place. J'ai reçu bien des confidences depuis que je suis de leur monde. Si tu savais comme elles s'ennuient et comme l'ennui est un mauvais conseiller.

ROMANI.

Je sens que si tu remontais sur les planches, je te perdrais, je le sens.

CECILIA.

Tu préfères me garder désœuvrée après les émotions perdues de ma vie d'autrefois et les distractions devenues

impossibles de ma vie d'aujourd'hui. Je ne suis qu'une femme après tout...

ROMANI.

Que dis-tu ?

CECILIA.

Je dis que nous ne sommes pas dans les conditions des époux ordinaires. Tu as généreusement accepté le passé, c'était t'engager à accepter l'avenir. Si ton orgueil de patricien, car ce n'est pas autre chose qui parle en ce moment chez toi... (Mouvement de Romani.) oui, pas autre chose, si ton orgueil me refuse ce que j'appelle ma revanche, je ne te le pardonnerai pas et je ne répons de rien, je t'en avertis. Mais tu céderas, je le veux.

ROMANI.

Tu le veux ?

CECILIA.

Oui, mais comme une épouse soumise, comme une femme dévouée doit vouloir, à genoux, (Elle s'agenouille.) à mains jointes, de sa voix la plus douce et la plus pénétrante, en suppliant son seigneur et maître qu'elle aime et qu'elle respecte de lui prouver qu'il l'aime en lui faisant ce premier sacrifice puisqu'il vient de lui dire qu'il ne lui en a jamais fait.

ROMANI.

Oh ! sirène ! La voilà cette voix qui m'a tant troublé la première fois qui je l'ai entendue. Comme tu me connais ! Eh bien ! j'y penserai et nous en reparlerons.

CECILIA.

Pourquoi se donner la peine d'en reparler, puisque nous en parlons.

ROMANI.

Mais encore faut-il ?...

CECILIA.

Il ne faut rien. Tout est prêt. On n'attend plus que moi. Je sais tout le rôle.

ROMANI.

Quel rôle ?..

CECILIA.

Le rôle de la pièce de Martelli : la Fornarine. J'avais mon projet depuis longtemps. J'ai appris le rôle en entier, en cachette. Je n'ai joué ce soir que pour tâter mon public, comme on dit, et m'assurer que je n'avais rien perdu. Tu as vu le succès, même auprès de mes camarades. La Rosaura compte sur moi pour la sauver et elle me donne six mille francs par mois pour commencer. L'engagement est prêt ; on n'attend plus que ta signature. Tu ne te doutais de rien. Comme j'ai bien dissimulé ! Comme j'ai bien menti ! Comme j'ai bien caché ce que je faisais ! Je te disais que j'allais faire des visites, j'allais répéter chez la Rosaura. La pièce peut passer dans trois jours. Oh ! je suis une menteuse abominable. Bats-moi, tu le peux, je ne dirai rien.

ROMANI.

Je ne sais pas ce que tu arriverais à faire de moi, si tu voulais.

CECILIA.

Je ne veux faire de toi qu'un homme heureux.

ROMANI.

Et moi, je n'ai qu'un mot à te dire : je t'aime tant que si tu me trompes, je me tue...

CECILIA.

Te tuer, toi ; toi seulement ! ce n'est pas assez, tue-nous tous les deux, comme ça nous ne nous quitterons pas. Je t'adore.

Elle s'assied sur ses genoux et lui passe les bras autour du cou.

ACTE DEUXIÈME

Le foyer du théâtre. — Trois portes au fond, horloge, table, banquettes circulaires, chaises, piano. — Une grande psyché, lampes sur la cheminée et en applique.

SCÈNE PREMIÈRE

TOFFOLO, MARTUCCIA, FILOPPOLI, puis LA ROSAURA, MARTELLI, MATTEO, ISABELLE, MERCURE, UN REPORTER, CAPERLI, LE SOUFFLEUR, LE CHEF MACHINISTE, LA COUTURIÈRE, LE CONCIERGE, UN CHEF DE CLASSE, UN CHEF D'ORCHESTRE, UN COMPARSE EN COSTUME.

Martuccia, en costume de ville, se promène à grands pas dans le foyer. Toffolo est appuyé contre le piano et lit un manuscrit. Filoppoli dessine le comparse qui pose devant lui.

TOFFOLO.

Voyons, qu'est-ce que tu as ?

MARTUCCIA.

J'ai qu'on me paiera ce qu'on me fait.

TOFFOLO.

Qu'est-ce qu'on te fait ?

MARTUCCIA.

Ce qu'on me fait ? On me fait répéter pendant un mois

la Fornarine; je me donne du mal, je prends des leçons à vingt francs le cachet, et puis un beau jour, je ne reçois plus de bulletins, et j'apprends que c'est Cecilia qui joue le rôle qu'elle a étudié en cachette et qu'elle va venir répéter généralement aujourd'hui. Tous mes camarades étaient d'accord et répétaient avec elle secrètement. Tu trouves ça drôle, toi?

TOFFOLO.

Tu savais bien que tu ne pouvais pas jouer la Fornarine.

MARTUCCIA.

Alors pourquoi me distribuait-on le rôle?

TOFFOLO.

Pour que quelqu'un donnât les répliques, pour régler la mise en scène et pour t'exercer en attendant que celle sur qui on comptait pût le jouer.

MARTUCCIA.

Eh bien! mon cher, j'ai joué Desdémone et Mirrha en tournée, rien que ça et si tu avais vu le succès que j'y ai eu, tu aurais été assez épaté! Et des rappels, et des fleurs et des colombes enrubannées avec des vers au cou et des déclarations, oui, mon bonhomme, j'ai étudié tous mes classiques et je les sais sur le bout de mon doigt. Avec ça que c'est malin de jouer la tragédie. Mais elle me la paiera cette plaisanterie, la Cecilia.

TOFFOLO.

Elle a été très gentille avec toi. Elle t'a écrit pour te remercier, elle t'a demandé pardon du chagrin qu'elle te causait malgré elle, elle n'y était pas forcée; elle t'a promis de te faire travailler et de te faire donner une compensation; elle s'est conduite en bonne camarade,

en grande artiste et en femme du monde, et tu sais bien que si elle n'avait pas joué le rôle on n'aurait jamais joué la pièce.

MARTUCCIA.

Une compensation ! Elle est bonne ! Elle me fera augmenter de cinquante francs par mois sur les grosses recettes qu'elle compte faire et qu'elle ne fera pas. Elle est démodée ; vieux jeu, mon cher. Le théâtre ne va pas bien, elle va l'achever, la Rosaura mettra la clef sous la porte, et ce sera bien fait. Je pourrai quitter cette baraque-là et signer l'engagement qu'on me propose pour l'étranger. Une compensation ! Est-ce que j'ai besoin d'argent ! Je suis plus riche que la comtesse et que son coco de mari. En voilà un serin ! Eh bien, si je n'avais pour vivre que les cent cinquante francs que la Rosaura me donne par mois, je serais logée à une belle enseigne. Ce serait gai. Ta sais, mon petit, ce n'est pas une raison parce que tu as été l'amant de la Cecilia...

TOFFOLO.

Je te défends de répéter cette calomnie.

MARTUCCIA.

Oui, oui, avant qu'elle se fasse épouser par cet idiot, pour qu'elle vienne tout déranger ici quand elle n'a plus le sou et embêter tout le monde. Elle aura un charivari, ta belle maîtresse, c'est moi qui te le promets, quand ça devrait me coûter dix mille francs. Tu penses que le prince à qui j'avais dit que je jouerais la Fornarine est furieux du tour qu'on me fait. Il voulait que je paie mon dédit et que je m'en aille. Je lui ai dit : « Non, ça les ferait vivre encore deux mois, c'est inutile. »

TOFFOLO.

Il y a longtemps qu'il t'a plantée là, ton prince, et qu'il a bien fait.

MARTUCCIA.

Comment ! Je ne suis plus avec le prince. En voilà une bonne histoire !.. Tu verras demain si je ne suis plus avec lui. Il sera dans la loge du cercle avec tous ces messieurs et tu verras la vie qu'ils vont lui faire à la Fornarine, sans compter que j'en sais long sur elle. Et il y a déjà aujourd'hui dans le *Pasquino* un petit article qui la fera rire, je ne te dis que ça. Elle entendra parler de moi, ta comtesse de carton.

TOFFOLO.

Alors, c'est toi qui as fait mettre dans ce journal (Il tire un journal de sa poche.) l'infamie que j'y ai lue ce matin, et c'est toi qui as fait envoyer des exemplaires à tout le monde.

MARTUCCIA.

Non, ce n'est pas moi ; mais ce serait moi que j'aurais eu raison : on se venge comme on peut ; mais ce n'est pas moi.

FILOPPOLI, d'un ton impertinent et aigre.

Martuccia dit vrai, mon cher, on ne se conduit pas avec des artistes comme le fait la Rosaura. (Affectant un air très distingué.) Je ne m'emporte pas comme ma camarade, parce que c'est inutile et que la dignité vaut mieux ; seulement, je sais ce qu'il me reste à faire. On est honnête ou on ne l'est pas. Ainsi, pour ce qui me concerne, moi, je laisse de côté le cas de Martuccia que je ne connais pas très bien, a-t-il été convenu, oui ou non, que je jouerais

Hamlet? Ce n'est pas dans mon engagement, c'est une convention verbale, soit; mais entre gens d'honneur, la parole vaut une signature. Eh bien, on monte *Hamlet* et c'est Caperli qui a le rôle.

LA ROSAURA, qui est entrée et qui cherche quelque chose sur la cheminée et sur la table.

Oui, c'est Caperli qui a le rôle, parce que Caperli a du talent et que tu n'en as pas, dans son emploi. Tu es un comique, tu es même plus comique que tu ne le supposes, mon garçon, je ne sais pas pourquoi tu as la rage de vouloir jouer la tragédie.

FILOPPOPOLI.

Je sais ce que je peux faire... j'ai la larme !

LA ROSAURA.

On ne joue pas les tragiques avec ton nez.

FILOPPOPOLI.

Mon nez ne regarde personne.

LA ROSAURA.

C'est là ton erreur, il regarde tout le monde.

TOFFOLO, à la Rosaura.

Qu'est-ce que vous cherchez ?

LA ROSAURA.

Je cherche dans les journaux s'il y a le numéro du *Pasquino* d'aujourd'hui.

TOFFOLO.

Je l'ai déjà ôté... soyez tranquille.

LA ROSAURA.

Tu sais donc?...

TOFFOLO.

Parfaitement, j'ai lu l'article sur la Cecilia et j'avais reçu aussi un numéro.

LA ROSAURA.

C'est une infamie ! Quel est le drôle qui a pu faire cet article ?

TOFFOLO, montrant Martuccia.

Je ne sais quel est le drôle qui l'a fait, mais je sais bien que c'est une drôlesse qui l'a fait faire.

LA ROSAURA.

Je m'en suis doutée. J'ai intercepté celui qu'on avait envoyé à Cecilia ici. Je l'ai pris dans sa loge et j'ai couru détruire ceux qu'on n'avait pas manqué d'envoyer chez elle. Il y en avait même pour les domestiques. Je venais voir maintenant s'il y en avait dans le foyer. Tu as pris celui qui y était ; tu as bien fait. Filoppopoli, en as-tu reçu un ?

FILOPPOPOLI.

On m'a remis un journal quand je suis arrivé au théâtre, je ne l'ai même pas lu. Je ne lis jamais les journaux qu'on m'envoie. Je suis toujours sûr qu'il y a quelque chose de désagréable dedans pour moi ou pour quelqu'un de mes camarades dont je ne dis jamais de mal et dont je n'aime pas à en entendre dire. Je m'occupe de moi ; j'ai bien assez à faire sans m'occuper des autres. Voilà le numéro. Vous voyez, je ne l'ai même pas retiré de sa bande. Je n'aime pas le talent de la Cecilia. A mon avis ce n'est pas comme ça qu'on doit jouer la tragédie, mais je reconnais que c'est une femme de valeur, et d'ailleurs c'est une femme, et ce titre seul...

LA ROSAURA.

Et toi, Martuccia?

MARTUCCIA.

Quoi? moi...

LA ROSAURA.

As-tu un numéro?

MARTUCCIA.

Naturellement, puisque tout le monde en a reçu.

LA ROSAURA.

L'as-tu lu?

MARTUCCIA.

Oui, je l'ai lu.

LA ROSAURA.

Et qu'est-ce que tu en as fait?

MARTUCCIA.

Je l'ai dans ma poche.

LA ROSAURA.

Donne-le-moi, tu me feras plaisir.

MARTUCCIA.

Qu'est-ce que tu crois donc que je veux en faire?

LA ROSAURA.

Je n'en sais rien. Je désire seulement supprimer tous les exemplaires qui sont dans le théâtre.

MARTUCCIA, donnant son numéro, à part.

Si tu crois que je n'en ai qu'un, tu te trompes.

Pendant ce temps, Martelli est entré et cause avec Toffolo. Ils font des coupures dans le manuscrit. Martelli a un numéro du *Pasquino* qui sort de sa poche.

LA ROSAURA, à Martelli.

Qu'est-ce que vous faites là ?

MARTELLI, sans se retourner.

Nous faisons une coupure. Où est le souffleur ? Fortunato !

LE SOUFFLEUR.

Me voici.

Martelli explique au souffleur.

MARTELLI.

Nous coupons ces quatre vers-là. (A la Rosaura qui fouille sa poche.) Qu'est-ce que vous cherchez dans ma poche ?

LA ROSAURA.

Je cherche si vous avez le numéro d'aujourd'hui du *Pasquino*.

MARTELLI, tout en donnant ses modifications au souffleur.

Ce n'est pas dans cette poche-là. C'est dans l'autre.

LA ROSAURA, prenant le journal.

Vous avez lu l'article ?

MARTELLI.

C'est dégoûtant ! Il faut qu'un homme ait bien faim pour écrire de pareilles saletés.

LE SOUFFLEUR, fouillant dans sa poche, à la Rosaura.

Tenez, madame, voilà mon exemplaire à moi.

LE CHEF MACHINISTE, entrant, un paquet de journaux à la main.

Monsieur Toffolo, voulez-vous venir voir le décor du premier acte ?

LA ROSAURA.

Ah ! le chef machiniste... qu'est-ce que tu as là à la main ?

LE CHEF MACHINISTE.

C'est un paquet de journaux que l'on vient d'apporter pour les machinistes et les figurants.

LA ROSAURA.

Donne-les-moi.

Le chef machiniste les donne.

LA ROSAURA, à Toffolo.

Vous approuvez la coupure?

TOFFOLO.

Je vais la raccorder avec Cecilia quand elle arrivera.

Isabelle, qui joue Marie Bebienna, est entrée; elle est en costume ainsi que celle qui joue Mercuré. — L'habilleuse accompagne Isabelle et lui arrange sa robe devant la psyché.

ISABELLE.

Il n'y a pas moyen de se retourner dans les loges.

MATTEO, entrant avec la toque de César Borgia et la ceinture portant le poignard. — A Isabelle.

Tiens! Est-ce qu'on répète en costume?

ISABELLE.

Non, mais comme c'est moi qui paie le mien, je veux me rendre compte de l'effet.

MATTEO.

Moi j'ai pris simplement le ceinturon pour la scène du poignard; d'ailleurs, moi, c'est l'administration qui m'habille, aussi ça doit être propre mon costume!... Du reste, ils peuvent bien m'habiller comme ils voudront, pour une panne comme celle que je joue.

MERCURE

Si l'auteur t'entendait...

MATTEO.

C'est moi qui m'en fiche de l'auteur. S'il n'est pas content, il n'a qu'à le dire et tu peux le lui répéter, toi qui es bien avec lui. Il t'a donné un joli rôle pour ta peine.

MERCURE.

C'est moi qui l'ai demandé.

MATTEO.

A cause du costume.

MERCURE.

Justement.

ISABELLE, à la couturière.

Faites-moi un point là.

Le concierge apporte une carte à Filippopoli.

FILOPPOPOLI, au concierge.

Dites que je ne suis pas de la pièce et que je ne peux faire entrer personne. Je suis désolé! Qu'on s'adresse à l'auteur.

MARTELLI, entrant.

Qu'est-ce qu'il y a?

FILOPPOPOLI, à l'oreille de Martelli.

C'est un reporter du... (Il dit le nom tout bas.) qui est venu à Florence exprès pour la rentrée de madame la comtesse Romani, et qui demande à assister à la répétition générale.

MARTELLI.

Un reporter de Paris. Je vais le faire monter.

MERCURE, à Martelli.

Comment me trouves-tu?

MARTELLI.

Très bien.

MERCURE.

Si tu savais comme je t'aime.

MARTELLI, distrait.

Moi aussi. Je reviens tout de suite.

Il sort par l'autre porte.

LA ROSAURA, entrant.

Où est donc le chef d'accessoires ?

MERCURE.

Il est sur le théâtre.

LA ROSAURA.

Va lui dire — les commissions sont dans ton rôle — qu'on fasse passer par ici les personnes qui se présenteront avec les laissez-passer de la comtesse, les autres entreront par devant.

CAPERLI, qui est entré.

Est-ce que nous allons avoir toute la clique des gens du monde? Joli public! Ça n'applaudit pas à la répétition et ça n'écoute plus à la première.

LA ROSAURA.

Plains-toi donc. C'est parmi les femmes du monde que tu fais le plus de ravages.

MARTELLI, rentrant avec le reporter.

Justement, voici notre directrice.

Il présente le reporter à la Rosaura et tous trois parlent bas un moment.

L'HABILLEUSE, à Isabelle.

Mademoiselle, voici le chef de claque.

ISABELLE, au chef de claque.

Je vous recommande bien l'effet du premier acte, mon grand cri sur l'entrée de ma mère : Ah ! et puis, au troisième, toute la tirade des souvenirs, et puis...

Ils causent tout bas.

LE REPORTER, à la Rosaura.

Je vais prendre des notes, et, en attendant, envoyer un télégramme à Paris ; (Il écrit le télégramme.) c'est un événement, même à Paris, que la rentrée de la comtesse au théâtre. Faut-il faire allusion à l'article du *Pasquino* ?

LA ROSAURA.

Non, gardez-vous en bien, nous faisons tout ce que nous pouvons ici pour qu'elle n'en sache rien. Qu'elle rentre d'abord, arrivera ce qui pourra ensuite. Mais nous avons une location énorme, ce n'est pas le moment d'avoir des attaques de nerfs.

LE REPORTER.

Je ferai tout ce que vous voudrez. Je vais télégraphier que la répétition générale a eu un succès fou.

LA ROSAURA.

Avant ?

LE REPORTER.

Avant, après, ça ne fait rien. L'important c'est que ça paraisse avant tout le monde. (A Martelli.) Donnez-moi un peu le sujet de la pièce.

Il s'assied à droite de la table. — La Rosaura sort avec le télégramme.

MARTELLI.

Ce sont les amours de Marie Bebiena avec Raphaël, ou plutôt c'est l'amour de Marie Bebiena, la nièce du cardinal, vous savez...

LE REPORTER, écrivant.

Parfaitement. Qui est-ce qui joue Marie Bebiena ?

MARTELLI.

C'est cette belle fille qui est là au piano.

LE REPORTER.

Du talent ?

MARTELLI.

Aucun, mais on l'adore ici... Elle est au mieux avec...
(Bas.) Raphaël aime mieux la Fornarine et la petite en meurt.

LE REPORTER.

Parfaitement. Je vois ça d'ici.

MARTELLI.

César Borgia veut être l'amant de Marie Bebiena. Elle ne veut pas. Il lui fait prendre un narcotique.

LE REPORTER.

Ah ! c'est original, ça,

MARTELLI.

C'est de l'époque... Mais la Fornarine qui s'intéresse à Marie Bebiena, bien que celle-ci soit sa rivale, veille sur elle, et au moment où César Borgia entre dans la chambre de la jeune fille, elle y pénètre et menace César de son poignard. Il y a là, je crois, une belle scène.

LE REPORTER.

Qui est-ce qui joue César Borgia ?

MARTELLI.

C'est celui qui cause là-bas avec Mercure.

LE REPORTER.

Du talent ?

MARTELLI.

Aucun.

LE REPORTER.

Et Mercure qu'est-ce qu'il fait là dedans ?

MARTELLI.

Le premier acte se passe à la Farnesine. C'est le modèle du Mercure que Raphaël a peint. J'ai introduit le rôle pour cette petite fille qui est très bien faite. Le public aime ça.

LE REPORTER.

Mais, dites-moi, le costume manque d'exactitude. Le Mercure de Raphaël est tout nu.

MARTELLI, riant.

C'est vrai, mais, vous savez, au théâtre, il y a toujours un peu de convention.

LE REPORTER, regardant Mercure qui est aussi peu habillé que possible.

Et on ne peut pas dire qu'il y en a trop. Du talent ?

MARTELLI.

Aucun ; mais dites qu'elle en a, ça lui fera plaisir et à moi aussi.

LE REPORTER.

C'est convenu. Et la Cecilia, du talent, elle ?

MARTELLI.

Beaucoup, beaucoup, une vraie nature.

LE REPORTER.

Pourquoi rentre t-elle au théâtre ?

MARTELLI.

Ruinée.

LE REPORTER.

Le mari, un imbécile ?

MARTELLI.

Non, un naïf.

LE REPORTER.

Alors l'histoire que raconte le *Pasquino* ?...

MARTELLI.

Pure calomnie en ce qui regarde le comte.

LE REPORTER.

Vous croyez que la femme a été la maîtresse du baron ?

MARTELLI.

Je n'en sais rien ; je ne l'ai pas vu ; c'est possible, mais le mari, s'il a emprunté de l'argent au baron, ne s'est jamais douté que celui-ci avait été l'amant de sa femme, et s'il lit l'article et qu'il se reconnaisse, Dieu sait ce qui se passera.

LE REPORTER.

Et qui est-ce qui a pu faire cet article ?

MARTELLI.

Je suis convaincu que c'est une petite peste qui est ici, qui croyait jouer le rôle de la Fornarine et qui l'a répété en attendant la Romani, une nommée Martuccia.

LE REPORTER.

Du talent ?

MARTELLI, qui se lève.

Aucun. Où est-elle donc ? Elle était là tout à l'heure. Elle s'est esquivée. Je suis sûr que c'est elle.

Il s'éloigne.

FILOPPOPOLI, au reporter resté seul.

Je vous ai envoyé chercher par M. Martelli parce que je ne suis pas de la pièce et que je ne veux rien demander à l'administration. Je vous conterai tout cela et je vous prierai même à l'occasion...

Il continue à voix basse.

LA ROSAURA paraît au fond, suivie de tous les personnages.

Mes enfants, nous commençons dans une demi-heure. auparavant nous raccorderons sur le théâtre la fin du premier acte qui n'allait pas du tout hier. Tout le monde en est, excepté la Cecilia.

CÉSAR BORGIA.

Est-elle arrivée, madame la comtesse Romani ?

LA ROSAURA.

On guette sa voiture.

La Rosaura va de l'un à l'autre.

ISABELLE, au chef d'orchestre en se mettant au piano où elle a cherché des accords depuis quelques instants.

Fabrizio, tenez, voilà ce qu'il faut faire. Ne commencez le chant qu'on entend dans la rue qu'après le second vers, quand j'aurai dit :

Puisque tu ne crois pas que mon amour mérite
Que tu dises un mot pour m'en récompenser,
Puisque j'ai vainement...

Alors, là, qu'on entende les sons des instruments dans la coulisse. Je recommence :

Puisque tu ne crois pas que mon amour mérite
Que tu dises un mot pour m'en récompenser,
Puisque j'ai vainement...

Vous voyez, cela fait très bien ainsi.

Toffolo entre de l'angle gauche donnant le bras à Cecilia. — Tableau d'un foyer de théâtre un jour de répétition générale. — Les uns causent, les autres se regardent dans la glace et ajustent leurs costumes. On sort, on entre, excepté par la porte où paraît Cecilia.

SCÈNE II

LES MÊMES, CECILIA, puis ROMANI.

Au moment où Cecilia paraît, un cri général : « Ah ! » on se presse autour d'elle, on lui donne des poignées de main, on l'embrasse.

CECILIA, avec joie.

Bonjour ! bonjour ! bonjour !

Elle descend au milieu.

LA ROSAURA.

Avoue que tu es émue ?

CECILIA.

Oui, je l'avoue, très émue, mais d'une émotion qui fait du bien. Je suis très heureuse de vous revoir tous.

MERCURE.

Avouez aussi que vous vous embêtiez sans nous ?

CECILIA.

Quelquefois. Mais me voilà revenue et maintenant nous ne nous quitterons plus. Vous me croirez si vous voulez,

il me semble même que nous ne nous sommes jamais quittés. Voyez-vous, la vraie vie est ici et je me suis ruinée tout de suite pour revenir. Il n'y avait que ce moyen-là, je l'ai pris.

MATTEO, d'une voix de basse.

Avoue encore que tu voulais me revoir?

CECILIA.

Oui, mon gros Matteo, tu me manquais.

MATTEO.

Je ne m'en suis pas aperçu depuis deux ans. Tu ne m'as pas seulement invité à dîner. On dinait cependant bien chez toi à ce qu'il paraît. Tu as du talent et tu es bonne fille; tu as voulu être comtesse; tu l'as été, tu as vu ce que c'est; ce n'est pas amusant, n'est-ce pas? Tu nous reviens; nous te pardonnons... Embrasse-moi.

Ils s'embrassent gaiement.

CECILIA, à Martuccia.

Pardón, mademoiselle, du chagrin que j'ai dû vous causer involontairement. J'ai passé chez vous tout à à l'heure en venant ici. J'espérais vous rencontrer et vous dire, avant de venir répéter, combien je regrette d'avoir été cause pour vous d'un désappointement en prenant ce rôle que vous répétiez depuis un mois. Ce n'est que d'hier au soir que j'ai su que je pourrais le jouer, et, dès ce matin, je me rendais chez vous. Vous n'êtes entrée au théâtre que depuis que j'en suis sortie; vous ne me connaissez pas, mais vous me connaîtrez bientôt et vous verrez que mon camarade Matteo a raison, sur un point du moins, et que je suis une bonne fille. Donnez-moi la main et dites-moi que vous ne m'en voulez pas.

MARTUCCIA, très embarrassée.

Madame...

Elle tend la main, touche celle de Cecilia et la retire aussitôt. Romani est entré pendant ce temps-là et s'est approché de Cecilia.

CECILIA, le présentant à ses camarades.

Le comte Romani, mon mari, qui a voulu vous être présenté et qui sera très heureux si vous le traitez tout de suite comme un ami.

FILOPPOLI, à part.

Maintenant qu'il n'a plus le sou.

ROMANI, aux comédiens.

Vous occupiez toujours la première place dans le cœur de la comtesse. Je cède à ses instances et je vous la ramène; ne me la prenez pas tout à fait.

CECILIA.

Vois-tu, Romani, quand on a respiré comme moi de dix-sept à vingt-cinq ans l'odeur des quinquets de théâtre c'est devenu une telle habitude, un tel besoin, qu'aucun parfum ne la remplace. Il n'y a plus de fleurs qui sentent bon pour nous que celles qui ont passé par-dessus la rampe. Et maintenant va dans la salle; occupe-toi de nos amis, tâche qu'ils ne parlent pas trop haut. Remets-toi à l'orchestre, à la stalle où je te voyais tous les soirs quand tu as commencé à me faire la cour. Va.

ROMANI.

Si tu savais comme je suis triste de te voir ici; ce n'était pas ta place; ce n'est pas la mienne. J'ai honte pour toi et pour moi. Je t'aime tant!

CECILIA.

Moi aussi, je t'aime. Mais on va commencer, va, va !

Il s'éloigne et sort.

LA ROSAURA.

Allons, mes enfants, à l'avant-scène. Laissez le foyer à Cecilia et à Toffolo pour la coupure du premier acte. (A Cecilia.) Ta loge n'est pas encore prête ; aujourd'hui le foyer t'en servira. Demain tu seras chez toi. Du reste on ne te dérangera pas. Il n'entrera ici que qui tu voudras.

Ils sortent.

Cecilia reste seule et commence à se déshabiller. Toffolo rentre.

SCÈNE III

CECILIA, TOFFOLO, puis L'HABILLEUSE.

CECILIA.

Voyons cette coupure.

TOFFOLO, qui s'est assuré qu'il est seul avec Cecilia.

As-tu lu le *Pasquino* de ce matin ?

CECILIA.

Non.

TOFFOLO.

Tu as de l'énergie et de la résolution, n'est-ce pas ? mieux vaut que tu connaisses le danger. Lis.

Il lui montre où il faut lire.

CECILIA, après avoir lu.

Quelle canaille !

TOFFOLO.

Tu sais qui a écrit cet article ?

CECILIA.

Oui, je m'en doute. Deux fois ce monsieur m'a demandé l'aumône, deux fois je la lui ai faite ; une troisième fois je n'ai pas répondu, il me met sa carte.

TOFFOLO.

Qu'est-ce qu'il y a de vrai là dedans ?

CECILIA.

Tout est vrai, sauf l'accusation sous-entendue contre mon mari.

TOFFOLO.

Tu as aimé le baron de Nuzzi ?

CECILIA.

Follement.

TOFFOLO.

Et lui ?

CECILIA.

Lui s'est moqué de moi, naturellement. Mais je ne l'aurais pas cru capable d'une infamie ! Et il en a commis une, car il a fallu qu'il racontât notre histoire.

TOFFOLO.

Tu ne m'en veux pas de t'avoir mise au courant ?

CECILIA.

Tu as très bien fait.

TOFFOLO.

Depuis ce matin, il n'est question au théâtre que de cet article qui doit faire du tapage dans la ville.

CECILIA.

S'il n'y avait que cela, cela me serait fort indifférent.

Une comédienne ça ne compte pas. (Pendant ce temps elle s'est assise devant la psyché et se met du blanc et du rouge.) Rends-moi un service. Avant tout, il faut que je parle au baron.

TOFFOLO.

Il est là.

CECILIA.

Sur le théâtre?

TOFFOLO.

Oui.

CECILIA.

Avec sa femme?

TOFFOLO.

Avec sa femme et les autres amis qui attendent le moment où tu pourras les recevoir et qui regardent les coulisses en attendant.

CECILIA.

Alors il ne sait rien?

TOFFOLO.

Ou comme il n'est pas désigné par son nom, il aura trouvé plus convenable et plus adroit de venir comme si de rien n'était.

CECILIA.

Ce qui est extraordinaire, c'est que mon mari n'ait encore entendu parler de rien.

TOFFOLO.

La Rosaura est allée elle-même chez toi ce matin dire qu'on ne lui remette aucun journal et prendre les exemplaires qui avaient été envoyés pour toi et pour lui. Mais enfin, il y a les amis; on en a toujours pour vous faire

savoir une chose pénible, et d'un moment à l'autre il peut avoir connaissance de cet article... Qu'est-ce qu'il fera ?

CECILIA, se levant.

Il me demandera une explication.

TOFFOLO.

Qu'est-ce que tu lui diras ?

CECILIA.

Je lui dirai la vérité, c'est bien plus simple. Je ne suis pas une femme du monde ; je n'ai pas besoin de mentir.

TOFFOLO.

Qu'arrivera-t-il alors ?

CECILIA, très calme.

Il me tuera probablement.

TOFFOLO.

Lui ?

CECILIA.

Très honnête homme, mon cher, et il m'adore.

TOFFOLO.

A moins qu'il ne commence par provoquer le baron.

CECILIA.

C'est possible.

TOFFOLO.

Et s'il tue le baron ?

CECILIA.

Il aura passé sa colère sur quelqu'un qui n'aura pas volé ce qui lui arrivera et il me pardonnera à moi.

TOFFOLO.

S'il est tué?

CECILIA, très nerveuse.

S'il est tué? Eh bien, je serai veuve. (L'habilleuse entre avec la robe de la Fornarine.) Va chercher le baron pendant que je mets ma robe. (Elle rejette son peignoir blanc et endosse la robe.) Où est la coupure dont tu m'as parlé?

TOFFOLO.

Sur la table. J'ai fait un renvoi au crayon; ça saute de : « En raison de la gloire » à « Voyons, veux-tu me mettre à l'épreuve? » (A part.) Étrange créature!

Il sort.

CECILIA a placé le papier dans l'angle de la glace et elle étudie tout en revêtant sa robe. — Lisant.

. Comment tu pourrais croire,
Raphaël, que je t'aime à cause de ta gloire.
Voyons, veux-tu me mettre à l'épreuve? veux-tu?

Ça coupe quatre vers.

Reprenant :

. Que je t'aime à cause de ta gloire.
Voyons, veux-tu me mettre...

(A l'habilleuse.) J'ai le temps, n'est-ce pas?

L'HABILLEUSE.

Oui, madame, d'ailleurs on viendra vous prévenir.

CECILIA.

Que je t'aime à cause de ta gloire.
Voyons, veux tu me mettre à l'épreuve? veux-tu?
Où est mon bracelet?

L'HABILLEUSE.

Là, mais il est bien grand.

CECILIA.

Ce n'est pas pour le poignet, c'est pour le bras. (Voyant entrer Toffolo et le baron.) Allez, je n'ai plus besoin de vous. (A Toffolo.) Va, et quand ce sera à moi, viens me prévenir; jusque-là, reste à cette porte pour qu'on n'entre pas.

L'habilleuse et Toffolo sortent chacun par une porte.

TOFFOLO, en sortant.

Sois tranquille et sois calme.

SCÈNE IV

LE BARON, CECILIA.

CECILIA, achevant de boutonner sa robe.

Je vous demande pardon de vous avoir dérangé, mais il faut absolument que je vous parle tout de suite et que vous me donniez un renseignement. Avez-vous lu le *Pasquino* de ce matin?

LE BARON.

Oui, on me l'a envoyé.

CECILIA.

L'a-t-on envoyé aussi à votre femme?

LE BARON.

Je ne le pense pas, je n'ai reçu qu'un numéro.

CECILIA.

Alors, elle ne se doute de rien?

LE BARON.

De rien.

CECILIA.

Tant mieux pour vous. Le comte non plus ne sait rien encore. Comme nous n'avons eu aucun confident et que ce n'est pas moi qui ai raconté cette histoire, évidemment c'est vous qui l'avez racontée, entre hommes, le soir, après souper. Je connais tout ça. Est-ce qu'on se gêne avec une ancienne cabotine ! Aussi, je ne vous parlerais même pas de cette affaire, s'il ne s'agissait que de moi. J'effacerais votre souvenir de mon esprit comme j'ai déjà arraché de mon cœur l'amour que j'avais pour vous, et je ne me rappellerais même pas que j'ai aimé un lâche.

LE BARON.

Madame!...

CECILIA.

J'ai dit un lâche. Si peu digne que soit la femme de votre estime, monsieur, il fallait respecter en elle l'honneur et le bonheur de son mari qui était votre ami. (S'asseyant à la table.) Maintenant il faut que je sois complètement renseignée dans le cas où le comte aurait connaissance de cette infamie. L'auteur de l'article dit que le lendemain du jour où la comédienne en question avait accordé un tendre rendez-vous au baron, le mari est venu emprunter cinquante mille francs à l'amant. Est-il vrai que mon mari vous ait emprunté cinquante mille francs justement le lendemain ?

LE BARON.

Oui, le lendemain du jour où j'avais obtenu de vous un premier rendez-vous, le comte est venu me demander un service important que je lui ai rendu... Et cette coïncidence...

CECILIA.

Vous a fait supposer que mon mari et moi, nous étions complices, et voilà pourquoi vous ne répondiez plus à mes lettres. Vous trouviez mon amour un peu trop cher, n'est-il pas vrai? (Se levant.) Eh bien! monsieur, je vous jure que j'ignorais la démarche de mon mari, qu'il ne m'en a jamais parlé ni avant ni après. Je comprends maintenant. J'ai été de celles qu'on peut soupçonner et je m'explique vos indiscretions. J'ai eu tort de vous insulter comme je l'ai fait tout à l'heure. Vous étiez dans votre droit de croire à tout, excepté à ce que je vous disais; je vous fais mes excuses.

UNE VOIX, du dehors.

Au théâtre, mesdames, on va commencer.

CECILIA.

Retournez dans la salle, monsieur, il ne faut pas que vous perdiez le spectacle, et il faut que, moi, j'entre en scène. (Lui montrant la porte de gauche.) Passez par là. La baronne est avec mes autres amis de ce côté de la coulisse. Il est inutile qu'elle vous trouve ici quand elle va y passer. Elle vous rejoindra dans la salle.

LE BARON, avant de sortir.

Je vous jure, madame, que si j'avais su...

CECILIA.

Oh! assez, monsieur, et adieu!

Le baron sort, Toffolo rentre par l'autre porte.

TOFFOLO.

Peux-tu recevoir?

CECILIA.

Oui.

Elle est redevenue calme et souriante.

SCÈNE V

CECILIA, TOFFOLO, LA PRINCESSE ATTIKOFF,
ATTIKOFF, ROLSTEIN, puis LA BARONNE et
ROMANI.

LA PRINCESSE.

Nous ne voulions donc pas aller à nos places sans vous avoir vue et sans vous avoir serré la main. Nous avons visité les coulisses; c'est aussi très intéressant. Nous allons vous applaudir. Vous êtes très belle. (Plus bas.) Êtes-vous contente?

CECILIA.

Oui.

LA PRINCESSE.

Vous n'avez rien qui vous contrarie?

CECILIA.

Rien.

ATTIKOFF, saluant à la russe.

Je puis donc vous assurer que j'ai le cœur qui me bat comme s'il s'agissait de moi-même, plus encore. Et ce n'est qu'une répétition générale, que sera-ce à la première représentation? (Plus bas.) Vous savez combien j'aime les artistes; eh bien! on a fait une infamie, ce matin, dans un journal, à une grande artiste. Elle n'est pas nommée et nous ne savons qui elle est. Mais il suffisait qu'elle fût une de vos camarades en art pour que deux de mes amis qui aiment les artistes comme je les aime soient venus avec moi au bureau du journal. Là, nous avons prié l'auteur de l'article de vouloir bien choisir entre nous trois

avec qui il se battrait. Il a répondu qu'en tout cas ce ne serait pas avec moi qui devais rentrer au collège ce soir. C'était assez drôle, parce qu'en effet je suis tout jeune. Mais je lui ai donc donné alors un soufflet et nous nous battons demain. Si je suis tué, comtesse, vous déposerez sur ma tombe, vous me le promettez, un des bouquets que vous recevrez demain. C'est tout ce que le Cid demande à Chimène.

CECILIA.

Mais vous êtes fou, mon enfant, comment avez-vous pu faire une pareille chose? Et votre mère?

ATTIKOFF.

Ma mère m'a élevé en me disant qu'il ne faut jamais laisser insulter une femme et je ne tire donc pas mal l'épée et le pistolet. Souhaitez-moi bonne chance demain matin, moi je vous souhaite bonne chance demain soir.

CECILIA.

Ainsi, vous avez de l'affection pour moi.

ATTIKOFF.

Certainement, je vous aime, mais je n'aurais jamais osé vous le dire. Vous auriez été capable de me renvoyer au collège comme le journaliste et je n'aurais pas pu vous répondre comme à lui. Alors, ne pouvant vous le dire, j'ai voulu vous le prouver.

LE SONNEUR, derrière la porte.

On va commencer, mesdames.

LA PRINCESSE, à Attikoff.

On va commencer.

Attikoff salue et s'éloigne.

ROLSTEIN, s'approchant de Cecilia.

Votre mari va certainement faire une sottise; disposez de moi... C'est dit une fois pour toutes.

Ils sortent tous.

LA BARONNE, qui est entrée, lit à haute voix près d'une lampe un journal qu'un garçon de théâtre vient de lui remettre.

« On nous écrit de Vienne : Une cantatrice célèbre qui avait quitté le théâtre, il y a trois ans, pour épouser un homme riche et bien connu, n'a eu besoin que de ces trois années pour ruiner ce mari un peu trop innocent. Elle va, dit-on, rentrer au théâtre et y représenter dans un opéra nouveau, fait exprès pour elle, une femme que l'amour d'un grand peintre a immortalisée au seizième siècle. La cantatrice en question ne s'est décidée à remonter sur les planches, où il est douteux qu'elle retrouve le succès d'autrefois, qu'après avoir essayé d'autres combinaisons qui n'ont pas réussi. Ces combinaisons consistaient à donner des rendez-vous aux quelques courtisans qu'elle avait encore, et le lendemain, elle envoyait son mari emprunter une bonne somme à l'heureux de la veille qui n'osait pas la refuser. Le dernier de ces élus a été, assure-t-on, le vicomte N... qui, bien que marié à une jeune et jolie femme, s'était laissé prendre dans les filets de la diva. Il en a été pour cinquante mille francs. Il est allé se remettre, dit-on, dans une ville d'Italie, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. » (Parlé.) On vient de me faire remettre ce journal sous pli avec cet article encadré au crayon rouge. — La diva pour la comédienne — Vienne pour Florence — Le vicomte N... pour le baron de Nuzzi, votre mari étant venu emprunter cinquante mille

francs au mien, il y a un mois, c'est transparent, c'est même clair. Je suis la seule femme de la société florentine qui vous ait tendu franchement, ouvertement et sincèrement la main quand vous avez pénétré dans notre monde, parce que je vous croyais digne d'y entrer et capable de vous y maintenir. (Mouvement de Cecilia.) Quand on est venu me dire que vous étiez la maîtresse de mon mari, je ne l'ai pas cru, et hier encore j'en riais avec vous ; mais en même temps je vous déclarais que si jamais pareille chose arrivait, je me vengerais terriblement. L'homme qui a épousé une femme comme moi et qui la trompe est un misérable. L'homme qui a épousé une fille comme vous et qui spéculé sur elle en est un autre. Je vais dire à ces deux misérables ce que je pense d'eux et qu'ils s'arrangent ensemble.

CECILIA.

Vous ne ferez pas cela...

LA BARONNE.

Vous ne me connaissez pas, madame la comtesse, je ne suis pas née sur la grande route comme vous !

CECILIA.

Eh bien ! soit. Faites ce que vous voudrez ; aussi bien vaut-il mieux en finir tout de suite.

ROMANI, entrant.

Baronne, on n'attend plus que vous pour commencer. Le baron est déjà dans sa loge ; je vais vous conduire à lui.

LA BARONNE.

Ne vous dérangez pas, mon cher comte. Lisez ceci et restez avec votre femme jusqu'à ce qu'elle entre en scène.

Je me tirerai d'affaire toute seule et vous avez à causer ensemble.

Elle remet le journal à Romani et sort.

SCÈNE VI

CECILIA, ROMANI.

CECILIA, à Romani qui lit.

Dites-moi tout de suite ce que vous avez à me dire ; on m'attend.

ROMANI, après avoir lu.

Alors cette femme, c'est vous ?

CECILIA.

C'est moi.

ROMANI.

Vous avez été la maîtresse du baron ?

CECILIA.

Oui.

ROMANI.

Parce que vous l'aimiez ?

CECILIA.

Je n'en sais rien.

ROMANI, levant les bras sur elle.

Vous ne saviez même pas si vous l'aimiez ?... Malheureuse !

CECILIA, lui jetant un poignard sur la table.

Tenez, voilà le poignard avec lequel je dois menacer César Borgia. Ce n'est pas un poignard de théâtre, c'en est

un vrai. Si vous voulez me tuer, faites vite. J'aime mieux cela que de discuter.

ROMANI.

Et hier encore vous me disiez que vous m'aimiez.

CECILIA.

Alors, si vous ne me tuez pas, laissez-moi passer; il faut que je répète.

ROMANI.

Vous ne passerez pas. Il ne s'agit pas de la pièce qui se joue là-bas; il s'agit de mon honneur et de ma vie qui se jouent ici.

LE GARÇON DE THÉÂTRE, derrière la porte.

Peut-on sonner, madame ?

CECILIA.

Dans cinq minutes.

ROMANI.

Alors vous ne m'avez jamais aimé ?

CECILIA.

Si... non. Je n'en sais rien non plus.

ROMANI.

Mais quelle créature êtes-vous donc ?

CECILIA.

Eh ! vous le saviez bien quand vous m'avez épousée. Je suis une bohémienne, une vagabonde, une fille du hasard. Je n'ai jamais connu mon père, et ma mère ne savait peut-être pas son nom. J'ai mendié sur les routes. A douze ans je portais des charges de bois de cent livres

sur mes reins comme un portefaix, et je courais ainsi pieds nus dans les rochers d'Amalfi. J'avais quinze ans quand ma mère m'a vendue. Elle est morte et j'ai suivi des saltimbanques qui passaient par là. Voilà le commencement. Ce n'est pas avec des filles comme moi qu'on fait des épouses pour des hommes comme vous. J'avais du talent ; je gagnais de l'argent ; j'étais libre ; il fallait me laisser ce que j'étais ou me prendre comme les autres, et comme les autres m'abandonner après ; cela, je me rappelle vous l'avoir dit hier, je n'en aurais pas eu de chagrin et vous n'en auriez pas eu de remords. Vous m'avez parlé de mariage ; vous m'avez tentée avec un titre ; j'ai voulu être comtesse ; c'était nouveau, j'ai accepté en vous disant : « Ne me parlez jamais du passé ; » vous avez consenti, en me disant : « Je n'en parlerai pas ; » vous avez eu tort. Chez les femmes c'est encore le passé qui répond le mieux de l'avenir. Ma nouvelle position m'a amusée quelque temps et puis ça m'a ennuyée. Il me faut l'espace, le grand air, les grandes routes, les émotions, les cris, la vie enfin ! J'étouffais dans votre monde de convention. Je vous ai ruiné pour passer le temps et je me suis donnée à un autre pour me distraire. Je croyais l'aimer ; je le méprise. Je vous plains, car vous êtes un honnête homme ; mais je ne vous aime pas. Vous voulez la vérité, la voilà. Nous n'avons qu'un amant, nous autres, c'est le public auquel je reviens, qui m'attend, à qui nous jetons notre jeunesse, notre vie, notre beauté en pâture et qui se repait de nos larmes, de notre sang, de notre chair, qui ne nous demande pas où nous prenons les accents de notre génie pourvu que nous le fassions rire ou palpiter, et qui jette notre nom éphémère à l'immortalité, enveloppé dans l'enthousiasme et le

mépris. Voilà mon amant; voilà en réalité le seul que j'aie jamais eu; voilà le seul que je veuille avoir désormais.

ROMANI, se levant.

Et moi, maudit par ma mère, déshonoré par vous, car une accusation abominable pèsera éternellement sur moi, qu'est-ce que je deviendrai ?

CECILIA.

Votre mère vous donnera de quoi payer votre créancier et vous aimerez une autre femme.

ROMANI.

Et si je ne puis pas en aimer une autre que toi; et si, malgré tout, je ne puis vivre sans toi, si je suis tellement possédé par cet amour que j'en devienne lâche et insensé, si j'oublie tout, si je te pardonne enfin à la seule condition, sur ta seule promesse...

CECILIA.

Inutile, je ne promettrai rien.

ROMANI.

Pourquoi ?

CECILIA.

Parce que je ne suis pas sûre de tenir... C'est fini, c'est fini, c'est fini.

ROMANI.

C'est ton dernier mot ?

CECILIA.

Oui ! (On entend les trois coups.) Adieu !

ROMANI, devant la porte au moment où Cecilia va pour sortir.

Ainsi voilà tout ce que tu trouves pour l'homme qui t'a

donné son nom, son cœur, son âme, à qui on demande maintenant son honneur par-dessus le marché. Ce n'est pas assez. Veux-tu que je te délivre de moi, pour que tu puisses être librement à ton nouvel amant? C'est bien simple; tu n'as même pas besoin de me le dire; tu n'as qu'un pas à faire. Je te jure que si tu franchis cette porte, je me tue.

CECILIA.

Est-ce qu'on se tue pour moi?

ROMANI.

PASSE. (Elle ouvre la porte. Romani se frappe la poitrine avec le poignard que Cecilia a jeté sur la table.) Tiens, voilà comment on se tue. Va jouer maintenant!

CECILIA, poussant un grand cri.

Ah! (Elle se jette sur le corps de Romani.) Au secours! au secours!

On accourt de tous côtés.

LA ROSAURA.

Qu'est-ce que c'est?

CECILIA.

Nous avons eu une querelle. Il s'est frappé. Le sang coule, il est mort. Ah! je suis la dernière des femmes!

ACTE TROISIÈME

Salon chez Romani.

SCÈNE PREMIÈRE

LA COMTESSE MAROZZO, ANTONIO.

LA COMTESSE, à Antonio qui attend près de la porte.
Nous partons dans une heure.

ANTONIO.

Monsieur le comte est tout à fait bien, aujourd'hui ?

LA COMTESSE.

Tout à fait.

ANTONIO, s'approchant un peu.

Monsieur le comte partira-t-il avec vous ?

LA COMTESSE.

Non.

ANTONIO.

Alors, madame la comtesse retourne seule à Venise ?

LA COMTESSE.

Seule. Mais j'espère que mon fils viendra nous y voir bientôt, quand il pourra voyager sans trop de fatigue.

ANTONIO.

Quel bonheur !

LA COMTESSE.

Va, Antonio, et ne perds pas de temps.

ANTONIO.

Il y a là deux personnes qui demandent à parler à madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Quelles sont ces deux personnes ?

ANTONIO.

Deux comédiens.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas à moi qu'ils veulent parler, c'est à la femme du comte, sans doute.

ANTONIO.

Je l'ai cru d'abord, mais ils m'ont dit que c'était bien à madame la comtesse qu'ils désiraient avoir l'honneur de parler.

LA COMTESSE.

Fais entrer.

Toffolo et Filoppopoli entrent.

SCÈNE II

LA COMTESSE, TOFFOLO, FILOPPOPOLI.

LA COMTESSE.

Vous avez désiré me parler, messieurs ?

FILOPPOPOLI.

Oui, madame la comtesse, nous sommes délégués...

LA COMTESSE.

Asseyez-vous, messieurs.

FILOPPOLI.

Mille remerciements, madame la comtesse ; nous n'avons que quelques mots à vous dire. Nous sommes délégués auprès de vous, madame la comtesse, par nos camarades qui sont venus tous les jours savoir des nouvelles du comte Romani, et qui, ayant appris hier qu'il était tout à fait sauvé, nous ont chargés ce matin, mon ami Toffolo et moi, de venir, en leur nom, lui apporter tous nos compliments pour cette heureuse et prompte convalescence. On nous a dit qu'il ne recevait pas et qu'il allait partir aujourd'hui avec Votre Excellence. Alors, nous avons sollicité la faveur d'être introduits auprès de vous, madame la comtesse, pour que vous soyez, auprès de monsieur votre fils, l'interprète de nos sentiments. C'était la première fois qu'il nous faisait l'honneur d'entrer dans notre foyer, nous venions à peine de faire connaissance avec lui et de lui être présentés, quand a eu lieu le déplorable événement qui a mis ses jours en danger. Personne n'a pris plus de part que nous au malheur qui vous frappait, madame la comtesse. Nous avons appris avec quel dévouement vous soigniez votre cher malade et nous nous sommes permis de vous offrir, avec nos témoignages de sympathie pour votre fils, l'humble expression de toute notre estime, de tout notre respect pour vous, et de la joie que nous cause son retour à la santé.

LA COMTESSE.

Et moi, messieurs, je suis on ne peut plus touchée de la démarche délicate et affectueuse que vous faites auprès de moi. Il est bien rare que les véritables artistes man-

quent de cœur, et vous le prouvez une fois de plus. (Elle leur tend à chacun une main.) Je vous remercie, messieurs, en mon nom seulement, parce que le comte Romani, à sa première sortie qui aura lieu aujourd'hui, sans doute, voudra avoir le plaisir d'aller vous remercier lui-même.

TOFFOLO.

Nous est-il permis en même temps, madame la comtesse, de demander des nouvelles de...

LA COMTESSE.

De mademoiselle Cecilia?...

FILOPPOPOLI, à part.

Elle est raide, la vieille.

TOFFOLO.

Oui, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Depuis que je suis ici, elle est restée dans son appartement. Le médecin avait ordonné qu'il n'y eût jamais auprès du malade qu'une seule personne, et que cette personne fût toujours la même. Le comte, qui ne m'avait pas vue depuis longtemps, a préféré que ce fût moi, et comme je ne suis pas sortie une seule fois de sa chambre, je n'ai eu de rapports qu'avec le médecin et les gens de mon fils.

FILOPPOPOLI, à part.

En voilà une qui jouerait bien les vieilles princesses.

LA COMTESSE.

Vous avez demandé sans doute à parler à votre camarade avant de vous faire annoncer ici ?

TOFFOLO.

Et l'on a répondu qu'elle ne recevait pas.

LA COMTESSE.

Avez-vous quelque chose à lui dire relativement au théâtre, car je crois qu'elle était à la veille de reparaitre sur la scène quand elle en a été empêchée par cet accident ?

FILOPPOPOLI.

Oui, madame, et ç'a même été pour le théâtre un grand embarras et une grande perte.

LA COMTESSE.

Ce sont choses que je connais très peu, messieurs ; excusez-moi, je vis dans la retraite absolue : mais s'il y a eu des pertes causées à vos intérêts par le fait de mon fils elles seront réparées, donnez-en l'assurance de ma part à votre directeur.

FILOPPOPOLI.

C'est une femme.

LA COMTESSE.

Alors à votre directrice.

FILOPPOPOLI.

Ainsi, vous croyez, madame, que l'intention de notre camarade n'est pas de rentrer au théâtre ?

LA COMTESSE.

Je n'en sais absolument rien, messieurs. (Antonio vient parler bas à la comtesse.) Je pars dans quelques instants et l'on vient me prévenir qu'on a besoin de moi.

TOFFOLO.

Toutes nos excuses, madame.

LA COMTESSE.

Mademoiselle Cecilia sera informée de votre visite, messieurs, et si l'un de vous veut bien prendre la peine de venir quand je serai partie, je suis convaincue qu'elle le recevra et lui fera connaître ses résolutions. (Elle se lève.) Messieurs...

TOFFOLO et FILOPPOPOLI, saluant.

Madame...

FILOPPOPOLI, en sortant.

Si la Rosaura m'avait entendu, elle aurait peut-être enfin reconnu que je suis capable de jouer les rôles sérieux et que mon nez n'est pas si ridicule que ça.

TOFFOLO.

Tu as été extraordinaire.

FILOPPOPOLI.

Dis-le-lui.

Ils sortent.

SCÈNE III

LA COMTESSE, ROMANI.

Au moment où ils sortent, Romani ouvre la porte de sa chambre et va au-devant de sa mère.

ROMANI.

Je craignais presque que vous ne fussiez partie, madame; c'est pour cela que j'avais envoyé Antonio.

LA COMTESSE.

Vous savez bien que je ne serais pas partie sans vous dire une dernière fois adieu.

ROMANI.

Pourquoi pas au revoir ?

LA COMTESSE.

Cela dépendra de vous.

ROMANI.

Vous êtes inexorable.

LA COMTESSE.

Lorsque, dans certaines circonstances graves et après mûres réflexions, une personne droite et sensée a pris certaines décisions extrêmes, elle n'a plus le droit ni le pouvoir de revenir sur ces décisions, surtout lorsque les événements lui ont prouvé qu'elle ne se trompait pas dans les conseils qu'elle donnait.

ROMANI.

Peut-être, permettez-moi de vous le dire, ma mère, en face de certaines circonstances nouvelles, cette persévérance n'est-elle plus que de l'amour-propre.

LA COMTESSE.

Vous vous trompez de mots, et vous appelez amour-propre ce qui a nom dignité. Mais ne discutons pas, vous êtes encore faible, et il est inutile, il serait dangereux de vous fatiguer. Asseyez-vous. Les conséquences de votre erreur, de votre faute sont telles, qu'il m'est interdit de vous rappeler combien j'avais raison d'employer tous les moyens possibles pour vous empêcher de la commettre. Tout ce que je puis et dois encore vous dire, c'est que les accidents et les catastrophes causés par la passion ne changent rien aux lois immuables de la morale et de l'honneur ; je ne vous parle même pas des exigences de

la société. Une de ces lois imprescriptibles, c'est de ne pas sacrifier une mère irréprochable à une aventurière, de ne pas faire porter à celle-ci le nom sans tache qu'on a reçu de celle-là. Là-dessus, monsieur, mes principes sont inébranlables. Vous êtes le premier qui ayez manqué aux nobles traditions de toute notre race. Vous avez failli mourir des suites de votre faute; cela n'efface pas la faute; c'est un malheur et un scandale de plus, voilà tout. J'ai toujours été prête à immoler à l'honneur ma vie, et la vôtre s'il le fallait. Vous ne m'avez vue reparaitre près de vous que lorsque votre existence était en danger et que mon devoir et mon droit de mère m'appelaient à votre chevet. Vous êtes sauvé, vous n'avez plus besoin de moi, je repars. Vous savez à quelles conditions ma maison, mes bras et mon cœur vous seront ouverts de nouveau. Cela dépend de vous. Adieu, ou au revoir.

ROMANI.

Madame. (Il veut l'embrasser, elle lui tend la main qu'il baise.) Ah ! je suis bien malheureux !

LA COMTESSE.

Et moi, croyez-vous que je n'ai pas été malheureuse, depuis trois ans ?

ROMANI.

Oui, madame, j'ai été coupable, j'ai offensé la plus respectable des mères; oui, vous avez été toute votre vie l'exemple de la vertu, et vous n'avez jamais connu les mauvais conseils et les entraînements de la passion; mais il vous a été refusé en échange de connaître les faiblesses et les joies de la pitié. A votre place, moi, je pardonnerais. J'aurais un fils, si coupable qu'il eût été, du

moment que je le verrais accablé et repentant, je l'embrasserais, et je lui dirais : « Reviens quand tu voudras, sans conditions », et je me figure que tout le monde trouverait que je fais bien. Si je ne vous suis pas tout de suite aux conditions que vous m'imposez, c'est que je n'ai pas le droit, n'étant pas comme vous sans péché, d'être impitoyable pour qui a été coupable envers moi. Si la faute que j'ai commise, et que je trouverais si naturel que vous me pardonniez, ne m'a pas appris l'indulgence pour les fautes des autres, elle sera doublement une faute et elle ne m'aura servi de rien. Oui, il y a là, à côté de nous, une créature coupable, mais le cri de désespoir et de repentir qu'elle a poussé quand je me suis frappé pour elle, résonne encore à mon oreille ; mais, depuis dix nuits, elle veille comme vous, sans avoir comme vous la consolation de me soigner et la joie de me voir renaître. Elle s'étend ici dans cette chambre toutes les nuits, comme un chien, et quand le jour reparait, elle rentre et s'enferme pour ne pas blesser vos regards, si par hasard vous sortiez de ma chambre. Elle a été déloyale et misérable, mais elle souffre, et je ne veux pas la quitter sans lui avoir dit au moins un mot de miséricorde. Enfin, madame, connaissez toute ma faiblesse, j'ai besoin de l'entendre se disculper, fût-ce par un mensonge, parce que je sens, hélas ! que je l'aime encore ! Cet amour persistant est la seule excuse à ma faute, et d'ailleurs quelle plus grande et plus triste preuve puis-je vous donner de cet amour que mon ingratitude envers vous ?

LA COMTESSE.

Va, malheureux enfant, épuise jusqu'au bout ta fatale passion ; donne encore une fois tout ton cœur à cette créa-

ture indigne de toi, mais ne t'étonne pas que je ne veuille pas le partager avec elle! Que Dieu t'éclaire, puisque j'y suis impuissante, et qu'il te pardonne, puisque j'en suis incapable.

Romani cache sa tête dans ses mains.

LA COMTESSE, sortant.

Ah! je ne croyais pas m'en aller seule!

Elle sort.

ROMANI.

Ma mère!

Il s'élançait pour la suivre. — Au premier pas qu'il fait, Cecilia a ouvert la porte de sa chambre, et reste à moitié défaillante, la tête renversée en arrière, sans forces et les bras pendants, appuyée contre le chambranle de la porte.

SCÈNE IV

ROMANI, CECILIA.

CECILIA, d'une voix épuisée.

Romani, vous partez donc réellement?

ROMANI.

Oui.

CECILIA.

Votre mère a été inflexible?

ROMANI.

Elle était dans son droit.

CECILIA.

C'est vrai, et au fait, je ne sais pas pourquoi je suis là; nous n'avons plus rien à nous dire.

ROMANI.

Vous, peut-être vous n'avez plus rien à me dire, hélas ! Il y a dix jours que vous m'avez tout dit.

CECILIA.

Je vous estimais trop pour vous mentir. Si j'avais pu prévoir ce qui est arrivé, j'aurais menti, cependant ; mais je croyais, j'espérais que vous me tueriez. Je suis tellement lasse de cette vie d'erreurs et de honte. Quand vous êtes tombé là, brusquement, couvert de sang, inanimé, sous mes yeux, j'ai compris tout à coup, trop tard. Que voulez-vous, quand on a été élevé dans la misère, l'ignorance et les mauvais exemples, il y a des choses qu'on n'a pas apprises, et il faut ensuite des épreuves terribles pour nous les révéler. Je vous ai fait beaucoup de mal ; je vous jure que je le regrette, et qu'à force de chercher les moyens de le réparer, je finirai par en trouver un. Vous ne m'avez jamais estimée, certainement, mais vous m'aimiez tellement, je le vois bien aujourd'hui, — comment ne l'ai-je pas vu plus tôt ? — vous m'aimiez tellement que cet amour vous tenait lieu de tous les sentiments que la femme doit inspirer dans le mariage. Aujourd'hui, vous ne m'aimez plus... vous ne pouvez plus, vous ne devez plus m'aimer. Tenez-moi compte de ce que j'ai souffert, ne me méprisez pas davantage, et en me quittant, dites-moi que vous me pardonnez.

ROMANI.

C'est cela que je voulais vous dire avant de sortir de cette maison. Je vous pardonne.

Il s'est encore approché d'elle.

CECILIA, tombant à genoux et lui baisant les mains.

Comme tu es bon Je suis plus heureuse que je ne

méritais de l'être. Maintenant, pars, va rejoindre ta mère qui t'attend. qui souffre; il ne faut pas qu'elle doute un instant de ton retour.

ROMANI.

Et vous, qu'allez-vous faire ?

CECILIA.

Moi?... Oh! ne t'occupe pas de moi... L'important, c'est que tu sois enfin heureux et libre. Tu es jeune encore, tu trouveras une femme digne de toi, et qui t'aimera. Que tu m'aies aimée, que tu aies voulu mourir pour moi, cela ne l'empêchera pas de t'aimer, au contraire. Nous autres femmes, nous sommes de si étranges créatures. Tu as prouvé que tu sais aimer, on t'aimera.

ROMANI.

Je n'ai aimé que vous, et vous savez bien que je n'aimerai jamais comme je vous ai aimée, hélas! comme je vous aime. Car, tu le sais bien, tu le sens bien, tu le vois bien... je t'aime encore follement. Il me faut le souvenir implacable de ton abominable trahison, qui t'a jetée aux bras d'un autre comme une courtisane...

CECILIA.

Dis-moi tout ce que tu voudras, pourvu que tu me dises encore que tu m'aimes.

ROMANI.

Oui, je t'aime encore, et je me sens lâche et méprisable... c'est ainsi que l'on aime. Qui n'aime pas jusque-là n'aime pas.

CECILIA, avec le ton de la reconnaissance.

Encore, encore.

ROMANI.

Mais moi je ne veux pas te mépriser davantage, et c'est à quoi j'arriverais en vivant auprès de toi. Notre premier baiser contiendrait toutes les voluptés surhumaines du pardon; mais après?... Je me débattrais dans les souvenirs ineffaçables, dans la jalousie, dans le désespoir, dans la honte. Le coup que je me suis porté t'a marquée au front d'une tache de sang. Loin de toi, je suis ton juge... auprès de toi, je ne suis plus que ton complice. Si le malheur voulait que tu me trompesses de nouveau, alors quelle expiation trouver, et pour toi et pour moi?... Non, nous sommes séparés pour jamais, par l'inexorable loi qui nous avait pour jamais réunis. Si je n'étais que ton amant, comme un de ces autres hommes à qui tu as appartenu, je ne te quitterais pas, dussions-nous en mourir plus tard, tous les deux; je ne serais qu'un fou que l'on plaindrait. Je suis ton mari, tu portes mon nom; les bénédictions les plus saintes, les sacrements les plus respectés ont présidé à notre union; tu as manqué à tes serments devant Dieu; l'homme t'aime et t'aimera toute sa vie, le chrétien te pardonne; le mari est forcé de te condamner et de te repousser. Si je reste auprès de toi, ma mère m'abandonne de nouveau. Je n'ai plus de fortune, je n'ai pas de carrière, je ne puis pas gagner ma vie, je vivrai donc de ton travail, de ton talent, et ceux qui jugent et condamnent si facilement les autres, diront que je vis de ta beauté. Voilà la situation abominable qui m'est faite. Je te chasse... je te méprise... et je t'adore.

CECILIA, aux pieds et les mains appuyées sur les genoux de Romani qu'elle a écouté avec amour sans le quitter des yeux un moment, ne cessant de lui sourire.

Tu as raison. Tu ne peux plus faire autre chose que ce

que tu fais, et maintenant que je comprends, je serais à ta place que j'agirais comme toi. Il ne doit plus rien y avoir de commun entre nous que ton pardon et mon repentir. Et cependant je sens toute ma vie de pécheresse qui tombe à mes pieds, et j'en sors régénérée et triomphante. Oui, cette dernière heure contient en elle tout le bonheur que je pouvais rêver en ce monde. Tu as raison ; cette heure-là, nous ne la retrouverions jamais. Elle n'est si pleine de joie et de sincérité que parce qu'elle ne doit plus revenir. Je te jure que tu n'entendras plus jamais parler de moi et que tu ne me trouveras plus jamais sur ton chemin. Mais, un jour, tu seras convaincu que mon repentir était sincère, le souvenir si douloureux que tu auras gardé de moi ira toujours en s'éclairant, et alors je t'apparaîtrai aussi pure et aussi chaste que la fiancée que ta mère avait rêvée pour toi. Adieu, pauvre enfant, dont j'ai détruit les illusions et dont j'ai failli briser la vie, va, retourne auprès de ceux qui ont le droit de t'aimer. Je suis certaine que tu ne m'oublieras jamais et que tu te diras un jour : « Elle m'a aimé trop tard, mais elle m'a bien aimé. » Je t'adresse une dernière prière ; ne me fais pas d'aumône une fois que tu seras retourné auprès de ta mère ; elle sera prête à m'envoyer tout l'argent nécessaire à une femme qui porte ton nom ; prie-la donc de n'en rien faire. Je ne porterai plus ton nom que j'ai déshonoré ; je ne porterai pas davantage mon nom de comédienne. Je ne remonterai plus sur un théâtre. Dans la retraite où je vais vivre, le produit des bijoux qui me restent de toi me suffira. Quand je mourrai, tu permettrais qu'on mette mon nom d'épouse sur le marbre de ma tombe. A ce moment, tu n'auras plus rien à craindre pour lui. Et maintenant, pars, sois courageux,

il le faut, je t'en supplie au nom de mon amour et de ton honneur.

ROMANI, lui prenant la tête dans les deux mains, la regardant un moment bien en face et l'embrassant fiévreusement sur le front.

Tu es la seule femme que j'aurai aimée dans ce monde.
Adieu.

Il sort.

SCÈNE V

CECILIA seule, puis SA FEMME DE CHAMBRE.

CECILIA, seule.

Quand Othello contemple Desdémone endormie et qui va périr de sa main, mais qui, elle, aura la gloire de mourir innocente, il s'écrie : « Comme je t'aimerai quand tu seras morte ! » Il sent qu'il n'y a pas de place dans un cœur comme le sien à la fois pour la jalousie et pour le pardon, et qu'il faut d'abord qu'il assouvisse toute sa colère pour rentrer en possession de tout son amour. Ah ! Shakespeare ! Comme tu connaissais bien le cœur de l'homme, et comme mon Othello m'aimera quand je serai morte. (Elle sonne ; la femme de chambre paraît.) Apporte-moi le coffret qui est dans ma chambre à coucher, puis tu prendras un de mes peignoirs de batiste, tu le couvriras de toutes mes dentelles blanches ; fais cela le plus tôt possible.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Le prince Attikoff demande la permission de présenter ses hommages à madame la comtesse, et voici une lettre de M. Rolstein : on attend la réponse.

CECILIA.

Tu prieras le prince de revenir demain (Elle déchire la lettre de Rolstein.) et tu diras à l'envoyé de M. Rolstein qu'il n'y a pas de réponse.

La femme de chambre sort.

SCÈNE VI

CECILIA, seule.

Finissons-en. (Elle écrit.) « Si je t'ai dit tout à l'heure de partir, mon époux bien-aimé, c'est que ma résolution était bien prise de mourir et que je ne voulais pas te laisser deviner la seule preuve d'amour qu'il me soit encore permis de te donner. Il faut que tu sois complètement libre, mon ami; la distance et le temps n'y suffisent pas; il y faut la mort et l'éternité. Quand on viendra te dire que je ne méritais ni ton nom ni ton amour, tu conduiras à ma tombe celui qui te parlera ainsi et tu lui diras : quelle femme a plus fait que celle-là pour un homme? Non, ce n'est pas un sacrifice que j'accomplis en renonçant à la vie, je la quitte avec joie. »

Toffolo entre.

TOFFOLO.

Je te dérange?

SCÈNE VII

TOFFOLO, CECILIA.

CECILIA, surprise et cachant la lettre avec ses mains.

Non! non! je continuerai cette lettre quand tu seras

parti. Au contraire, mon bon Toffolo, je t'attendais; cela me fait plaisir de te voir.

TOFFOLO.

Nous n'avons trouvé que la comtesse quand nous sommes venus tout à l'heure.

CECILIA.

Elle vous a reçus froidement.

TOFFOLO.

Non, comme elle devait nous recevoir, et quand nous lui avons dit que nous avions à te parler, elle nous a conseillé de revenir plus tard. quand elle aurait quitté cette maison. Le comte est parti?

CECILIA.

Oui.

TOFFOLO.

Pour toujours?

CECILIA.

Pour toujours.

TOFFOLO.

Tu n'as pas essayé de le retenir?

CECILIA.

Non, je l'ai rendu assez malheureux comme cela.

TOFFOLO.

Et toi, que vas-tu faire?

CECILIA.

Moi, je vais partir aussi.

Elle déchire les papiers qu'elle prend dans le coffret, après avoir rapidement jeté les yeux dessus.

TOFFOLO.

Et tu vas ?

CECILIA.

Très loin.

TOFFOLO.

Et quand reviendras-tu ?

CECILIA.

Jamais.

TOFFOLO.

Et le théâtre ?

CECILIA.

J'y renonce.

TOFFOLO.

Et ton engagement ?

CECILIA.

Je le romps.

TOFFOLO.

Tu as un dédit ?

CECILIA.

Je le paie avec l'argent de ces bijoux. Et les diamants qui resteront, je les donne à la madone de Santa Maria Novella. Ça les étonnera un peu, mais ils s'y feront. C'est toi, mon bon Toffolo, mon vieil ami, que je charge de tous ces soins. Tu remettras au jeune prince Attikoff cette petite bague. Pauvre enfant qui a pris ma défense, qui a risqué sa vie pour moi, et qui heureusement est sorti sain et sauf de cette rencontre. Tu lui diras de ma part, à ce jeune enthousiaste, de n'accorder aux comédiennes que son admiration et les loisirs de son esprit, en réservant son cœur pour les femmes qui ne font pas métier de jouer

la passion. Que Romani lui serve d'exemple. Tu accepteras pour ton fils un souvenir que tu trouveras dans un petit paquet cacheté, à ton nom. Je vais aussi te confier une lettre que je te prierai de porter toi-même à mon mari. C'est cette lettre que j'écrivais quand tu es arrivé et que je termine. Je n'avais plus que quelques mots à y ajouter.

TOFFOLO.

Va, va.

Elle se remet à écrire.

CECILIA, lui remettant la lettre.

Tu as bien compris, n'est-ce pas ?

TOFFOLO.

Oui.

CECILIA.

Maintenant, mon bon Toffolo, embrasse-moi, et laisse-moi. J'ai quelques préparatifs de départ à faire. Je veux quitter le plus tôt possible cet hôtel qui ne m'appartient pas. Nous ne nous reverrons probablement plus, sois heureux, et si jamais je t'ai fait du chagrin, pardonne-moi ; ce n'était pas ma faute. Ma destinée était de faire souffrir ceux qui m'aimaient.

TOFFOLO.

Autrement dit, tu vas te tuer.

CECILIA, résolument.

Oui.

TOFFOLO.

C'est bien résolu.

CECILIA.

Oui.

TOFFOLO.

Permets-moi...

CECILIA, l'interrompant.

Non, tu as deviné, je te dis la vérité, mais tu me connais assez pour savoir que si je t'avoue ma résolution, c'est qu'elle est irrévocable. Tu es mon plus ancien et mon meilleur ami. Je n'ai jamais eu de secrets pour toi, parce que tu es intelligent, juste et incapable de combattre mes idées avec les phrases banales et inutiles qui sont de mise en pareil cas, parce qu'au point où j'en suis, compromise, abandonnée, couverte de honte et de remords, tu sens bien qu'il n'y a plus à faire que ce que je fais. Et puis la mort n'est pas si triste qu'on le croit ; le tout est de mourir quand on le veut. Je désire être enterrée à Amalfi où je suis née, en face de la mer, sur la hauteur. Tu auras soin qu'on me revête de la robe blanche couverte de dentelles que je viens de désigner à ma femme de chambre. Morte, je veux être belle. Le comte me fera faire de riches funérailles. Je désire qu'on y exécute la marche funèbre de Chopin ou le premier prélude de Bach.

TOFFOLO.

Et quand comptes-tu en finir ?

CECILIA.

Ce soir.

TOFFOLO.

Quel moyen as-tu choisi ?

CECILIA.

J'ai un poison qui ne laisse pas de traces.

TOFFOLO.

Celui de Borgia ou celui de Roméo ?

CECILIA.

Tu plaisantes... Ah ! ce n'est peut-être pas le moment.

TOFFOLO.

C'est que je ne crois pas un mot de tout ce que tu viens de me dire.

CECILIA.

Comment ! tu me crois capable de mentir sur un pareil sujet, moi ?

TOFFOLO.

Non ; mais j'ai assez souvent voulu me tuer pour savoir qu'on y renonce. Tu es tout ce qu'il y a de plus sincère, et c'est à ton insu que tu te joues à toi-même, à cette heure, un des cinquante drames que tu as joués dans ta vie pour les autres. (Mouvement de Cecilia.) Laisse-moi dire ; tu viens de te faire un cinquième acte, pas autre chose, avec scènes de larmes, de désespoir, de remords, d'adieu, avec testament, poison, robe blanche, tombeau solitaire, et si je ne me trouvais pas là, c'est le plus sérieusement du monde que tu te tuerais ! Les comédiens de talent comme toi ont tellement mêlé ensemble le théâtre et la vie, la fiction et la vérité, les sentiments que les poètes leur ont prêtés momentanément et les sentiments que la nature leur inspire, qu'ils ne s'y reconnaissent plus eux-mêmes. C'est pour cela que tant des nôtres deviennent fous. Voilà dix nuits que tu ne dors pas, que tu as la fièvre, que tu remplaces le drame que tu allais jouer et dont tes nerfs étaient tout vibrants par le drame qui s'est joué dans ta maison. Eh bien ! ce drame est fini, retourne à l'autre. Le véritable

artiste ne se tue pas, et, quand la mort vient malgré lui, il lui demande comme il a demandé à tous les actes de sa vie, à quoi elle peut bien lui servir. Deux jours avant de mourir, Talma disait en contemplant son visage décharné : « Quel dommage de ne pas jouer Tibère avec ce visage-là ! » Regarde-toi donc ! Quel dommage ce serait de ne pas jouer les Fornarines, les Lucrèces, les Messalines, les Juliettes, les Desdémones, avec cette figure-là. Tes misères, tes passions, tes fautes, tes remords, c'est le cuivre, c'est l'étain, c'est l'argent, c'est l'or que le sculpteur jette dans la fournaise d'où doit jaillir un bronze immortel. Et pour qui veux-tu mourir ? Pour un homme que tu trompais il y a un mois et à qui tu disais en face il y a dix jours que tu ne l'avais jamais aimé, ce qui était vrai. Il souffre, il est très intéressant, soit ; mais il n'est pas de ceux pour lesquels meurt une artiste de ta race. Il est guéri, tant mieux. Quand la mort de sa mère lui aura rendu sa liberté, s'il t'aime toujours, si tu l'aimes, alors vous vous réunirez de nouveau, et tu auras reconquis ta place par le repentir, le travail et la gloire. Mais si vous ne vous aimez plus, à quoi bon être morte aujourd'hui ? Jusque-là ton amant, ton époux, ton maître, tu le sais bien, et tu l'as dit vingt fois toi-même, c'est le public ; ce sont ces quinze cents têtes que tu fais onduler et frissonner à ta guise, comme fait le vent qui passe sur un champ de blé ; ce sont ces quinze cents cœurs qui battent au rythme du tien ; ce sont ces trois mille mains qui applaudissent ; ce sont toutes ces bouches enthousiastes et frémissantes qui t'acclament et te rappellent et qui font qu'il n'y a pas une femme dans la salle qui n'envie ton triomphe et ta joie ! Qui sait combien d'espérances tu dois faire renaître, combien de désespoirs comme le tien tu dois calmer, com-

bien d'idées tu es destinée à répandre, combien d'esprits tu dois éclairer, combien d'âmes tu peux sauver avec une belle pensée jetée à la foule, avec un beau cri trouvé dans ton cœur! Tu as la vie et le talent, garde-les, et pour la mort, laisse faire Dieu, il s'y entend mieux que nous. (A un certain moment, Toffolo est allé ouvrir la porte du fond et a fait signe à la Rosaura qui est entrée tout doucement avec Filoppopoli, Martelli et quelques autres camarades de Cecilia.) Dis donc, la Rosaura et nos camarades ont bien besoin de toi; ils attendent : que leur dirai-je?

CECILIA, avec enthousiasme.

Tu leur diras... que je jouerai demain.

LA ROSAURA.

A la bonne heure, elle nous est rendue.

MARTELLI.

Et ma pièce sera sauvée.

FILOPPOPOLI, à part.

Oui... si je joue Raphaël.

FIN DE LA COMTESSE ROMANI

ET

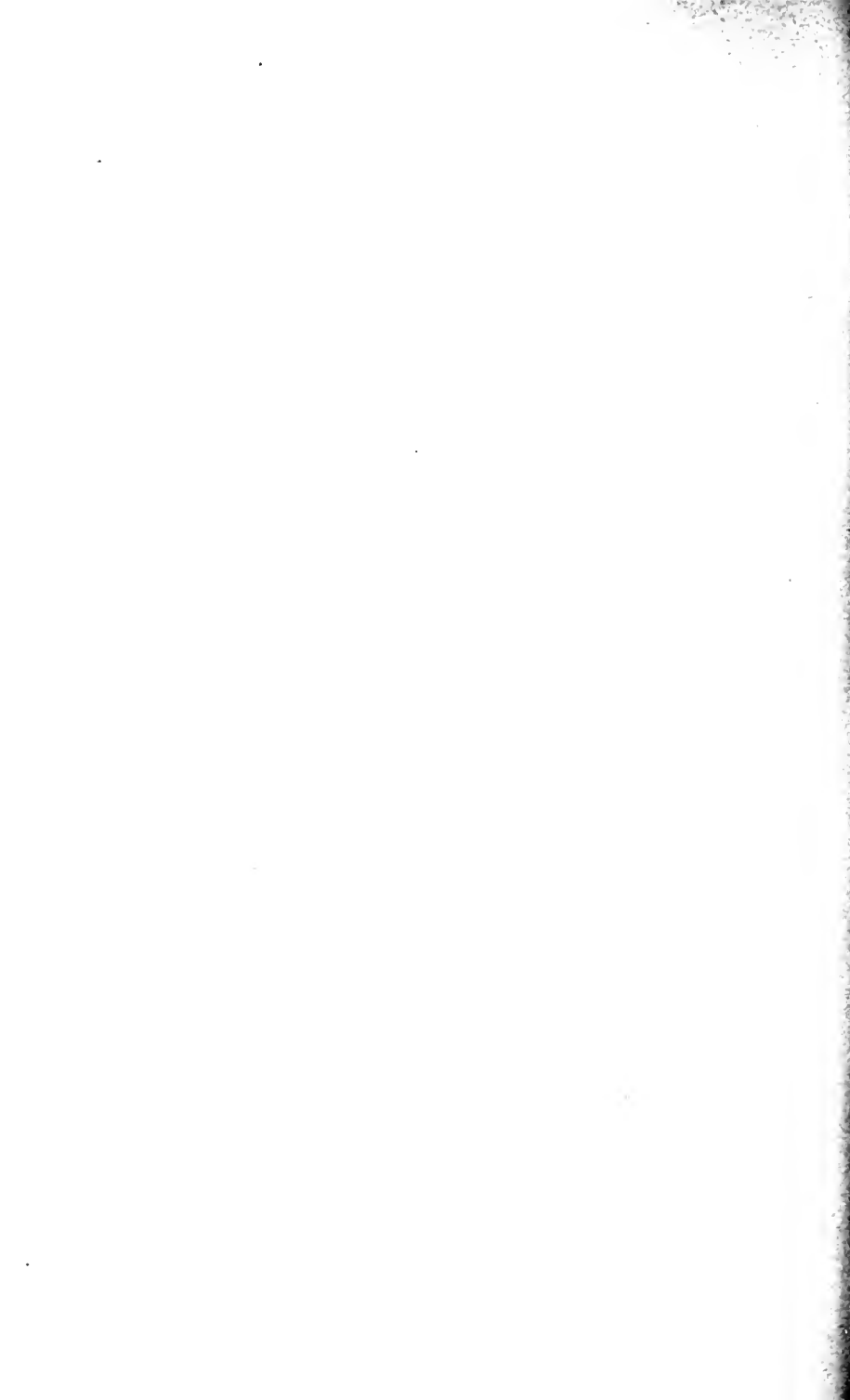
DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER

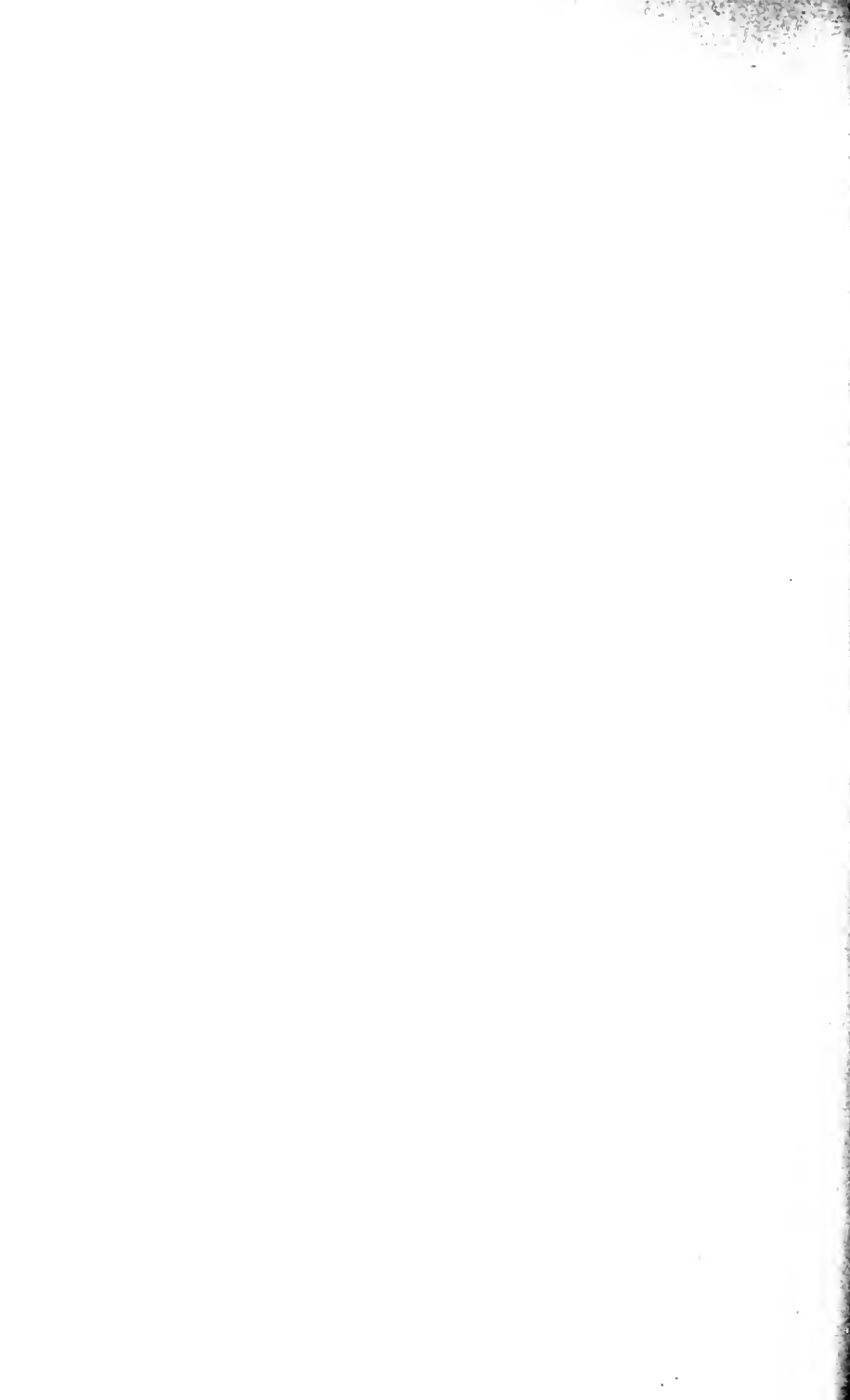


TABLE



PRÉFACE	1
LE FILLEUL DE POMPIGNAC	3
LES DANICHEFF	119
LA COMTESSE ROMANI	259









PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

